UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01327103 6

LIBRARY
UNIVERSITY
TORONTO

POÉSIES CHOISIES

DE

Gentil-Bernard

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Gaujean.sc. Imp. A. Quantin

52152

POÉSIES CHOISIES

DE

Gentil-Bernard

Avec une Notice bio-bibliographique

PAR

FERNAND DRUJON

58166
6/10/02

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1884

PQ
1957
B4
1884

NOTICE SUR LA VIE

ET LES ŒUVRES DE P.-J. BERNARD

Peu d'auteurs, principalement parmi nos aimables petits poètes du XVIII*e siècle, ont été jugés aussi diversement que le Gentil-Bernard. Tour à tour portées aux nues, ou rejetées aux derniers rangs de notre littérature, ses œuvres ont éprouvé toutes les vicissitudes que peuvent subir les productions d'esprit, suivant les variations du goût, les caprices de la mode, les préventions littéraires et les inexorables sévérités du temps : admirations excessives, critiques acerbes, longs oublis, rien ne leur a manqué, rien ne leur a été épargné. Au milieu de ces contradictions, cependant un fait subsiste qui*

doit être retenu, c'est que, même de nos jours, où une critique plus sûre et moins passionnée a rendu bonne justice aux écrivains du passé, le nom de Bernard jouit encore, du moins parmi les lettrés, d'une popularité certaine. Quelle cause a donc pu valoir à notre auteur une faveur si peu commune que n'ont pu obtenir maints autres écrivains, peut-être plus remarquables que lui? Comment son souvenir a-t-il pu parvenir jusqu'à nous et survivre à des engouements irréfléchis, bientôt suivis de dédains assurément trop affectés? — C'est ce que nous apprendrons sans doute en jetant un rapide coup d'œil sur la vie et sur les ouvrages de ce gracieux écrivain.

La biographie de Bernard est aisée à faire : sa vie fut si simple, si dépourvue d'incidents vraiment remarquables, qu'on pourrait résumer d'un mot toute son histoire, en disant que ce fut surtout un homme heureux.

Pierre-Joseph Bernard naquit à Grenoble, le 26 août 1708[1], *dans un rang très modeste ; son père, Guillaume Bernard, qui avait épousé une femme de sa condition, Marie Bertet, exerçait la profession de sculpteur et appartenait à la petite bourgeoisie. Désireux sans doute, comme ce fut toujours l'usage de tout bon bourgeois, d'assurer à leur fils une position supérieure à la leur, ses parents l'envoyèrent faire ses humanités au collège des jésuites de Lyon. Le jeune Bernard profita assez bien*

1. Et non en 1710, comme l'ont répété à tort tous les dictionnaires biographiques. C'est une erreur définitivement réfutée par M. de Marescot, qui a publié, *in extenso*, l'extrait baptistaire de notre auteur.

de leurs leçons et montra vraisemblablement d'intéressantes dispositions, car les jésuites, qui se connaissent en sujets, firent de nombreux efforts pour le retenir parmi eux et l'enrôler dans leur compagnie.

Mais le futur chantre de l' « *Art d'aimer* », *ne goûtant que médiocrement le genre de vie des bons pères, s'empressa de retourner dans sa famille, qui le fit partir pour Paris, où il fut placé, comme clerc, chez un procureur. Quelle destinée pour un jeune homme de vingt-deux ans, ami de la gaieté, du plaisir, des fêtes joyeuses, et, par-dessus tout cela, déjà possédé de la fureur de rimer! Quiconque, de nos jours, a travaillé dans une étude d'avoué sait à merveille que cette profession n'est pas des plus récréatives et ne se prête guère aux fantaisies d'une imagination poétique ; mais nul basochien d'aujourd'hui ne peut se rendre compte de ce qu'était, au siècle dernier, l'officine d'un procureur : installation sordide, nourriture problématique, paperasses nauséabondes, style judiciaire absurde, pratique répugnante, patron bourru, grossier, avaricieux, et le plus souvent doublé d'un fripon ; tel est, fort abrégé, le tableau charmant qu'offraient au néophyte ces boutiques de la chicane, qu'on appelait si pompeusement alors l'antichambre du sanctuaire des lois. Qu'on juge si Bernard dut se plaire dans un semblable milieu. Par bonheur, la jeunesse ne perd jamais ses droits, et faisant bonne contenance, il sut ruser à son tour et charmer ses ennuis en faisant, en cachette, quelques-uns de ces jolis vers qui devaient le mener plus tard à la fortune.*

C'est, en effet, à cette époque qu'il composa deux de ses plus charmantes pièces : l'Épître à Claudine *et* l'Hymne de

la Rose. *Toutefois, cela ne pouvait durer et, au bout de deux années de contrainte, non moins las de son procureur que ce dernier ne l'était probablement de lui, il quitta subitement la robe pour l'épée et s'enfuit pour toujours de sa poussiéreuse étude.*

C'était en 1733; *Bernard, âgé alors de vingt-cinq ans à peine, profitant de quelques relations que ses talents naissants lui avaient déjà procurées, parvint à se faire attacher à la personne d'un officier général*[1] *qui allait se battre en Italie. La carrière nouvelle qu'il abordait convenait parfaitement à notre auteur : gai, galant, de bonne mine et brave, il sut promptement se faire aimer de ses camarades et de ses chefs. Pendant cette campagne glorieuse pour la France, il assista de sa personne aux batailles de Parme et de Guastalla, et, dans ces deux affaires, se conduisit fort bien : tous les hommes n'ont pas ce courage, et plus d'un poète, dont les vers respirent l'ardeur guerrière, aurait pu faire moins bonne contenance en pareille occasion : pour n'en citer qu'un seul, rappelons qu'Horace se comporta assez mal à la journée de Philippes, où il prit la fuite,* relictâ non benè parmulâ. *Notre Bernard, d'ailleurs, ne passa pas tout son temps à batailler, suivant en cela l'exemple de beaucoup de ses compagnons d'armes. C'est lui-même qui nous le dit dans son poème, aussi médiocre qu'ennuyeux :* les Campagnes d'Italie en 1733 et 1734. *La bravoure n'excluait*

1. Le nom de cet officier, qui fut tué dans cette campagne, est demeuré inconnu jusqu'à présent; toutefois, ce ne pouvait être, comme on l'a dit partout, le marquis de Pezay, qui n'est né qu'en 1741.

pas la galanterie, au contraire; aussi nous montre-t-il ses camarades, et lui-même avec eux, bien entendu,

Occupés de guerre et d'amour,
Cuirassés, masqués, tour à tour,
Passant de la sape aux ruelles.
On les voit partout aguerris
Tenter des conquêtes nouvelles,
Et des rois venger les querelles,
Et s'en faire avec les maris.

La guerre se termina d'une manière heureuse pour Bernard : l'un des généraux qui avaient commandé en chef, le maréchal de Coigny, consentit à le prendre pour secrétaire; c'est vraiment de ce moment que commence la fortune de Bernard; mais ce ne fut point sans quelque mélange d'ennuis qu'il obtint cette faveur. Le maréchal, homme dur, fier et impérieux, tout en accueillant dans sa maison le jeune roturier dont il appréciait les qualités sérieuses, eut soin de le tenir toujours à distance et ne daigna pas même l'admettre à sa table; procédé hautain et bien surprenant chez un homme aussi distingué que M. de Coigny, surtout à cette époque où déjà le talent avait droit de cité dans les plus nobles maisons. Il faut dire, du reste, que la poésie n'était pas précisément ce qui, dans son nouveau secrétaire, séduisait le plus le digne maréchal; bien loin de là, il appréciait si peu, ou plutôt dédaignait si fort ce genre de talent, qu'il défendit, assure-t-on, très expressément au jeune poète de faire désormais des vers. — Empêcher Bernard de rimer! défense chimérique vraiment, et l'on pense bien que là où le procureur avait échoué, le guerrier ne devait pas mieux réussir. Il fallait toutefois être plus prudent, car le ma-

rèchal ne plaisantait guère avec quiconque transgressait ses ordres. Bernard, dont la fortune n'était pas faite encore, se soumit donc et obéit, du moins en apparence. Pendant quelques années, il lui fallut, comme jadis chez le procureur, rimer en secret et ne livrer qu'à des amis sûrs la primeur de ses inspirations. Mais peu à peu, satisfait de la docilité, de la complaisance et du dévouement réel de son secrétaire, le maréchal dut se relâcher beaucoup de sa sévérité première. Tout au moins fit-il bien la sourde oreille, le 24 *août* 1737, *jour où fut représentée pour la première fois, avec le plus bruyant succès, la tragédie lyrique de* Castor et Pollux, *si souvent jouée depuis. Si l'on ajoute que Voltaire, dans plusieurs de ses lettres datées de* 1736, *parlait de Bernard comme d'un jeune poète fort répandu et très connu, on sera forcé de convenir que la rigueur de M. de Coigny a été singulièrement exagérée, surtout en ce qui touche la fameuse défense de faire des vers. Tout cela n'est peut-être pas plus fondé que cette allégation de divers biographes qui représentent le maréchal, à son lit de mort, recommandant Bernard à la bienveillance de son fils, le comte de Coigny. Or il est bien établi que le maréchal duc de Coigny n'est mort que le* 17 *décembre* 1759, *près de onze ans après son fils, qui fut tué le* 4 *mars* 1748. *Le comte n'eut donc pas à réparer, comme on l'a dit et répété, les torts de son père. Ce qui est bien certain, c'est que le comte de Coigny, devenu colonel-général des dragons, emploi que lui avait cédé son père, fit accorder à Bernard, en* 1740, *la charge de secrétaire général de ce corps. Cette place, fort lucrative, valait au moins* 12,000 *livres de revenu, et jusqu'à* 20,000 *suivant La Harpe et Grimm.*

La fortune de Bernard est maintenant assurée; il a trente-deux ans à peine et va désormais pouvoir se livrer sans inquiétude à son goût pour la poésie. Voltaire, qui ne perdait jamais l'occasion de faire un compliment, ne manqua pas de lui écrire pour le féliciter de sa nomination; il faut citer en entier cette épître charmante, qui nous renseigne très exactement sur la situation qu'notre auteur avait alors dans le monde des lettres :

Bruxelles, 27 mai 1740.

Le secrétaire de l'Amour est donc le secrétaire des Dragons. Votre destinée, mon cher ami, est plus agréable que celle d'Ovide ; aussi votre *Art d'aimer* me paraît bien au-dessus du sien ; je fais mon compliment à M. de Coigny de ce qu'il joint à ses mérites celui de récompenser et d'aimer le vôtre.

Vous me dites que sa fortune a des ailes : voilà donc tous les dieux ailés qui se mettent à vous favoriser.

Vous êtes formés tous les deux
Pour plaire aux héros comme aux belles :
Mais si sa fortune a des ailes,
Je vois que la vôtre en a deux.

On ne l'appellera plus aveugle, puisqu'elle prend tant de soin de vous. Vous serez toujours des trois Bernard celui pour qui j'aurai le plus d'attachement, quoique vous ne soyez encore ni un Crésus ni un saint. Je vous remercie pour les acteurs de Paris à qui vous souhaitez de la santé ; pour moi, je leur souhaite une meilleure pièce que *Zulime*. C'est de la pluie d'été. J'avais quelque chose de plus passable dans mon portefeuille ; mais on dit qu'il faut attendre l'hiver. Vous voyez que Newton ne me fait pas renoncer aux muses ; que les Dragons ne vous y fassent pas renoncer.

Vous avez commencé, mon charmant Bernard, un ouvrage unique en notre langue et qui sera aussi aimable que vous. Continuez et souvenez-vous de moi au milieu de vos lauriers et de vos myrtes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Cette lettre n'est-elle pas jolie, et n'y retrouve-t-on pas Voltaire tout entier! Quel art, quelle délicatesse dans la flatterie même outrée! Comme tout cela est tourné! et pour qui? pour un auteur que Voltaire avait bien jugé à sa véritable valeur, mais qu'il lui convenait d'aduler alors, comme il fit de beaucoup d'autres. Hâtons-nous d'ajouter qu'il prit bien sa revanche plus tard, quand il n'eut plus rien à espérer ni à craindre de Bernard. Car, remarquons-le en passant, ce fut toujours le système de Voltaire de flatter le plus possible, avec exagération, avec prodigalité, tous les petits génies qui venaient tourbillonner autour de sa gloire, quitte d'ailleurs à se bien rattraper au bon moment.

Ce fut vraiment une des plus notables petitesses de ce grand esprit, de rechercher avec un empressement manifeste les louanges des moindres écrivains; non moins accessible à toutes les flatteries que sensible aux plus légères piqûres de la critique, il ne se rassasia jamais d'encens, même du plus médiocre : Bernard l'ayant loué et admiré, il n'hésita pas à lui rendre avec usure ces bons offices, qu'il comptait bien en lui-même voir reproduire à son profit. Voltaire n'est point le seul homme de génie qui ait donné dans ce travers : un illustre écrivain de notre temps, le plus grand du siècle à coup sûr, n'a pas été exempt de cette faiblesse, ainsi que pourraient l'attester tous ces auteurs de vingtième ordre qui, en retour de

leurs adulations hyperboliques, n'ont pas manqué de recevoir du grand poète un certificat d'immortalité.

*Pour en revenir à Bernard, nous voyons par la lettre de Voltaire qu'il était, dès cette époque, sur un très bon pied dans le monde; déjà il avait commencé l'*Art d'aimer, *et quoiqu'il n'eût rien fait imprimer encore, sauf l'opéra de* Castor et Pollux, *de nombreuses copies de ses petits vers couraient dans toutes les sociétés. Plusieurs de ces pièces semblent perdues maintenant; peut-être n'est-ce pas grand dommage. Que sont devenus, par exemple, ces vers au sujet desquels Voltaire écrivait à M. Thieriot (9 février* 1736*) : « J'ai peur de ne vous avoir point parlé des vers que l'aimable Bernard a faits pour moi. — Vous savez tout ce qu'il faut lui dire. » — Qu'a pu devenir également cette autre pièce dont Voltaire disait un peu plus tard (*10 *mars* 1736*) : « Je viens de voir une épigramme parfaite; c'est celle de notre petit Bernard sur la Sallé. Il a troqué son encensoir contre des verges; il fouette sa coquine après avoir adoré sa déesse. On ne peut mieux punir ce faste de vertu qu'elle étalait si mal à propos. » — Tout cela ne nous est pas parvenu; il ne nous en reste que le souvenir conservé par Voltaire, qui ne tarissait point alors en compliments et en amabilités de toute sorte à l'égard de son « aimable petit Bernard ». — En prose comme en vers, il le loue et le flatte sans cesse; parle-t-il de* Castor et Pollux, *c'est « un poème plein de diamants étincelants : cela étincelle de pensées et d'expressions fortes » ; — s'agit-il des poésies légères de son favori, le grand homme lui dit :*

Ma muse épique, historique et tragique,
Sur un vieux luth qu'il faut monter toujours,

S'en va raclant quelque air mélancolique ;
Ton flageolet enchante les Amours.
Lorsqu'Apollon régla notre apanage,
Il nous dota de présents inégaux ;
J'eus les sifflets, les tourments, les travaux ;
Toi, les plaisirs. Garde bien ton partage.

Enfin, dès 1735, *le grand donneur de sobriquets désigne, d'un seul mot, le nom de Bernard à l'attention de la postérité ; désormais Bernard ne sera plus connu que sous le nom charmant de* Gentil-Bernard :

Dans ce pays, trois Bernard sont connus :
L'un est ce saint, ambitieux reclus,
Prêcheur adroit, fabricateur d'oracles ;
L'autre Bernard est l'enfant de Plutus,
Bien plus grand saint, faisant plus grands miracles ;
Et le troisième est l'enfant de Phébus,
Gentil-Bernard, dont la muse féconde
Doit faire encor les délices du monde,
Quand des premiers on ne parlera plus.

Ah! monsieur de Voltaire, c'est par trop flatteur vraiment, et voilà neuf vers qui font plus d'honneur à votre esprit qu'à votre jugement! Combien est plus exacte cette appréciation du prince royal de Prusse, le futur grand Frédéric, qui vous écrivait de Berlin, le 6 *janvier* 1740 :

« *On commence à parler de Bernard et de Gresset comme auteurs de grands ouvrages : on parle de poèmes qui ne paraissent point, et de pièces que je crois destinées à mourir incognito avant d'avoir vu le jour. Ces jeunes poètes sont trop paresseux pour leur âge ; ils veulent cueillir des lauriers sans se donner la peine d'en chercher, la moindre moisson de gloire leur suffit pour*

les rassasier. Quelle différence de leur mollesse à votre vie laborieuse !... » — Voilà parler ; voilà qui est sensé et juste. Un peu de patience du reste, et nous verrons Voltaire tempérer fort lestement plus tard son excessive tendresse pour son Gentil-Bernard.

Désormais assuré de l'avenir, se trouvant plus que dans l'aisance, grâce à sa charge de secrétaire général des dragons, Bernard n'a plus qu'à s'abandonner aux charmes d'une vie heureuse et paisible. Admis, ou plutôt appelé dans tous les salons, il saura, comme tant d'autres, devenir au besoin courtisan. L'objet de ses respectueuses adulations ne sera pas moins que la plus puissante personne de la cour; ce sera la favorite elle-même, et il faut convenir que notre poète savait assez bien placer son encens. Il avait connu Mme de Pompadour avant qu'elle fût à la cour; l'abbé de Bernis et lui étaient les beaux esprits de la société assez obscure de Mme d'Étioles, alors simple sous-fermière ; la favorite s'en souvint dans sa fortune. On sait ce qu'elle fit de Bernis ; moins ambitieux, mais surtout moins distingué et moins laborieux que son ami, Bernard resta Gentil-Bernard comme devant. Il reçut cependant de sa protectrice des bienfaits encore fort appréciables : nommé garde des médailles, puis garde des marbres, places aussi peu fatigantes que lucratives, il obtint en outre, toujours par la grâce de la toute-puissante marquise, l'emploi très envié de bibliothécaire du château de Choisy ; et quand, plus tard, par suite de la mort du maréchal, son premier protecteur, il dut quitter l'hôtel de Coigny, qu'il n'avait cessé d'habiter, ce fut encore dans cette maison royale de Choisy que sa protectrice lui fit accorder une résidence charmante.

Riche de vingt milie livres au moins de revenu, Bernard, que ses diverses fonctions n'absorbaient pas beaucoup, n'avait guère à songer qu'à ses plaisirs, et l'on peut dire que, pendant plus de trente années, ce fut à peu près son unique préoccupation. Désireux avant tout de jouir en repos de tous ses biens, il semble s'être efforcé de ne se faire remarquer ni par des talents exceptionnels ni par de grandes actions, afin de n'avoir à redouter ni les critiques ni les envieux. Il arrangea bien sa vie, et tout lui fut facile ; rien de plus charmant que son heureuse existence, mais aussi, rien de plus vide au fond. Ce qui surprend à bon droit aujourd'hui, c'est qu'avec un mérite ordinaire en somme, il ait été tant admiré, prôné, choyé, dans cette société si aimable, si délicate et si polie du XVIIIe *siècle.*

Toutefois, quand on a parcouru ses ouvrages et considéré les jugements qui nous ont été laissés sur lui, on est amené à penser que peut-être ce fut précisément à ses qualités secondaires, qu'il dut en grande partie ses succès. Moins banal ou plus ambitieux, il eût froissé maintes susceptibilités, excité maintes jalousies et, par suite, éprouvé bien des dégoûts, sinon des revers. Loin de là, soit modestie véritable, soit nonchalante indifférence, il chercha si peu à tirer parti de ses ouvrages, qu'il ne songea même pas à briguer un fauteuil académique : Dieu sait pourtant si l'engouement idolâtre de ses admirateurs eût facilement fait obtenir ce suprême honneur à celui qu'on appelait couramment alors l'Anacréon de la France !

Cette attitude réservée de Bernard s'explique aisément par ce fait, qu'étant essentiellement voluptueux, il devait

nécessairement se tenir à l'écart de tout ce qui eût pu contrarier ses plaisirs ou troubler son cher repos. Pour bien comprendre l'homme, tant au moral qu'au physique, il suffira de lire les passages suivants extraits des mémoires de ceux de ses contemporains qui l'ont le plus fréquenté et connu. Le premier, un de ceux qui ont le mieux jugé Bernard, c'est Marmontel, qui le rencontrait périodiquement aux dîners de Mme Geoffrin.

« *C'est une chose singulière, dit cet auteur dans ses mémoires, que le contraste du caractère de Bernard avec sa réputation. Le genre de ses poésies avait bien pu dans sa jeunesse lui mériter le surnom de* Gentil, *mais il n'était rien moins que* gentil *quand je l'ai connu. Il n'avait plus avec les femmes qu'une galanterie usée ; et quand il avait dit à l'une qu'elle était fraîche comme Hébé, ou qu'elle avait le teint de Flore ; à l'autre, qu'elle avait le sourire des Grâces ou la taille des Nymphes, il leur avait tout dit. Je l'ai vu à Choisy, à la fête des roses, qu'il y célébrait tous les ans dans une espèce de petit temple qu'il avait décoré de toiles d'opéra, et qui, ce jour-là, était orné de tant de guirlandes de roses que nous en étions entêtés. Cette fête était un souper, où les femmes se croyaient toutes les divinités du printemps. Bernard en était le grand prêtre. Assurément, c'était pour lui le moment de l'inspiration, pour peu qu'il en fût susceptible : eh bien ! là même, jamais une saillie, ni d'enjouement, ni de galanterie un peu vive ne lui échappait ; il y était froidement poli. Avec les gens de lettres, dans leur gaieté, même la plus brillante, il n'était que poli encore ; et, dans nos entretiens sérieux et philosophiques, rien de plus stérile que lui. Il n'avait, en littérature, qu'une légère su-*

perficie; il ne savait que son Ovide. *Ainsi, réduit au silence sur tout ce qui sortait de la sphère de ses idées, il n'avait jamais un avis, et sur aucun objet de quelque conséquence, jamais personne n'a pu dire ce que Bernard avait pensé. Il vivait, comme on dit, sur la réputation de ses poésies galantes, qu'il avait la prudence de ne pas publier. Nous en avions prévu le sort, lorsqu'elles seraient imprimées : nous savions qu'elles étaient froides, vice impardonnable, surtout dans un poème de l'art d'aimer; mais telle était la bienveillance que sa réserve, sa modestie, sa politesse, nous inspiraient, qu'aucun de nous, du vivant de Bernard, ne divulgua ce fatal secret. »*

A ce portrait tracé par la main amie, mais impartiale de Marmontel, il est bon de joindre, pour le compléter, les lignes suivantes, consacrées par Grimm à notre poète : « M. Bernard, avec la plus grande douceur dans le caractère et la plus grande circonspection dans la conduite, s'était fait peu d'amis, par la raison même qu'il n'avait jamais eu le courage ou l'imprudence de se faire un seul ennemi. En se bornant à l'existence d'un homme aimable, il semblait attendre de la société tout son bonheur, et cependant il faisait assez peu pour elle. Sa conversation était trop réservée pour être intéressante. Quoique son imagination fût naturellement agréable, elle ne paraissait ni brillante ni facile; dans sa pétulance même, elle conservait quelque chose de maniéré, soit qu'il eût reçu de la nature une âme assez froide, ou qu'il l'eût rendue telle, à force d'art ou d'habitude. On eût dit qu'il avait subordonné tous ses sentiments, toutes ses passions, à cet esprit de galanterie qui est le caractère dominant de tous ses ouvrages. Peut-être

n'y eut-il jamais philosophe aussi conséquent, aussi fidèle à ses principes que lui. Son épicurisme avait un ensemble admirable, une marche plus soutenue, plus régulière que le stoïcisme d'Épictète ou de Caton. Il avait arrangé sa manière d'être comme on arrangerait le plan d'un opéra. Il avait préparé des fêtes pour chaque saison de la vie, et trouvé le secret merveilleux de cueillir partout des fleurs et de les cueillir sans épines. Peu d'hommes ont été mieux traités des femmes, et peu d'hommes ont su jouir de cette faveur avec moins de trouble et de peine; cependant jamais homme n'eut moins de fatuité. » — *Enfin, après Marmontel et Grimm, le prince de Ligne nous dépeint Bernard sous le même aspect, dans ces quelques mots :* « *J'ai beaucoup vécu, dit-il, avec ce Gentil-Bernard, qui ne l'était ni de figure, ni de manières, ni même d'esprit, car il y a plus de grâce, d'esprit et de goût dans ses vers que de gentillesse, qualité qui suppose de l'abandon, de l'enfance et de la gaieté, trois choses qui lui manquaient... Ce nom de* gentil *m'a toujours fait rire... C'était un grand, assez gras, beau, brun, aimable, facile, complaisant, homme de bonne compagnie, aimé de tout le monde, ne faisant ni esprit ni compliments, bien gourmand et lisant à merveille son* Art d'aimer. »

Ces citations, déjà bien longues, dont il serait aisé pourtant d'augmenter le nombre, nous font bien connaître Bernard : les témoins de sa vie sont, on le voit, unanimes à constater que s'il plut beaucoup et fut très recherché, ce fut plutôt l'effet d'une réserve prudente et polie que d'une réelle et exceptionnelle amabilité. Sa grande affaire à lui fut le plaisir, ou pour mieux dire,

son *plaisir. En s'étudiant à ne porter ombrage à personne, en faisant au monde, à ses conventions, à ses exigences, des concessions nécessaires, il était bien certain à l'avance de recevoir en échange plus qu'il n'avait donné. Très correct, toujours il vécut dans la meilleure compagnie, sans préjudice de la mauvaise qu'il fréquenta sans s'afficher, et, dans ces divers milieux, il eut sans cesse pour objectif de satisfaire ses quatre grandes passions : les vers, le jeu, l'amour et la table ; pour ces deux derniers articles, sa bonne mine et sa vigoureuse constitution lui permirent d'user longtemps et assidûment de l'un comme de l'autre. Certes, ces détails ne sont pas fort poétiques ; mais ils sont vrais, et il faut ajouter qu'en amour, le chantre de l'*Art d'aimer *rechercha moins les délicatesses du sentiment que les jouissances de la sensation. Doué d'un tempérament infatigable et, chose inouïe dans un Français... d'alors, d'une discrétion à toute épreuve, il dut à cette dernière qualité une infinité de bonnes fortunes. Menant plusieurs intrigues de front, il servait à la fois de grandes dames et des demoiselles du monde, et savait suffire à tout. Ses bonnes fortunes, dit M. de Marescot, devaient être aussi nombreuses que diverses, si l'on en juge par les traces qu'on en retrouve dans le curieux* Journal des inspecteurs *de M. de Sartines. On peut y voir, en effet, que si Bernard donnait, pour être trompé par elle, six louis par mois à Mlle d'Héricourt, il trouvait en revanche du désintéressement chez Mme de Saint-Julien, femme du receveur général du clergé, et en possession d'un naturel des plus ardents. — Quant aux plaisirs de la table, il les aimait tout autant que les jouissances de l'amour. « Il dînait, dit Grimm,*

et soupait à fond tous les jours de sa vie, et c'est le seu homme que j'ai vu pouvoir soutenir cette épreuve à Paris longtemps de suite. » On comprend que de si beaux exploits ne pouvaient toujours durer; Bernard les soutint cependant plus qu'on n'aurait pu croire. Vers la fin de sa longue carrière, il ne se modéra que pour reporter au jeu l'activité qu'il perdait à table et dans les boudoirs. « Je suis tombé d'un dindon », disait-il assez plaisamment en constatant les défaillances de son estomac. Trop heureux si, tenant compte des avertissements de l'âge et rachetant ses excès passés par une plus sage conduite, Bernard se fût préparé une plus digne fin.

Malheureusement pour cet homme voué au plaisir, il ne pouvait être question de renoncer aux joies de la matière; mais la matière dont il avait tant usé prit sa revanche et tua l'esprit. Au mois de février 1771, *âgé de plus de soixante ans, Bernard voulut, en certaine occasion, se comporter comme s'il n'en avait eu que trente, et sans doute il se tira de l'entreprise avec trop d'honneur. Le lendemain, comme il était allé faire sa cour à Mme d'Egmont, cette dame, qui était à sa toilette, le pria de lui servir de secrétaire pour répondre à une invitation. Sans doute la comtesse attendait quelque billet galamment tourné : hélas! le poète saisit la plume, balbutie, s'agite et s'affaisse sans avoir pu écrire un mot; la paralysie venait de s'emparer de lui, et, quand la première crise fut passée, il ne resta plus du Gentil-Bernard qu'un être misérable entièrement privé de raison. Dès ce moment, jusqu'à sa mort, qui se fit attendre plus de cinq ans, il perdit toute mémoire. Véritable corps*

sans âme, il allait et venait sans but, et, comme l'a dit son ami Saurin, Bernard,

D'une pitié stérile objet humiliant,
Victime de l'Amour, dont il chanta l'empire,
Ne fut plus qu'un fantôme errant,
Qu'une ombre vaine qui respire.

Pendant sa longue démence, un seul éclair de raison brilla dans le cerveau vidé du poète qui avait oublié jusqu'aux noms de ceux qu'il avait aimés, et ne se souvenait même plus de ses ouvrages. Assidu aux promenades et à l'Opéra, un jour qu'il voyait jouer Castor, *il demanda quelle était la pièce et l'actrice qui représentait Télaïre. On lui répondit : « Castor et Mlle Arnould. — Ah! oui, s'écria-t-il, ma gloire et mes amours », — et ce fut tout. Enfin, cinq ans après son accident, il mourut presque subitement à Choisy, le 1er novembre* 1775, *déjà bien oublié de ceux-là même qui l'avaient le plus adulé.*

Voltaire qui, quarante ans auparavant, consacrait la gloire naissante de Bernard dans ce joli quatrain si spirituel et si connu :

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil-Bernard, sois averti
Que l'*Art d'aimer* doit, samedi,
Venir souper chez l'*Art de plaire ;*

Voltaire, disons-nous, ne trouva pour déplorer le malheur de son ex-favori que cette assez méchante plaisanterie : « On dit que Gentil-Bernard a perdu la mémoire ; il a pourtant pour mère une des filles de Mémoire, et il

doit avoir du crédit dans la famille. » (*Lettre à La Harpe, du 25 février* 1771.) — *Et, plus tard, au sujet de la première édition de l'*Art d'aimer, *ce poème qu'il appelait jadis* « *un ouvrage unique en notre langue* », *l'excellent homme écrit encore :* « *Ce pauvre Bernard était bien sage de ne pas publier son poème ; c'est un mélange de sable et de brins de paille avec quelques diamants très joliment taillés.* » (*Lettre à Saint-Lambert, 1er septembre* 1773.)

*Triste retour des choses d'ici-bas : la postérité, pour Bernard, a commencé le lendemain même de son accident et, depuis ce moment jusqu'à nos jours, ses ouvrages autrefois tant vantés ont rencontré plus de détracteurs que de panégyristes. Son bagage littéraire est, il faut l'avouer, assez léger ; ses productions dramatiques ne peuvent guère soutenir la lecture, et la seule pièce vraiment soignée qu'il nous ait laissée, la comédie d'*Elmire, *n'a jamais pu être représentée ; ce sont donc ses poésies légères et ses petits poèmes qui constituent maintenant ses titres les plus sérieux à la célébrité. Parmi ces derniers ouvrages, il en est plusieurs que l'on pourra toujours lire avec plaisir : le poème de* Phrosine et Mélidore, *par exemple, qui a beaucoup de rapport avec l'histoire d'Héro et Léandre, ne manque ni d'imagination ni d'esprit. C'est, il est vrai, plutôt un roman en vers qu'un poème ; mais on y trouve beaucoup de situations touchantes et de traits fort heureux. L'*Épître à Claudine *est réellement charmante ; l'*Hymne à la rose, *qui ne l'est pas moins, a été sensiblement imité dans une délicieuse romance d'un opéra célèbre de notre temps ; les* Madrigaux *et les* Épîtres *sont remplis de jolies choses ;*

quant aux Dialogues orientaux *et au* Tableau nuptial, *si l'on peut y critiquer la licence du sujet, on doit reconnaître aussi que l'auteur y a su dépeindre des situations scabreuses dans un style aussi réservé que gracieux. Bien plus que tous ces écrits enfin, l'*Art d'aimer *captivera longtemps encore l'attention bienveillante du lecteur; en effet, si ce poème qu'on a voulu intituler l'*Art de jouir, *et qu'on pourrait plus exactement appeler l'*Art de se faire aimer, *contient peu de sentiment, de la sécheresse, des expressions trop recherchées, des défauts d'harmonie; si l'amour n'y est guère considéré que du côté des sens, il faut convenir qu'il s'y trouve, en même temps, de la délicatesse, beaucoup d'esprit, des peintures vives, maints traits charmants, et qu'après tout, un meilleur ouvrage est encore à faire sur ce difficile sujet.*

En résumé, le nom de Gentil-Bernard mérite d'être conservé parmi ceux des plus aimables poètes du siècle de la grâce et de la galanterie; tout homme de goût, tout lecteur impartial saura bien le mettre au juste rang qui lui convient, sans plus accepter les rigoureux jugements de M. Philoxène Boyer que l'enthousiasme excessif de M. Quicherat.

FERNAND DRUJON.

L'ART D'AIMER

POÈME EN TROIS CHANTS

1761

L'ART D'AIMER

CHANT PREMIER

Définition de l'amour. — Préceptes. — Choisir s'il est possible. — Des quatre âges. — Des charmes divers. — Des caractères. — Des talents. — Des trois états. — Voir le grand monde. — Méconnoître les rangs. — Préceptes pour les belles. — Peinture de l'amour constant. — Chercher des qualités aimables. — Traits caractéristiques de l'amour. — Choix à faire. — Églé.

J'ai vu Coigny, Bellone et la Victoire;
Ma foible voix n'a pu chanter la gloire.
J'ai vu la cour, j'ai passé mon printemps,
Muet aux pieds des idoles du temps.
J'ai vu Bacchus sans peindre son délire;
Des doctes Sœurs j'ai négligé l'empire.

J'ai vu Plutus, j'ai méprisé sa cour.
J'ai vu Daphné, je vais chanter l'amour.

De tous les dieux, sois le seul que j'implore,
O ma Daphné, tendre objet que j'adore !
Que *l'Art d'aimer* se lise en traits vainqueurs,
En traits de feu, tel qu'il est dans nos cœurs :
De ses plaisirs instruisons l'Amour même ;
Dis comme on plaît, je dirai comme on aime.
A tes genoux, dans tes bras, sous tes yeux,
J'en donnerois la leçon même aux dieux.
Toi, qui jadis, dans ta plus pure flamme,
Analysois les voluptés de l'âme;
Divin Platon..... Mais l'Amour courroucé
Est prêt à fuir, et Platon l'a glacé.
Quel nom, dit-il ! quel oracle ! quel guide !
A tes leçons vois l'ennui qui préside.
Oses-tu bien, dans Cythère, à ma cour,
Donner pour loi ce chimérique amour ?
Ne vas-tu pas, martyr de la constance,
Prêcher des cœurs la gothique alliance ?
Vois en quel lieu, zélateur indiscret,
De tes langueurs tu vas chanter l'attrait.
Un joug pénible est-il donc le partage
D'un peuple ardent, indocile, volage,
Fidèle à Mars, mais perfide aux Amours,
Fait pour jouir, plaire et changer toujours ?
Vois par ses goûts quel doit être son maître,
Et pour l'instruire apprends à le connoître.
Dieu de mon cœur, tes abus font mes lois.
Je n'irai point, en préceptes gaulois,

Changer les mœurs de tes chers infidèles,
Vieillir ton âge, attenter sur tes ailes;
Tout m'est sacré dans le dieu que je sers.
De tes captifs j'adoucirai les fers;
Mais sans prescrire une loi qui t'étonne,
Ta gloire, Amour, ton intérêt ordonne
Que la constance, éprouvant ta douceur,
Soit dans mes vers ta compagne et ta sœur.
Aux vrais plaisirs ma lyre consacrée,
Ne chante point et Lampsaque et Caprée,
Ni de Crisis les lascives fureurs,
Ni de Flora les nocturnes horreurs.
Qu'ici l'Amour, épurant son système,
Nu, mais décent, plaise à la pudeur même;
Que Vénus donne à Vesta des désirs :
Je veux des mœurs compagnes des plaisirs.
Qu'à d'autres chants soit aussi réservée
De Sybaris la mollesse énervée,
Des Amadis les respects insensés,
Et du Lignon les rivages glacés.
Dans mes tableaux, Albane plus fidèle,
Peignons l'Amour comme on peint une belle:
Dans un jour tendre exposons son tableau,
Vrai, mais flatté; tel qu'il est, mais en beau.

J'appelle amour, cette atteinte profonde,
Entier oubli de soi-même et du monde;
Ce sentiment soumis, tendre, ingénu,
Prompt, mais durable; ardent, mais soutenu;
Qu'émeut la crainte, et que l'espoir enflamme;
Ce trait de feu, qui des yeux passe à l'âme,

De l'âme aux sens ; qui, fécond en désirs,
Dure et s'augmente au comble des plaisirs ;
Qui, plus heureux, n'en est que plus avide ;
Voilà le dieu de Tibulle et d'Ovide,
Voilà le mien : venez tous l'adorer ;
Plein de ses feux, je les veux inspirer.
Je consacrai mes jours à le connoître ;
Un maître heureux doit enseigner à l'être.

Tout cœur sensible est né pour m'obéir,
Choisir l'objet, l'enflammer, en jouir :
Voilà mes lois ; entrons dans la carrière ;
Mon char s'élance et franchit la barrière.
Daphné me voit, et l'Amour qui m'entend
Met dans ses mains le myrte qui m'attend.

Toi, dont le cœur est né pour la tendresse,
Conçois tout l'art du choix d'une maîtresse :
Il veut des soins ingénieux, constants.
Cherche, étudie et les lieux et les temps ;
Compare, oppose et vois d'un œil austère
L'âge, les goûts, l'âme et le caractère.
A tes regards mille objets sont offerts ;
Choisis..... Mais, dieux ! se choisit-on des fers ?
A-t-on le temps de chercher et d'élire ?
Raisonne-t-on ? l'amour est un délire.
L'oiseau, qu'en l'air un chasseur a blessé,
A-t-il pu voir le trait qu'on a lancé ?
Les traits d'Amour sont encor plus rapides ;
Son bras caché frappe ses coups perfides ;
Il rit d'un cœur vainement étonné,

Le matin libre, et le soir enchaîné.
Le ravisseur qui mit Pergame en poudre,
De cet amour sentit le coup de foudre.
Didon brûla d'aussi rapides feux.
Ceux dont le ciel maîtrise ainsi les vœux
N'ont, pour aimer, aucune étude à faire ;
Mais, par mes lois, je leur enseigne à plaire,
A préparer, à saisir les instants,
Et, s'il se peut, à devenir constants.

Tel que Zéphire, au moment qu'il s'éveille,
Marque les fleurs que doit sucer l'abeille ;
Tel, parcourant les jardins de Cypris,
De ses trésors je marque ainsi le prix.
Dans l'âge heureux qui succède à l'enfance,
Vois la candeur, vois la simple innocence,
Les pleurs naïfs, le sourire ingénu,
Ce pur instinct à lui-même inconnu ;
Quand les beautés, crédules et craintives,
Tiennent encor leurs caresses captives ;
Quand la Nature, épiant tous ses sens,
Baisse les yeux sur ses trésors naissants,
Rougit de plaire en cherchant à séduire,
Et veut ensemble ignorer et s'instruire ;
Voilà quinze ans. L'aube, le point du jour,
C'est Agatilde, enfant comme l'Amour,
Qui n'a d'appas que sa fraîcheur nouvelle,
Et sa pudeur, des grâces la plus belle.
L'âge qui suit, donnant l'âme à ses traits,
Offre à l'Amour de plus piquants attraits.
Au doux éclat qu'a produit cette aurore,

Succède un jour plus radieux encore;
Et tous les fruits qu'un amant peut cueillir
Ont achevé de naître et d'embellir.
L'essor est pris, l'âme a senti ses ailes;
Tous ses besoins sont des fêtes nouvelles.
Le cœur instruit démêle ses désirs :
C'est à vingt ans qu'on a tous les plaisirs.
De trente hivers le temps marque les traces,
La beauté perd ce qu'on ajoute aux grâces;
On n'est plus jeune, on est belle pourtant;
On met plus d'art aux pièges que l'on tend :
C'est le tissu des intrigues secrètes,
L'emploi savant des parures coquettes :
Le soin de plaire et la soif de jouir
Redouble encor, loin de s'évanouir.
Par l'âge accrus, les sens ont plus d'empire :
C'étoit l'Amour, c'est alors son délire;
Ardent, avide, impétueux, hardi,
C'est un soleil brûlant en son midi.
Moins jeune encor, la beauté nous engage.
L'art du maintien, les grâces du langage,
Les dons acquis, les charmes empruntés,
Donnent un lustre au couchant des beautés.
L'Amour, fidèle à leurs flammes constantes,
Se glisse encor sous les rides naissantes,
Et pour régner jusqu'aux derniers instants,
Sème de fleurs les ruines du temps.
La jeune rose, en se pressant d'éclore,
Fait au matin le charme de l'aurore :
Clytie au soir, dans son riche appareil,
Fait l'ornement du coucher du soleil.

Tout plaît un jour, tout âge a ses délices :
Ces dons divers sont faits pour nos caprices;
Par eux l'Amour, variant ses attraits,
Forme un carquois d'inépuisables traits.
Il est des yeux dont la langueur touchante
Pénètre un cœur, l'amollit et l'enchante;
D'autres, plus vifs, l'enflamment à leur tour,
Prompts messagers des ordres de l'Amour.
L'une a du port l'élégante noblesse;
L'autre une taille où languit la mollesse;
Plus d'embonpoint embellit celle-ci.
Là sont les lis, les roses sont ici.
L'Amour départ une grâce à chacune :
Laure étoit blonde, et Corinne étoit brune.

Quand l'œil a vu, quand ce trait est lancé,
Le choix d'un cœur veut être balancé.
Une coquette, et brillante et légère,
Plaira toujours par son étude à plaire.
Tendre, naïve, égale en sa pudeur,
La simple Agnès inspire plus d'ardeur,
Lorsqu'un amant, l'aidant à se connoître,
Par le plaisir lui fait sentir son être.
La prude anime et plaît à désarmer.
Une mystique excelle à bien aimer.
Dans ses amours, la folle qui s'enflamme
Met plus d'esprit, la rêveuse plus d'âme;
J'aime un caprice et de feintes rigueurs :
Sauvons l'amour du pavot des langueurs.
De l'enjouement Églé fait son partage;
Lise a le goût, Carite le langage :

Chloé se tait; mais l'amour, dans ses yeux,
Met son esprit qui n'en parle que mieux.
A ces appas, l'amour unit encore
Des dons plus chers qu'en ce sexe on adore.
Sur tous les arts ses beaux yeux sont ouverts;
Entends Vénus qui soupire des vers;
Sapho, Corinne ont des sœurs dignes d'elles.
Vois l'appareil des toilettes des belles;
Tout ce qui sert l'esprit et les appas,
Livres, atours, bijoux, lyres, compas,
Couvrent l'autel de Flore et de Thalie.
Suivons les goûts que leur caprice allie.
Ce sont les jeux des Amours triomphants;
Albane eût peint ces folâtres enfants.
L'un, pour servir une flamme secrète,
Contre un jaloux dirige une lunette;
L'autre en un coin calcule ses désirs,
Ou traite à fond l'essence des plaisirs.
Tel à sa voix joint un clavier sonore;
Tel autre esquisse un objet qu'il adore.
Tous les talents sont frères des Amours :
Jeunes beautés, cultivez-les toujours.
Joignez la danse au chant de la tendresse.
J'ai vu Daphné, sirène enchanteresse,
Sous un treillage où Bacchus est vainqueur,
Boire, verser et chanter sa liqueur.
J'ai vu Daphné, Terpsichore légère,
Sur un tapis de rose et de fougère,
S'abandonner à des sons pleins d'appas,
Voler, languir, et, variant ses pas,
Tendre au plaisir les bras qu'elle déploie.

Telle, en versant le nectar et la joie,
D'un pas léger, sur la voûte des cieux,
La jeune Hébé danse au festin des dieux.

Sur trois états décide ton hommage :
Nimphé t'appelle aux moissons du bel âge ;
C'est une fleur qui n'attend que le jour
Qui doit l'ouvrir au souffle de l'Amour.
Celle qu'Hymen veut soustraire à tes armes,
Aimant par fraude, aime avec plus de charmes ;
Et, secouant les chaînes d'un jaloux,
Sert mieux l'amant pour mieux tromper l'époux.
Claudine aussi, colombe gémissante,
Doit émouvoir ta pitié caressante ;
Viens, sous ta main qui l'ornera de fleurs,
Je vois tomber le voile des douleurs.
D'un deuil frivole écarte le nuage,
Et glane au champ du tranquille veuvage.
C'est un asile où, sans peine écouté,
L'amant heureux jouit en liberté.
N'espérons pas qu'un sauvage Hippolyte
Trouve l'Amour dans les bois qu'il habite :
Pour faire un choix entre mille beautés,
Hante les lieux par elles fréquentés ;
Vole au grand jour ; porte tes yeux avides
Dans ces jardins peuplés de ces Armides :
Suis ta conquête à la ville, à la cour,
Et dans nos bals, vrais temples de l'Amour.
D'autres objets vois la scène embellie,
Chez Melpomène, aux loges de Thalie.
Vois ce théâtre aux magiques accents,

Où tous les arts enchantent tous les sens;
Où nos beautés en pompe et sous les armes
Viennent en foule étaler tous leurs charmes
A mille amants contemplés à leur tour.
Le cœur, les sens, l'amour-propre, l'amour,
Le chant, les ris, la danse, la mollesse,
Tous les plaisirs confondent leur ivresse;
Et dans l'éclat de ce monde enchanteur,
Tout est spectacle et chacun est acteur.

Pour illustrer ta carrière galante,
Vois de la cour la planète brillante;
Sans t'éblouir de la pompe et des rangs,
Ose attaquer les conquêtes des grands;
De tes succès leur caprice est l'augure.
Oui, si j'en crois Brantôme et la nature,
Tu les verras, mortelles à leur tour,
De la grandeur descendre pour l'Amour,
Passer du Louvre aux gazons des fougères,
Et soupirer ainsi que nos bergères.

Jeunes beautés, objets de notre choix,
Pour en faire un, suivez aussi mes lois.
Il veut plus d'art, de mystère et d'attente.
Qu'à son début doit trembler une amante!
Quel embarras suit le don de son cœur!
Et quel tourment si Jason est vainqueur!
L'amant trop jeune est un zéphyr volage,
L'ambition remplit l'été de l'âge.
Lent à répondre à de jeunes ardeurs,
L'automne arrive et n'a que des tiédeurs.

Pour le vieillard, insensé s'il est tendre;
Des feux d'amour il n'a plus que la cendre.
Le temps d'aimer veut la jeune saison :
Qu'eût fait Hébé des caresses d'Éson?
Un choix plus mûr, un goût sage préfère
L'âge des sens quand la raison l'éclaire.

Si vous craignez les renoms éclatants,
Défiez-vous des demi-dieux du temps,
Qui, l'une à l'autre enchaînant vos images,
Vont publier vos crédules hommages;
Qui, décelant leur culte et vos autels,
Ne sont heureux qu'autant qu'on les croit tels.
La Renommée et ses cent voix perfides
Sont les échos de leurs crimes rapides.
Tel un éclair, qui brille et qui s'enfuit,
Laisse après lui le tonnerre et le bruit.
Fuyez des grands l'appareil infidèle;
L'éclat d'un nom coûta cher à Sémèle.
D'autres sauront, à vos fers attachés,
S'ensevelir dans des plaisirs cachés.
Pour en tracer une image sensible,
L'amour constant est comme un lac paisible,
Profond, égal, toujours beau, toujours claïr,
Inaccessible aux tempêtes de l'air;
Qui, sans chercher le tribut d'autres ondes,
Se régénère en ses sources profondes.
L'amour volage est semblable au torrent;
Il tombe, il roule, il fuit en murmurant;
Tari bientôt dans sa course égarée,
Né d'un orage, il en a la durée.

D'un goût naissant, défiez-vous toujours ;
Belles, veillez au choix de vos amours.
Croyez plutôt ce berger qui soupire,
Qui tremble, hésite à conter son martyre;
Qui d'un regard fait le suprême bien,
Désire tout, prétend peu, n'ose rien ;
Qui sur les fleurs fait marcher la constance,
Voit tout en beau, met tout en jouissance;
Dans les revers, armé de plus de feux;
Dans les faveurs, empressé, quoique heureux.
Il est encor de ces amants fidèles
Qui de l'Amour ont les feux, non les ailes;
Qui dans ce siècle, âge des inconstants,
Gardent les mœurs de l'enfance des temps.
Pour dérober une flamme inconnue,
L'amant d'Io la couvrit d'une nue.
On vit Alphée, au fond de ses roseaux,
Cacher le cours et le lit de ses eaux,
Et, s'écoulant dans sa route confuse,
Se perdre au sein de la tendre Aréthuse.
Ces vrais amants n'habitent pas la cour.
L'ambitieux est-il fait pour l'amour ?
Là, sous son dais, la fortune jalouse
Veut tout entier un amant qu'elle épouse;
Là, soupirant moins d'amour que d'ennui,
Séjan vous trompe et n'adore que lui.

Pour vous lier par des nœuds plus durables,
Cherchez en nous des qualités aimables.
Miris est beau ; j'y veux encore un point,
C'est de l'esprit, car les sots n'aiment point.

A-t-il un cœur, ce Narcisse idolâtre,
Cet être oisif, papillon du théâtre,
Qui, sans pudeur, s'assied, lorgne, s'étend,
Bat, chante faux l'air qu'à peine il entend,
Siffle à l'acteur et sourit à l'actrice,
Va, vient, parcourt degré, loge, coulisse;
Et qui de là, le plus fier des vainqueurs,
Va soupirer chez l'actrice des chœurs?
Peut-il aimer, ce Crésus insipide,
Qui, caressant sa Danaé stupide,
Compte à genoux l'or dont il éblouit?
Eh! jouit-on, sans penser qu'on jouit?
De quelque effort que nos sens nous secondent,
Les nuits d'amour d'interrègnes abondent.
L'esprit supplée à des feux languissants,
Et son travail fait le repos des sens.

De nos plaisirs compagnon plus solide,
Le sentiment veut être aussi leur guide.
Mais, secourus par l'esprit et par lui,
Craignez encor de retrouver l'ennui.
Fuyez surtout la tendresse bizarre
D'un soupirant pâmé sur sa guitare,
Gravement fou, sottement circonspect,
Qui, promenant l'ennui de son respect,
Dit aux échos les tourments qu'il essuie,
Dupe et martyr des beautés qu'il ennuie.
Ah! que plutôt j'élirois à ce prix
Le plus changeant des enfants de Cypris!
Défiez-vous du mystique langage
Du sot qui fait de Cupidon un sage

De l'esprit pur de l'insipide amant,
Près d'une belle assis nonchalamment,
Qui de l'amour, docteur pâle et frivole,
Fait un système, et du lit une école,
Qui, sans chaleur, dit qu'il brûle toujours,
N'admet que l'âme en ses chastes amours,
Qu'un feu subtil, impuissant météore;
Mais qui distingue, argumente, pérore,
De son néant vante en lui les appas,
Et blâme en moi le pouvoir qu'il n'a pas.
Loin, loin de nous la doctrine glacée
Qui fait l'amour enfant de la pensée :
L'amour, brûlant, avide, impétueux,
De la nature enfant tumultueux,
Riche en faveurs, prodigue en sacrifices,
Qui naît des sens et croît par les délices.
Qu'il brille encor des feux du sentiment;
Que l'âme ait part à cet embrasement ;
Et que l'esprit, épurant la matière,
Aux voluptés prête aussi sa lumière.
Mais je l'ai dit : c'est un dieu qui m'instruit;
Otez les sens, tout amour est détruit.
J'entends d'ici prononcer l'anathème,
Et la pudeur frémit de mon système.
On le condamne, on m'accuse ; eh ! pourquoi,
Si la nature en a fait une loi,
Et si la loi de la sage nature
Veut de ses dons nous combler sans mesure?
Chastes beautés, filles du sentiment,
Si vous aimez sans trouble et sans tourment,
Cette tendresse, égale, confiante,

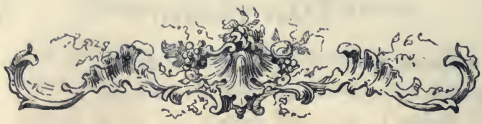
Sans doute opère une faveur touchante.
Mais ce goût vain, content d'un vain retour,
Cet amour pur, n'est du tout point l'amour :
Ou si votre âme agitée, inquiète,
Sent de l'instinct la piqûre secrète,
Cherche, désire avec un soin jaloux,
Filles des sens, vous brûlez comme nous.
Eh ! rendez grâce au dieu qui vous inspire;
Osez prétendre où la nature aspire.
Qu'un jeune amant, pour plaire à vos regards,
Ait le teint, l'âge et la taille de Mars :
Sans ces attraits qu'à Florence on renomme,
La santé mâle est la beauté de l'homme.
Trouvez pourtant, s'il se peut, réunis
Les dons d'Alcide et les traits d'Adonis :
S'il faut des deux que votre goût décide,
Vous rougirez, mais vous prendrez Alcide.
Pour ajouter la peinture à ces traits,
D'un paysage égayons nos portraits.

La cour de Pan vit un jeune satyre,
Novice encor dans l'amoureux martyre,
De ses ardeurs dévoré nuit et jour,
Impatient des premiers feux d'amour.
Sans trop d'éclat, le demi-dieu sauvage
Joignoit la force à la fleur du bel âge.
D'un front d'audace et d'un œil d'attentat,
Pronostiquant les mœurs de son état,
Il poursuivoit dryades et napées,
Ou sous l'écorce, ou sous l'onde échappées.
Toutes fuyoient son aspect indécent.

De sa laideur lui-même rougissant,
Il crut un jour corriger la nature,
Et de roseaux se fit une ceinture.
Mais quel espoir qu'un faune se contînt?
Il n'eut roseau ni feuillage qui tînt.
Il ignoroit qu'à ses maux plus sensible,
La jeune Églé n'étoit pas invincible.
Elle le vit, cet objet de terreur,
Et son maintien ne lui fit point horreur.
Elle fuyoit : mais Églé, dans sa fuite,
Tournoit la tête ; Églé fuyoit moins vite.
Lui, plus ardent, pour revoir ses appas,
Ou devançoit, ou suivoit tous ses pas.
Sans cesse errant où sa fougue l'entraîne,
Au fond d'un bois il trouve une fontaine
Qu'on appeloit Fontaine de beauté;
Toute laideur, sur ce bord enchanté,
Disparoissoit. Dans sa douleur profonde,
Il veut tenter le miracle de l'onde;
Il entre : à peine il en touche le bord,
Son pied de faune y disparoît d'abord,
Sa jambe après ; l'eau, montant à mesure,
De ses genoux passoit à sa ceinture :
Ainsi croissoit le prodige des eaux.
Un cri sortit tout à coup des roseaux :
Demeure, attends, fuis cette onde funeste ;
Ah ! garde-toi d'embellir ce qui reste !
Charmant satyre, hélas ! que deviens-tu ?
Naïve Églé, que devient ta vertu ?
Elle veut fuir ; et sa crainte ingénue
La fait, des eaux, sortir à demi nue.

De ses conseils Églé reçut le prix,
Sur ce bord même où le satyre épris
Perdit la fleur qui causoit son martyre :
Eh ! quel trésor que la fleur d'un satyre !

Le choix fixé, l'ordre de mes travaux
Porte ma Muse à des efforts nouveaux.
Plus nous marchons, plus l'art est nécessaire.
Le choix est fait, la conquête est à faire.



CHANT DEUXIÈME

Apologie du don de plaire. — Pour être aimé, il faut aimer. — Oser. — Flatter. — Amuser. — Séduire. — Faire des présents. — Faire connoître les poètes érotiques. — Cultiver les Muses. — Amours des peuples divers. — Des saisons. — Des heures. — Céder en apparence. — Transition; préceptes pour les belles. — Naissance de Vénus. — Portrait des Grâces. — Ariane. — Emploi de l'art pour conquérir. — Emploi de l'art pour conserver.

Des dons du ciel, le plus cher à nos yeux
Est ce rayon de l'essence des dieux,
Cet ascendant, ce charme inexprimable,
Qui rendit l'homme à ses maîtres semblable;
Ce don de plaire, en nous plus souhaité
Que n'est l'esprit, plus sûr que la beauté.
Sur tous nos traits il imprime ses traces
Et donne à tout le coloris des grâces;
Séduit sans art, enchaîne sans effort,
De la tendresse est le nœud le plus fort.
C'est une autre âme à nos ressorts unie,
Qui d'un beau tout compose l'harmonie.

Vous, qui portez ce caractère heureux,
Je vous fais rois de l'empire amoureux.

Sans le secours du ténébreux rivage,
Sans talisman, sans philtre, sans breuvage,
Par la Nature et les Grâces formé,
Soyez aimable, et vous serez aimé.
Qui sait aimer est plus aimable encore;
Un cœur sensible est ce qu'un cœur adore,
Et la fierté rebelle à ce pouvoir
Paroît souvent trop lente à s'émouvoir.
Amant, supplée au défaut de tes charmes,
Qu'un peu d'audace accompagne tes armes;
Lance tes traits, frappe, sois convaincu
Qu'on peut tout vaincre, et tout sera vaincu.
La plus farouche est souvent la plus tendre.
Telle qui feint et qui languit d'attendre,
D'un feu couvert brûlant au fond du cœur,
Combat d'un air qui demande un vainqueur.
Fières beautés, héroïnes sauvages,
Tendres Agnès, prudes de tous les âges,
Écoutez-moi; cet oracle est certain :
On aime un jour, c'est l'arrêt du Destin;
Usez des fleurs que le printemps vous donne;
Un dieu vengeur vous attend à l'automne
Et, punissant une indocile erreur,
Garde un Atys pour Cybèle en fureur.
Craignez l'Amour, étudiez son heure :
La beauté fuit, le cœur entier demeure,
Sèche, languit, et, tout percé de traits,
Est dévoré du serpent des regrets.

Mais nous, chargés des plaisirs du bel âge,
De leurs attraits précipitons l'usage,
Et, combattant d'imbéciles efforts,
Par les plaisirs sauvons-les des remords.

Ne prétends pas, toi qui veux les surprendre,
Du même assaut les forcer à se rendre.
L'âge, l'humeur, la fortune et les rangs
Veulent des traits, des combats différents.
Un jeune objet, enchanté de lui-même,
Veut qu'on l'encense encor plus qu'on ne l'aime ;
L'amant qui flatte est l'amant couronné ;
Avant l'amour, l'amour-propre étoit né.
L'ambitieuse en proie à sa manie
Doit à l'intrigue asservir ton génie ;
Fuis le repos, vois les grands, suis la cour,
Et fais servir la fortune à l'amour.
La beauté vaine au luxe s'abandonne,
Et s'attendrit des fêtes qu'on lui donne.
D'Alcibiade imitateur galant,
Charme ses yeux par un luxe opulent ;
Commande aux arts, invente, multiplie
Les jeux, la pompe où la fierté s'oublie.

Amants d'éclat, courtisans de renom,
Vous que décore et produit un beau nom,
D'un air d'audace abordez les cruelles,
D'écrits galants inondez les ruelles ;
Amants par faste et volages par goût,
Vous n'aimez rien quand vous adorez tout :
Mais vous plaisez par le charme suprême

D'un ton, d'un air, d'un ridicule même;
Brillants auteurs des scandales du temps,
Trop dangereux, si vous étiez constants

Toi qui, loin d'eux, dans la route commune,
N'es, comme moi, qu'un soldat de fortune,
Sans ces secours, vole au combat, suis-moi,
Et par toi seul ose suffire à toi.
Pour mieux séduire, apprends à te contraindre.
Les lois d'amour permettent l'art de feindre.
Amant protée, ingénieux flatteur,
Change, au besoin, ton masque séducteur;
Ris, si l'on rit; pleure, si l'on soupire;
Près d'une folle, imite son délire;
Pour une Muse, orne ce que tu dis;
Est-on dévot, sois dévot et médis;
Fuis ce qu'on hait, encense ce qu'on loue;
Gai si l'on chante, et dupe si l'on joue.
Au ton d'esprit qui triomphe aujourd'hui,
Sans soin du tien, veille à celui d'autrui.
Au goût régnant que ton goût se rallie;
Amène un trait, opère une saillie:
Lent à briller, trouve à tout mille appas;
Humble artisan de l'esprit qu'on n'a pas,
Adore tout pour te rendre adorable.
Qu'il est aimé, celui qui rend aimable!

Oh! qu'en amour l'exemple est triomphant
Pour entraîner un cœur qui se défend!
Aux yeux charmés d'une timide amante,
De nos beautés peins la foule galante;

Porte à l'excès leurs penchants amoureux,
Rends tout amant, tout aimé, tout heureux.
Offre en tous lieux la Circé de Pétrone;
Comme Bussi, peins les mœurs de d'Olone;
Donne à chacune une intrigue, un amant;
Si le vrai nom t'échappe en ce moment,
Nomme toujours, cite un tel, fais connoître
Celui qui l'est, qui le fut, qui va l'être :
Auteur fécond d'anecdotes d'amours,
Vois tes succès naître de tes discours.
En tout l'exemple est une loi suprême :
Des feux d'autrui l'on s'embrase soi-même.
Si ta Vénus brûle d'un autre amour,
Diffère, attends pour parler à ton tour;
Couvre tes soins du bandeau de l'estime;
Deviens l'ami, le confident, l'intime;
L'amant suivra, favori spectateur,
Et le témoin sera dans peu l'acteur.

Aux petits soins, enfants de la tendresse,
Ajoute encor des dons de toute espèce.
Dans nos cités, le luxe ingénieux
Prête aux amants des secours précieux.
Dans le hameau, la simple Timarette
N'attend d'Hilas que son chien, sa houlette;
Mais Danaé veut, pour prendre des fers,
Voir briller l' or de cent bijoux divers :
Pour l'enrichir de fragiles merveilles,
L'art et la mode ont épuisé leurs veilles;
Et Clinchetel, plus séduisant encor,
Y joint ses dons plus à craindre que l'or

D'un rien souvent une belle s'enflamme,
Et par les yeux le trait passe dans l'âme.

Qu'elle ait par toi ces écrits séducteurs,
Faits pour l'Amour : l'Amour a ses auteurs,
Agents secrets, dont l'atteinte est certaine;
Chaulieu, Quinaut, Racine, La Fontaine,
L'amant de Laure, et ces dieux de Paphos,
Anacréon, la Muse de Lesbos,
Pétrone, Horace, Ovide enfin, Ovide,
Mon premier maître et mon souverain guide;
L'ardent Catulle, et mon Tibulle aussi.
Le premier voile est par eux éclairci.
On conjecture, on soupçonne, on devine;
Le cœur raisonne, et l'instinct s'achemine.
Tel un brasier, d'obstacles entouré,
Dort sous la cendre et languit ignoré;
Qu'un vent léger l'agite de son aile,
La poudre vole, et la flamme étincelle.

Les chastes Sœurs servent aussi l'Amour.
Si le talent vous conduit à leur cour,
En madrigaux composez vos fleurettes,
Et modulez des concerts d'amourettes ;
Mais n'allez pas, Castillan ténébreux,
D'une Isabelle esclave langoureux,
Sous un balcon fatiguant des cruelles,
Chanter, gémir et vous battre pour elles ;
D'autres climats, d'autres scènes d'amour.
Par cent beautés caressé tour à tour,
L'Asiatique, en proie à la mollesse,

Dans les excès consume sa jeunesse.
L'enfant du Nord, loin de ces voluptés,
Suit par instinct des plaisirs peu goûtés ;
Il boit, il chasse, et, l'âme appesantie,
Comme Aquilon, brusque son Orithie.
L'Ausonien, enflammé de désir,
Dévot, profane, amant de tout plaisir,
Enfle un sonnet de tendres hyperboles ;
Mais le tyran enchaîne ses idoles.
Ce peuple fier, né pour la liberté,
L'Anglois gémit, captif de la beauté ;
Immole tout à son ardeur extrême,
Sent comme il pense, et plein de ce qu'il aime,
Sombre, inquiet, trop sensible aux rigueurs,
Donne à l'amour ses tragiques langueurs.
L'amant françois, d'une main plus heureuse,
Sème de fleurs sa carrière amoureuse ;
Léger, brillant, plein de grâce et de feu,
On le verra, dans son rapide jeu,
Changer d'objets, prodiguer ses tendresses,
Mourir d'amour aux pieds de dix maîtresses ;
On le verra, souple, enjoué, badin,
L'œil enflammé, le champagne à la main,
Par un couplet agaçant une belle,
Chanter gaîment son martyre pour elle.
Chez nous, l'amour jouit du plus doux sort :
On aime, on brûle, on expire, et l'on dort.

Il est des temps où la nature amante
Inspire à tous sa chaleur renaissante :
Soupire alors ; l'Amour, ainsi que Mars,

A des saisons pour tenter ses hasards.
Lorsque Zéphire a déployé ses ailes,
Qu'il rend à tous ses parures nouvelles,
L'émail aux prés, la verdure aux coteaux,
Le calme à l'onde, et l'âme aux végétaux;
Quand tout s'anime à ses douces haleines,
Vénus entière, habitant dans nos veines,
Répand ses feux qu'on n'y peut contenir;
Quant tout renaît, tout renaît pour s'unir.
C'est l'heureux temps des conquêtes rapides;
C'est la moisson du myrte des Alcides.
Comme les fleurs, l'âme s'épanouit :
On voit, on aime, on plaît et l'on jouit.
Gazon, berceau, trône et lit de verdure,
Sont à l'Amour offerts par la Nature.

Toi qui n'as pu, de Delphire amoureux,
De ses faveurs trouver l'instant heureux,
Viens l'égarer au fond de ce bocage;
Ces bois sont faits pour la pudeur sauvage.
Là, par degrés, dévoile tes amours;
Flatte Delphire en l'égarant toujours.
Vante tes feux, et surtout ta constance;
Parle à ses sens : si son âme balance,
Le lieu, l'instant, l'ombre de ce séjour,
Cette horreur même encourage l'amour.
De ce gazon la fraîcheur vous attire;
J'y vois la place où va tomber Delphire.
Achève, éprouve un instant de courroux,
Meurs à ses pieds, embrasse ses genoux,
Baigne de pleurs cette main qu'elle oublie :

Elle rougit, c'est sa fierté qui plie.
Elle se tait ; l'amour parle, crois-moi :
Presse, ose tout, et Delphire est à toi.

Quand les frimas du Sagittaire humide
Glacent aux champs la dryade timide ;
Lorsque Borée, à son triste retour,
Rend aux cités les belles et l'amour,
Par d'autres soins poursuis d'autres conquêtes ;
C'étoient des jeux, ce sont ici des fêtes.
Vole au théâtre, aux cercles, aux festins :
L'amour au bal a des succès certains.
L'éclat du lieu, le tumulte, la danse,
L'œil du désir, la voix de la licence,
L'impunité du masque officieux,
Tout y fait naître un feu séditieux.
Écoute, et parle un jargon téméraire :
Tout dire est l'art qui conduit à tout faire.

C'est au matin qu'un amant plus heureux
Saisit l'instant d'un réveil amoureux.
Arrive ; on sonne, on entre chez Aglaure ;
De ses rideaux mille Amours vont éclore.
Elle est sans art, sans apprêt, sans atour,
Ce que l'Aurore est au berceau du jour.
A sa toilette où siège la mollesse,
La Mode active autour d'elle s'empresse
Le goût conseille, et l'esprit se confond
A méditer un frivole profond.
Les petits Soins apportent sur leurs ailes
Ces riens galants, les trésors de nos belles.

Flore et Plutus mêlent élégamment
L'éclat des fleurs au feu du diamant,
Ornant tous deux, par un lent artifice,
De ses cheveux le moderne édifice.
A cet autel paré de tant d'appas,
Quelque Nérine aura conduit tes pas;
A ton idole adresse ton hommage.
Quand sa beauté sourit à son image,
Lorsqu'un miroir, confident et flatteur,
Lui réfléchit un charme adulateur,
C'est le vrai temps où l'âme des coquettes
Suce le miel du jargon des fleurettes.
D'un jeune objet conçois-tu les plaisirs
De s'enflammer, d'exciter tes désirs,
D'être adoré, de s'adorer lui-même,
Et d'embellir aux yeux de ce qu'il aime?
Nérine encor, car Nérine peut tout,
En ta faveur décidera son goût.
Livre à ses soins le billet le plus tendre :
On peut tout lire, on ne peut tout entendre.

Pénètre encore aux toilettes du soir;
La nuit amène et l'audace et l'espoir.
Du négligé la piquante parure
Ne laisse encor qu'un voile à la nature :
Le soin de l'art est d'en affecter moins.
Tu peux tout voir, sans jaloux, sans témoins.
Un feint désordre, un hasard fait paroître
Un bras tout nu, un sein qui voudroit l'être.
C'est un genou balancé mollement;
C'est la langueur d'un tendre mouvement,

Et l'embarras d'une paupière errante,
Dernier signal de la fierté mourante.
Ton heure sonne : attaque en leur séjour
Ces deux captifs que te livre l'amour;
Surprends, désarme une pudeur rebelle.
Qui risque tout, obtient tout d'une belle.
Fanny s'épuise en combats superflus;
Et ce combat n'est qu'un plaisir de plus.

Modère ailleurs cette ardeur pétulante.
Une autre exige une attaque plus lente.
Du romanesque entêté follement,
Le cœur en fait son premier aliment.
Un jeune objet, le plus vif, le plus tendre,
Compte toujours brûler et se défendre,
Céder à l'âme et résister aux sens.
Feins d'adopter ses projets innocents;
Pur Céladon, adore sa chimère;
Traite d'horreur une chaîne vulgaire,
D'ignobles feux, de terrestres plaisirs.
Va, laisse agir l'aiguillon des désirs.
L'âme, bientôt à leur fougue livrée,
Te répondra des sens de ton Astrée.
Le vrai triomphe; et telle, en déclamant
Contre l'amour, tombe aux bras de l'amant.

Mais, tout à coup, quelle foule attentive
Prête à mes chants une oreille captive
Que de beautés, disciples de l'Amour,
Ont émaillé les gazons d'alentour !

Pour leur dicter ses leçons immortelles,
L'Amour m'élève un trône au milieu d'elles.
Dieux! sans brûler peut-on voir tant d'appas!
Mais qui te voit, Daphné, ne les craint pas.

Vous qui sortez de l'âge le plus tendre,
Belles sans art, gardez-vous bien d'en prendre.
Tout plaît en vous sans art et sans apprêt :
Un défaut même est souvent un attrait.
Sur la beauté vous l'emportez encore,
Divines sœurs, ô Grâces que j'adore!
La beauté frappe, et vous attendrissez;
On l'aime un jour, jamais vous ne lassez.
Lorsque Cœlus, père de Cythérée,
La vit sortir de sa conque azurée,
A la beauté l'univers applaudit;
Pluton parut, Jupiter descendit;
Thétis, Nérée et le peuple de l'onde,
Tout reconnut la maîtresse du monde.
Sur le rivage, accourus pour la voir,
Les dieux des bois célébroient son pouvoir;
Et des ruisseaux les tendres souveraines
Mêloient leurs chants aux concerts des sirènes.
A tant d'appas un seul manquoit encor :
Du haut des cieux Mercure prit l'essor,
Fendit les airs et fit voir sur ses traces
Trois déités, qu'on appela les Grâces.
Une ceinture éclatoit dans leurs mains;
Ce don des cieux, ce charme des humains,
Arma Vénus du sceau de sa puissance :
Vénus sourit, et l'Amour prit naissance.

Un feu vainqueur embrasa l'univers,
Le Styx, l'Olympe, et la terre et les mers;
Thétis brûla pour l'Océan avide;
Triton suivit l'ardente Néréide.
Là, Palémon, enflammé sous les eaux,
Pressa Doris sur un lit de roseaux.
Ici, Junon, l'exemple des déesses,
Tint Jupiter pâmé dans ses caresses;
Diane même, au fond de ses forêts,
Dut à l'Amour certains plaisirs secrets.
Le dieu du fleuve, au lit de sa naïade,
Faune, Égipan, et satyre et dryade,
Tout éprouvant le charme de ce jour,
Par l'amour même on célébra l'amour.

Tel fut l'attrait des Grâces immortelles :
Tout s'embellit, tout s'enflamme par elles.
L'une éclatante, et noble sans fierté,
A du maintien la douce majesté;
L'autre sensible, ingénue et touchante,
De la pudeur est la grâce piquante.
Leur jeune sœur préside à la gaîté,
Avec les jeux folâtre en liberté,
D'un pied léger danse avec la jeunesse :
Son enjouement prépare à la tendresse,
Bannit la crainte, inspire le désir
Et peint les traits des couleurs du plaisir.
Né pour les ris, l'Amour enfant préfère
La jeune sœur, sa compagne ordinaire;
L'Amour enfant connoît aussi les pleurs :
Quel charme il prête à de tendrés douleurs

Par un perfide Ariane abusée,
Sur un rocher pleure l'ingrat Thésée.
Un dieu paroît : mille amours sur son char,
En font jaillir des ruisseaux de nectar.
Près d'Ariane, il arrête sa course;
Il voit ses pleurs : il en tarit la source,
Plaint et console une amante aux abois,
Et dans ses bras la venge mille fois.
Ainsi Bacchus, l'ennemi des alarmes,
Le dieu des ris, fut vaincu par des larmes.

Trop tôt peut-être, écoutant un vainqueur,
La sœur de Phèdre abandonna son cœur.
Voilez un temps le secret de vos âmes :
L'impatience attisera nos flammes.
Que les refus, plus piquants que les dons,
Rendent plus chers les tendres abandons :
Cédez toujours, mais jamais sans défense;
En vous hâtant, faites qu'on vous devance;
Retenez bien surtout cet heureux mot,
Ce doux *nenni* qui plaît tant à Marot.

O vous en qui les insultes de l'âge
Ont de mon art exigé plus d'usage;
Vous qui brûlez dans l'été de vos jours,
Parez l'autel qu'encensent les amours.
Dérobez-nous sous des ombres discrètes
L'intérieur des premières toilettes.
Des soins prudents, réparateurs secrets,
L'œil du matin verra seul les apprêts.
Que la parure, habile enchanteresse,

Sous ce qui plaît dérobe ce qui blesse.[1]
Qu'un voile, au sein prudemment arrêté,
Offre un Amour, de son frère écarté.
L'art des atours compose en apparence
Un port brillant dans sa juste élégance :
Il donne, il cache, il place l'embonpoint
En modelant les formes qu'on n'a point.
Voyez l'iris qui colore un nuage :
Usez ainsi, mais tempérez l'usage
D'un incarnat à Cythère apprêté,
Ame du teint, pastel de la beauté.
Dans une glace, école du sourire,
De vos attraits rétablissez l'empire,
Et maintenez ce printemps éternel,
Dont le prestige est un charme réel.

Lorsqu'on a fait la conquête d'une âme,
Enseignons l'art d'entretenir sa flamme.
L'amour content, fatigué d'être heureux,
Pour trop brûler, n'a bientôt plus de feux.
Suivez de l'œil ces tendres hirondelles
Qui fendoient l'air en se touchant les ailes;
Des deux oiseaux partis du même essor,
L'un est tombé quand l'autre vole encor.
Peuple amoureux, peux-tu cesser de l'être ?
Éveille-toi, c'est la voix de ton maître :
Fuis les dangers qui t'attendent au port;
Le calme arrive, et le nocher s'endort.
Troublons les airs, suscitons des obstacles :
Par eux l'Amour opère ses miracles.
Heureux qui craint les soupçons d'un époux,

Les yeux d'un père et les pas d'un jaloux !
L'amant aimé, qu'irrite la contrainte,
Jouit sans goût s'il possède sans crainte ;
Et le stylet, l'escalade et la nuit
Prêtent un charme au péril qui les suit.
L'Envie, Argus et Junon irritée
Rendent plus belle Io persécutée.
Le tête-à-tête, au début si charmant,
Passe à la fin du délice au tourment.
On s'est tout dit, et l'amante s'accuse
Près de l'amant, bégayant une excuse.
D'un peu d'absence inquiétez l'Amour,
Et vendez-lui le plaisir du retour.
Craignez des nuits la longueur redoutable :
Il n'est qu'un temps pour la trouver aimable.
Quand du plaisir le trait est émoussé,
Plus d'un athlète, avant l'aube glacé,
Attend le jour, se morfond et se gêne :
Il faut un dieu pour une nuit d'Alcmène.

Par un utile et dangereux secours,
La jalousie aide encor les amours ;
Mais n'aimons pas comme on dit qu'on déteste.
Loin de nos cœurs cette rage funeste,
Qui, n'écoutant qu'un soupçon orageux,
Se plaint des ris, s'effarouche des jeux.
Le nom d'amour est du fiel dans sa bouche ;
Sa main flétrit les roses qu'elle touche ;
Tout l'empoisonne ; et, malgré sa noirceur,
Du tendre Amour elle se dit la sœur.
Ah ! connoissez une autre jalousie,

D'amour, d'espoir et de crainte saisie!
Qui, retenant le cri de ses douleurs,
Pleure un ingrat et dévore ses pleurs.
Sans invoquer Médée et sa magie,
Sa douce voix soupire une élégie;
Le prompt oubli succède à son erreur;
Tendre à l'excès, elle aime avec fureur,
Soupçonne, hésite, accuse, mais pardonne
Et rend heureux Pâris aux pieds d'Œnone.
Telle n'est point la tempête des airs,
Lorsque Junon, parcourant l'univers,
Met tout en feu pour un époux volage;
Mais telle Iris, au sortir de l'orage,
Perce la nue humide de ses pleurs,
Revoit son astre et reprend ses couleurs.

Souvent l'humeur d'une maîtresse altière
Fait d'un reproche une rupture entière.
Je n'ose ainsi prescrire à deux amants
L'art dangereux des raccommodements.
Pour ranimer un feu que le temps glace,
Paroissez craindre un sort qui vous menace.
Le sentiment faible, éteint à moitié,
Renaît bien vite aux pleurs de la pitié.
Je le redis enfin : que le mystère
Soit à l'amour un rempart salutaire.
J'y vois ce dieu vainqueur de tout effort
S'il s'y retranche, et vaincu s'il en sort.
Qu'à pas couverts le silence vous guide :
Au bout du monde est le palais d'Armide;
Et quand l'Amour est aux bras de Psyché,

C'est un désert où l'Amour est caché.

Tel est, Daphné, l'encens que je t'adresse;
Je dis mon culte, et voile ma déesse.
Sous un nom feint le tien est adoré,
Et de nos feux l'asile est ignoré.
Pour y tracer la volupté suprême,
Je te peindrai, toi, la volupté même.
Accourez tous, amants faits pour m'ouïr ;
J'ouvre les cieux, et j'enseigne à jouir.

CHANT TROISIÈME

Apologie des sens nés de la volupté. — De l'art de jouir. — Transition. — Tableaux. — Aglaé et le Faune. — La Bacchante. — Olympe. — Temple de la jouissance. — Agis et Zélide. — Épilogue.

Vénus, ô toi, déesse d'Épicure,
Ame de tout, qui remplis la nature,
Qui, mariant tant d'atomes divers,
D'un nœud durable enchaînes l'univers ;
C'est toi qui vis dans tout ce qui respire,
Mais c'est dans l'homme où siège ton empire.
Tu descendis au terrestre séjour,
Pour l'animer du sympathique amour.
Il est des sens émanés de ta flamme,
Trésors de l'homme, organes de son âme ;
De sa jeunesse aimables enchanteurs,
Et de l'amour rapides inventeurs.

Ces rois de l'homme en ont un qui les guide,
Et, sur eux tous, c'est l'instinct qui préside.

Sœur de l'instinct, la curiosité
Devant ses pas fit briller sa clarté,
Leva son voile entr'ouvert à mesure,
Guida ses pas tournés vers la nature,
Et par degrés ménageant ses désirs,
Pour tous les sens trouva tous les plaisirs.
Pour ces plaisirs qu'on blâme et qu'on adore,
L'antique erreur a condamné Pandore,
Lorsqu'apportant le bonheur en son sein,
Des passions elle enfanta l'essaim.
L'homme, avant elle, et sans âme et sans force,
Séché d'ennuis, de langueurs consumé,
Obscur, rampant, vivoit inanimé,
Réduit, sans voir, sans jouir, sans connoître,
Au froid plaisir de végéter et d'être :
Par ses trésors que le ciel dispensa,
L'homme eut une âme, il sentit et pensa.

Mais c'est l'amour, source heureuse et féconde,
Qui de ses dons fut le plus cher au monde.
S'il eut alors des succès éclatants,
Si l'art d'aimer fut le même en tout temps,
L'art de jouir augmenta d'âge en âge.
Le goût, les mœurs, la culture, l'usage,
A ses plaisirs prêtèrent mille attraits;
A Suse, à Rome, on sentit ses progrès :
Quel fut l'amour de Tarquin, de Clélie,
Près d'une nuit d'Octave et de Julie!

Toujours utile aux plaisirs amoureux,
Le luxe a fait le siècle des heureux.

La terre entière, aujourd'hui sa patrie,
A mis son sceptre aux mains de l'industrie.
Dieu des talents, du travail et des arts,
Tout vit par lui, tout brille à ses regards.
Mille vaisseaux, élancés des deux mondes;
Sont ses autels qui flottent sur les ondes,
Pour apporter, plus prompts que les désirs,
D'un pôle à l'autre, un tribut aux plaisirs.
Il est le dieu des fêtes d'Idalie :
Avec l'amour ce dieu charmant s'allie,
Dore ses traits, prépare son encens;
Dans une fête il réveille les sens;
Sur des coussins il endort la mollesse;
Son opulence invite à la tendresse,
Ses dons vainqueurs soumettent la fierté,
Et sa richesse embellit la beauté.

Sans lui pourtant, riche assez de lui-même,
L'amant heureux jouit de ce qu'il aime,
Et j'établis, dans nos tendres désirs,
Le sentiment, base de tous plaisirs.
La volupté, profonde, inaltérable,
Dans l'âme seule a sa source durable.
L'âme, écartant le terrestre bandeau,
De Prométhée allume le flambeau,
Nous ouvre enfin cette route embrasée,
Par où l'Amour même a son Élysée.

C'étoit ainsi qu'aux deux tiers de mon cours,
J'allois atteindre au but de mes discours.
Ma voix dictoit ces maximes connues,

Quand tout à coup, fendant le sein des nues,
L'Amour lui-même a suspendu mes sons :
Cesse, a-t-il dit, de trop vagues leçons ;
A mes plaisirs prête un autre langage ;
Fuis le précepte, enseigne par image :
Monte, et suis-moi. Son char étincelant
M'a fait voler par un sentier brûlant.
J'ai vu Paphos, Amathonte, Cythère :
Je l'ai suivi dans l'île du mystère.
Viens, m'a-t-il dit ; entends ici ma voix ;
Écoute, écris, et peins ce que tu vois.
Je cède, Amour, au trait dont tu m'enflammes ;
Guide ma voix, dieu des sens et des âmes :
Je chanterai ces rivages charmants,
Ton Élysée et le ciel des amants.

Dans le séjour d'une éternelle aurore,
Les soins de l'art, les prodiges de Flore,
Ont embelli ces jardins enchantés,
Asile heureux des tendres voluptés.
Dans chaque objet, l'expressive nature
De l'union rend la vive peinture.
Des bois profonds, des portiques ouverts,
Les chants d'amour de mille oiseaux divers,
L'onde et ses jeux, la fraîcheur et l'ombrage,
De la mollesse offrent partout l'image
Et font sentir, aux sujets de l'Amour,
L'esprit de feu qui règne en ce séjour.
Là, figurés par des marbres fidèles,
Les dieux amants sont offerts pour modèles.
Sous mille aspects leurs couples amoureux

De la tendresse expriment tous les jeux.
J'y vois Léda sous un cygne étendue,
Neptune au sein d'Amymone éperdue,
Vénus aux bras d'Adonis enchanté.
Tout est modèle, et pour être imité,
Fait une loi : tout amant qu'il excite,
Voit et jouit, plein du dieu qu'il imite,
Et l'on entend, dans les bois d'alentour,
La voix mourante ou le cri de l'amour,
Et l'on entend ces concerts qui résonnent :
Hymne aux plaisirs, gloire aux dieux qui les donnent !
Suivons des lois dont l'empire est si doux,
Adorons-les, ces dieux faits comme nous.

Viens, dit l'Amour, parcourons ces ombrages ;
Vois du plaisir les mobiles images
Te retracer les plus riants tableaux,
Au fond des bois, sur les prés, dans les eaux.
Partout ici le dieu de la tendresse,
Renouvelé, multiplié sans cesse,
Se reproduit sous les formes qu'il prend,
Toujours le même, et toujours différent.
Loin de ses sœurs, une Grâce timide
Suit dans les bois un faune qui la guide :
Tendre et farouche, elle veut et défend,
Contient le faune à demi triomphant.
Sûr de l'attaque, il permet la défense,
Pour mieux jouir, suspend la jouissance,
Prépare, amène, augmente le désir
Par ces baisers, précurseurs du plaisir.
Vainqueur soudain de l'effort qu'elle oppose,

Il ose tout, et peut tout ce qu'il ose.
O changement! ô puissance d'amour!
C'est Aglaé qui, brûlant à son tour,
Ne rougit plus de parler et d'entendre,
S'émeut, arrive au transport le plus tendre,
Connoît l'amour et pardonne à l'amant.
Le possesseur, maître encor du moment,
Nourrit un feu qui se consume en elle,
Écho répond aux soupirs de la belle;
Sa voix se perd, celle d'Écho s'enfuit,
Et le silence en dit plus que le bruit.

Ces sombres lieux, dit le dieu du mystère,
Marquent la loi que j'impose à Cythère.
L'amant heureux, qui veut l'être longtemps,
Fuit du soleil les rayons éclatants.
Dans un jour doux, ni trop vif ni trop sombre,
La nudité veut les gazes de l'ombre;
L'œil qui voit moins en croit voir plus d'attraits;
La beauté même a toujours ses secrets.
Du dieu du jour Vénus fut adorée,
Mais trop d'éclat effraya Cythérée;
Et la déesse, évitant ses regards,
Pour se cacher, prit les tentes de Mars.
Couple amoureux, par cette loi prudente,
Le péril cesse, et le plaisir augmente.
Redoutez donc le coup d'œil hasardeux
D'un examen fatal à tous les deux.

D'un autre amour, dit mon fidèle guide,
Sur ce gazon, vois le succès rapide.

Près d'un autel, sous ces pampres divins,
Tu vois danser ménades et sylvains.
Aux yeux de tous, une folle bacchante
Paroît en l'air aux bras d'un corybante;
De ses amours, par un effort nouveau,
L'amant Alcide enlève le fardeau,
Et comme un chêne, affermi sur la terre,
Prête ses flancs au lierre qui le serre.
Impatiente, elle ordonne, elle attend
Et veut l'excès du plaisir d'un instant.
Sa voix l'excite, et sa main chancelante
Presse un raisin sur la bouche brûlante
Du fol amant qu'elle embrase à son tour.
Bacchus reçoit les victimes d'amour,
Et la thyade, à tous ses dieux fidèle,
Chante Évohé, danse, boit et chancelle,
Peint son ivresse aux pas qu'elle décrit
Et tombe aux pieds de Silène qui rit.

Je l'avouerai, ce bachique mystère
Blesse mes yeux et déplaît à ma mère.
Mais, dit l'Amour, dans ces jeux que tu vois,
Souvent la coupe est utile au carquois.
Pour prix d'un bien qui sert à la tendresse,
Ma loi pardonne à Bacchus son ivresse.
J'accuse en vous, possesseurs trop heureux,
Le fol excès du tribut amoureux.
Un Salamandre, en ses premiers vertiges,
Tombe énervé pour compter ses prodiges.
Un sage athlète, au combat plus certain,
Retrouve au soir les forces du matin.

Silène a bu, mais la soif qui lui reste
Surnage encor sur sa coupe céleste.
Aimons ainsi, l'Amour doit avec soin
Laisser grossir le torrent du besoin.
Que le vainqueur, dans les courses d'Élide,
Arrive au but du pas le plus rapide;
L'amant heureux au tournois de Cypris,
Lent à la course, y remporte le prix.
Avec Psyché, c'est vous que je préfère,
Jeux suspendus, plaisirs que je diffère,
Volupté lente, où, fixant ses désirs,
L'âme s'écoute, en comptant ses plaisirs.

Qu'un calme utile au délire succède;
Que la folie occupe l'intermède :
Mille baisers, donnés, pris et rendus,
Cent petits noms, sans ordre confondus;
Serments, soupirs, jusqu'au silence même,
Tout est divin aux bras de ce qu'on aime.
Rappelez-vous, par des récits charmants,
De vos amours l'attente et les tourments,
Les premiers jeux d'une pudeur timide,
Et cette nuit où l'on fut un Alcide.
Un mot, un geste, un caprice, un désir,
Change soudain l'attaque du plaisir.
On veut, on tente une attaque nouvelle :
Tel Phidias ajustoit son modèle.

Prépare-toi, me dit encor l'Amour,
Aux voluptés d'un plus riant séjour;
Vois ce ruisseau, vois ce bois solitaire :

Là, sont les bains consacrés à ma mère.
L'amant qui touche à ces magiques eaux
Sent naître en lui des feux toujours nouveaux.
Près de ce bord, tapissé de verdure,
Sur un fond pur coule une onde aussi pure.
C'est là qu'Olympe a suivi son amant ;
L'aspect du lieu, le danger du moment,
Ont arrêté la bergère craintive :
Iphis l'atteint au penchant de la rive,
L'invite au bain, l'exhorte à détacher
Ses vêtements qu'il tente d'arracher.
Un jeu folâtre ou desserre, ou renoue
Ces vains atours dont le zéphyr se joue.
Sur le gazon les voiles sont épars,
Entre elle et lui plus d'obstacle aux regards
Qu'une main seule, à la pudeur fidèle.
Olympe est nue, Iphis est nu comme elle.
Elle en rougit, elle fuit de ses bras,
Et fait de l'onde un voile à ses appas ;
Il suit, l'atteint, et l'onde transparente
Reçoit Iphis aux bras de son amante.
Tous deux unis, sur le sable étendus,
Le flot pressé ne les sépare plus.
Sous les efforts de l'amant qui surnage,
L'eau qui s'agite inonde son rivage,
Et loin de nuire à leurs sens alarmés,
Produit les feux dont ils sont consumés.
Telle n'est point, avec sa cour austère,
Diane au bain, tristement solitaire ;
Mais telle on voit la source de ces eaux,
Où Salmacis brûloit dans ses roseaux,

Lorsqu'en ses bras la jeune enchanteresse
D'Hermaphrodite excita la tendresse;
Lorsque tous deux, enivrés, éperdus,
L'amour unit leurs sexes confondus.

Du dieu des sens je reconnois l'empire,
Dis-je à l'Amour; oui, c'est là ton délire.
Mais, dieu charmant, source de tout plaisir,
Je désirois (pardonne à ce désir)
Trouver ici la naïve peinture
D'un autre amour, enfant de la nature,
Qui, par degrés pénétrant tes secrets,
De tes faveurs sentît mieux les progrès;
Et qui, brûlant de ta plus pure flamme,
Dût son bonheur aux voluptés de l'âme.

L'objet me rit, il manque à tes tableaux,
Me dit le dieu; prends ces crayons nouveaux,
Marque les traits d'une touche plus tendre;
Viens, vois le temple où mes pas vont se rendre.
Fille du ciel, compagne de l'Amour,
La Jouissance habite en ce séjour.
Descends, pénètre au fond du sanctuaire;
Ma voix te guide, et mon flambeau t'éclaire.
Sur l'édifice, enfant de tous les arts,
Le front du dôme offrit à mes regards
Ces mots divers, gravés pour tous les âges :
Jouir est tout, les heureux sont les sages.
J'entre, et je vois l'Olympe des amours;
La déité sans voile, sans atours,
Dans les parfums s'endort et se réveille,

Aux sons flatteurs qui charment son oreille.
De son pouvoir le trône solennel
Est une alcôve, un lit est son autel.
Près d'elle assis, dans son apothéose,
Est le Bonheur, le front paré de rose ;
L'Espoir brillant, de faveurs entouré ;
La Pâmoison, l'œil au ciel égaré ;
Le jeune Audace et la Langueur mourante,
Des doux Baisers la foule renaissante,
Le Rapt vainqueur, l'Attentat libertin,
Le dieu charmant des songes du matin,
Voilà sa cour. La jeune souveraine,
D'un holocauste, à toute heure certaine,
Voit jour et nuit, sur des cœurs palpitants,
Sacrifier des prêtres de vingt ans ;
Et tour à tour, dans ces jeux qu'elle anime,
Elle sourit au cri d'une victime.
Plus loin, mes yeux, par un charme attirés,
Virent encor des groupes séparés :
C'étoit le dieu qui préside au mystère,
Qui sait aimer, triompher et se taire ;
C'étoit l'Esprit, ce durable enchanteur,
Et le Respect, plus sûr adorateur ;
Le Sentiment s'appuyoit sur l'Estime ;
Et toi, par qui le plaisir se ranime,
Tendre Pudeur, tu parois cette cour.
Je te voyois écartant un amour
Qui dénouoit ton écharpe légère.
Je te cherchois, fugitive, étrangère,
Constance ; hélas ! un caprice des dieux,
Pour nous punir, t'exila de ces lieux.

Mais quels apprêts ! quelle pompe nouvelle !
C'est, dit l'Amour, ma fête la plus belle :
Tout se prépare au sacrifice heureux
De deux amants liés des premiers nœuds.
Zélide, Agis, partis de Mitylène,
Ont, dès l'enfance, osé porter ma chaîne.
A ses amours par son père enlevé,
Dans cet asile Agis s'étoit sauvé.
Errant pour lui de rivage en rivage,
Enfin Zélide a fait ici naufrage.
Je préparois ce fortuné moment.
Peins-toi Zélide aux bras de son amant ;
Elle y retrouve et sa vie et sa flamme ;
Elle y jouit, jouissance de l'âme,
De ce bonheur si confus, mais si doux,
Qui les annonce et les surpasse tous.
L'amant heureux partage cette ivresse ;
Possède, embrasse, adore sa maîtresse.
Des feux plus vifs, des désirs plus pressants
Voudroient percer le mystère des sens ;
Stérile épreuve où se perd l'innocence ;
Leurs foibles jeux sont les jeux de l'enfance.
Il cherche en vain, maître de tant d'appas,
Dans son trésor un trésor qu'il n'a pas.
Le bois sacré, qui pare ce rivage,
Les a trois nuits couverts de son ombrage.
Unis sans l'être, ils s'embrassent tous deux.
Je meurs, Zélide, apaise donc mes feux,
Dit-il. En vain il l'excite, il la presse ;
Elle rougit, soupire et le caresse.
Troublés, confus, leurs sens embarrassés,

En leur parlant, ne parlent point assez.
Enfin, sur eux ma vertu va descendre;
Tu vas jouir d'un spectacle si tendre;
Le prix d'amour en ces lieux les attend,
Et la déesse en a marqué l'instant.

Aux yeux charmés de sa cour immortelle,
Le couple heureux fut conduit devant elle.
L'adolescence, aux brillantes couleurs,
Aux longs cheveux, semoit leurs pas de fleurs.
Zélide, au temple, apportoit pour offrande
Une colombe, Agis une guirlande.
Zélide encor n'osoit lever les yeux;
Lui, tout à coup, comme inspiré des dieux :
Entends, dit-il, en montrant son amante,
Entends nos vœux, divinité puissante;
Du dieu des cœurs nous connoissons la loi;
Digne de lui, rends-nous dignes de toi.
Pour mériter tes chaînes fortunées,
Accrois nos sens, ajoute à nos années;
Aide à l'amour qui s'épuise en désirs;
Il donne un cœur, tu donnes les plaisirs.
Amants, dit-elle, oui, vous m'allez connoître :
Venez jouir, et commencez à naître.
En les liant de festons amoureux,
De sa main même elle en serre les nœuds.
On les conduit, par son ordre suprême,
Au fond du temple, au lit de l'Amour même;
Lieu de délice, au vulgaire caché,
Où triompha le monstre de Psyché.
Sans la pâleur des flambeaux d'hyménée,

Pour eux s'ouvrit la couche fortunée.
Là, tout à coup, élancés, étendus,
Ils sont unis, éclipsés, confondus;
Leur âme entière et s'égare et se noie
Dans des torrents de délice et de joie.
Pour tant d'amour, tant d'objets, tant d'appas,
Leurs sens unis ne se suffisent pas.
Bientôt Agis en connoît mieux l'usage;
Plus irrité par l'obstacle de l'âge,
Agile et tendre, il presse, il est pressé,
Combat, assiège, embrasse, est embrassé,
Hâte ou suspend un succès trop rapide;
Il soupiroit, il nommoit sa Zélide.
Zélide enfin, l'appelant à son tour,
Avec son nom part le cri de l'amour.

Dans le silence, une immobile extase
Rallume, étend le feu qui les embrase.
Sur son amante Agis ouvre les yeux;
Céleste image, objet délicieux!
Comme l'autour dont le vol se déploie,
Pose, balance, ou plane sur sa proie,
Agis ainsi, de retour au combat,
Reprend son vol, fond, s'élève ou s'abat.
A sa défaite elle-même conspire;
En se pâmant, Zélide encor soupire.
Agis se meurt, et l'Amour étonné,
Deux fois vainqueur, l'a deux fois couronné.
Ivre d'amour, de langueur abattue,
Elle suspend un plaisir qui la tue,
Et dans les bras d'Agis et du sommeil,

Tombe et s'endort dans l'espoir du réveil.

Plus vigilant, plus heureux que Céphale,
Agis s'éveille, et l'aube matinale
Offre, au milieu d'une foule d'appas,
Des voluptés qu'il ne connoissoit pas.
Zélide alors, sans crainte, sans alarmes,
A son amant prodiguoit tous ses charmes.
L'amour, un songe et leurs douces chaleurs
Couvroient son teint des plus vives couleurs :
C'est l'abandon, la langueur, la mollesse,
Et ce désordre où le plaisir nous laisse.
D'un de ses bras son front s'est couronné,
Sur son Agis, l'autre est abandonné ;
De ses cheveux les boucles étalées
Sont dans les fleurs éparses et mêlées ;
Son sein respire, et, par son mouvement,
Près de son cœur rappelle son amant.
Partout Agis voit, contemple, dévore
Ce qu'il a vu, ce qu'il veut voir encore ;
Sa main avide, au gré de tous ses vœux,
Détache un voile, enlève ses cheveux,
Presse et parcourt le corail et l'albâtre ;
Sur chaque objet, un coup d'œil idolâtre
Y précipite un baiser qui le suit.
Tel un ruisseau qui serpente et qui fuit,
Se repliant sur sa route fleurie,
Baigne l'émail de toute la prairie ;
Tel est Agis : en vainqueur satisfait,
Il s'applaudit des ravages qu'il fait,
Et reconnoît, sur des traces charmantes,

De ses baisers les empreintes brûlantes.
Tu dors, Zélide, et je jouis sans toi;
Vois mon bonheur, regarde, écoute-moi;
J'ai cent plaisirs, tu n'as qu'un vain mensonge,
Et je te vois quand tu ne vois qu'un songe.
Il soupira : Zélide l'entendit,
Ouvrit les yeux, soupira, s'étendit;
Leva sa main : hélas! sa main timide
N'osoit tomber, Agis en fut le guide...
A cette approche, un feu qui les brûla
De veine en veine aussitôt circula.
Zélide, Agis, sur leur bouche de flamme,
Réunissoient les moitiés de leur âme;
Et si leur bouche est oisive un moment,
L'organe ajoute à leur emportement,
Mêle et confond ces paroles de joie,
Qu'à son amant une amante renvoie;
Ces noms, ces cris, ces soupirs agaçants,
Aiguillons sûrs des plaisirs renaissants.

Où suis-je, Amour, et quel feu me dévore?
Amour, quels traits peux-tu lancer encore?
De tes fureurs cesse de m'agiter;
Pour trop sentir, je ne puis plus chanter.

Ici, Daphné, couronne ton ouvrage;
De nos plaisirs vois si j'ai peint l'image.
Pour toi, l'amour, dictant ce que j'écris,
T'en fit l'objet, et le juge et le prix.
Ouvre les yeux, son flambeau doit te luire:
Vois, connois tout; le charme est de s'instruire;

Suis pas à pas ton instinct curieux;
C'est un bonheur inconnu même aux dieux,
Ils savent tout : adore ton partage,
Sors doucement des ombres de ton âge.
J'aime une fleur lente à s'épanouir;
C'est par degrés qu'il faut plaire et jouir.
Hélas ! mon âme, à l'amour tout entière,
Trop diligente, épuisa la matière;
Je dévorai les secrets de Cypris..
Amour, pourquoi m'en avoir tant appris ?
Ou que ne puis-je, ô maître que j'adore,
Oublier tout, pour m'en instruire encore !

PHROSINE ET MÉLIDORE

POÈME

PHROSINE ET MÉLIDORE

CHANT PREMIER

Muse plaintive, ô toi, qui fais répandre
Ces pleurs touchants, délices d'un cœur tendre ;
Des vrais amants toi qui peins le malheur,
Donne à ma voix l'accent de la douleur !
Que la pitié, les regrets, les alarmes,
Où l'intérêt fait trouver tant de charmes,
En soupirant, accompagnent tes pas ;
Toi, qui chantois Léandre et son trépas,
Sur ce rivage où l'Amour pleure encore,
Chante avec moi Phrosine et Mélidore.
Noms immortels, noms si chers à l'amour,
L'oubli vous rend à la clarté du jour.

Près des écueils de Charybde et de Scylle,
Paroît Messine aux rives de Sicile.
Là, cent palais, souverains de ces mers,
Le pied dans l'onde, ont le front dans les airs.
Son port superbe, abri de la fortune,
Sauve Plutus des fureurs de Neptune;
Tout l'or de l'Inde éclate sur ses bords :
Mais c'est en vain que l'Asie et ses ports
Comblent le sien de richesses nouvelles,
Ses vrais trésors étoient deux cœurs fidèles.
Là, Mélidore avoit reçu des cieux
Des biens sans nom, des vertus sans aïeux :
Là, dans le sein d'une illustre famille,
Des Faventins on voit briller la fille.
Peindrai-je, ô dieux! sa grâce et ses attraits!
Que l'art fécond forme les plus beaux traits;
Qu'il embellisse, exagère, imagine,
Il rend Vénus et ne rend pas Phrosine.
Son âme étoit le pur souffle des dieux,
Un doux rayon éclatoit dans ses yeux.
Son âge heureux sortoit de son aurore;
C'étoit le teint et la taille de Flore;
C'étoit d'Hébé le sourire vainqueur,
Et cette voix, l'écho touchant du cœur.
Son cœur enfin fut le don trop funeste
Qui couronna, mais perdit tout le reste.
Longtemps l'Amour, tremblant à ses genoux,
En fit l'espoir et le tourment de tous;
Dans son carquois ses traits dormoient encore,
Mais à Phrosine il fit voir Mélidore.
De leurs regards partit un double éclair,

Pareil à ceux qui se croisent dans l'air.
Rapide élan, tendre accord, bien suprême,
Moment d'extase, où l'on plaît comme on aime !
Ce fut aux jeux qu'on célébroit au port,
Qu'Amour en eux montra ce doux rapport.
Mille beautés, dans ces fêtes brillantes,
Voguoient en mer sur des barques galantes.
Phrosine y vint, Mélidore y courut ;
Pour eux la fête aussitôt disparut :
Sans se parler, leurs regards s'entendirent ;
De leurs transports leurs âmes s'applaudirent.
Tout le progrès, tout l'effet que produit
Le cours du temps, d'un instant fut le fruit :
Le tendre aveu de leur commune atteinte,
Fait sans détour, fut écouté sans feinte ;
Mais des rivaux l'attente et le courroux,
L'œil des parents, le réveil des jaloux
Vint arrêter l'amour dans sa carrière,
Et de l'obstacle éleva la barrière.
Phrosine avoit deux frères, ses tyrans,
Deux Faventins, orgueilleux de leurs rangs.
L'un, c'est Aymar, ivre de sa naissance,
Des plus grands noms recherchant l'alliance ;
Jule étoit l'autre ; un trait empoisonné
L'avoit rendu plus craint que son aîné.
Dès son jeune âge, un amour trop funeste
Livra son âme aux flammes de l'inceste.
C'est un regard, aussi pur que le jour,
Qui donna l'être au plus impur amour.
Tel le poison dont Circé fait usage
Naît du soleil, honteux de son ouvrage.

Le même jour qu'Aymar ambitieux,
Sacrifiant Phrosine à ses aïeux,
Nomme l'époux que son choix lui destine,
Ce jour-là même, à sa sœur, à Phrosine,
Jule, en secret, avouant ses ardeurs,
Lui dévoila son crime et ses fureurs.
« Ma sœur, dit-il, tu vas frémir sans doute;
Plains-toi, rougis, frissonne, mais écoute.
Enfin mon cœur échappe à mes efforts;
En te voyant je cède à ses transports :
Je ne puis plus te cacher qu'il t'adore.
J'étouffe en vain le feu qui me dévore;
Hélas ! ce feu s'accroît, loin d'expirer;
Par mes efforts je l'excite à durer,
Et je me fais une guerre cruelle.
Pourquoi le ciel, en te créant si belle,
S'il m'a connu, m'a-t-il mis près de toi ?
De t'adorer il m'imposa la loi.
Rappelle ici le berceau de notre âge,
Nos premiers goûts, nos jeux, notre langage,
Cette union, ces faveurs, ces plaisirs
Que permet l'âge à d'innocents désirs.
Jeune, imprudent, sans remords, sans alarmes,
Je m'enivrois du poison de tes charmes.
Mon cœur, enfin, te parla sans détour.
La voix du sang fut celle de l'amour.
J'en vis le crime et ne pus m'en défendre.
Phrosine !... Ah ! dieux ! tu frémis de m'entendre;
Demeure, attends... j'expire si tu fuis.
J'ai si longtemps dévoré mes ennuis !
Mais ton hymen aujourd'hui m'assassine.

Un autre, ô ciel ! dans les bras de Phrosine !
Un autre !... et moi, déchiré nuit et jour,
J'aurai sans toi mon crime et mon amour !
Pardonne ou frappe : indulgente ou sévère,
Parle, et choisis d'un époux ou d'un frère.
Si je te perds, je suis mort ; et ta main,
En se donnant, me percera le sein. »
Que devint-elle à cet aveu terrible ?
Phrosine éprouve un sentiment horrible,
Mêlé d'effroi, de honte et de pitié.
Jule avoit eu sa plus tendre amitié ;
Sans cet amour, Jule étoit digne d'elle :
Mais, détestant sa flamme criminelle,
Elle recule, et, détournant les yeux :
« Fuis-moi, dit-elle, abandonne ces lieux,
Va, ne crains pas l'époux qu'on me destine,
Et si tu peux, garde un frère à Phrosine. »
De cet hymen un bruit sourd répandu
Fit accourir Mélidore éperdu ;
Et cet amant, apportant ses alarmes,
Vint à Phrosine arracher d'autres larmes.
Ainsi l'orgueil, la nature et l'amour
Par trois liens l'enchaînoient tour à tour.
Sans cesse Aymar lui parloit d'hyménée :
Jule traînoit sa vie infortunée ;
Et par tous deux Mélidore alarmé
Goûtoit en vain le bonheur d'être aimé.
Né sans noblesse, il crut que l'opulence
Des Faventins tenteroit l'alliance.
Ainsi l'amour, sur les ailes du vent,
Le fit courir aux portes du Levant.

Ligués pour lui, Mars, Éole et Neptune
Accéléroient le cours de sa fortune;
Par leur objet rendu plus précieux,
Ses biens sacrés intéressoient les dieux.
Riche surtout d'un espoir inutile,
Il vole, arrive au phare de Sicile.
Il voit Phrosine : il croit que ses destins
Vont l'égaler au sort des Faventins :
Phrosine même en conçoit l'espérance.
On parle, on presse, on discute, on balance :
Enfin, la gloire étouffant l'intérêt,
L'amour reçoit le plus fatal arrêt.
Jule, amoureux, nuit surtout à leurs flammes.
Le désespoir s'empare de leurs âmes.
« Adieu, Phrosine, adieu; j'ai tout perdu,
S'écrie alors Mélidore éperdu :
Le ciel n'a pu voir unir, sans envie,
Mon être au tien, mon destin à ta vie.
Que sert tout l'or que Neptune a sauvé ?
Je perds Phrosine, on m'a tout enlevé.
Dans la mort seule est l'espoir qui me reste,
Je l'obtiendrai par un exil funeste.
Si j'attachai ma vie à tes appas,
Je dois la perdre où tu ne seras pas.
J'y cours. — Tu pars, et je ne puis te suivre !
Dieux ! à quels maux ta fuite ici me livre !
L'hymen, l'amour vont me persécuter :
Non ! pour te voir, j'oserai tout tenter.
Espère, attends, ranime mon courage :
De ce jardin le mur touche au rivage;
Près de la mer il peut te ménager

Un accès libre, et loin de tout danger.
Voilé par l'ombre, aidé par le mystère,
Tu guideras ta marche solitaire.
J'ai tes serments, je t'ai donné ma foi :
Phrosine a-t-elle à rougir avec toi?
L'amour enfin, ton salut me décide;
Ma jeune esclave Aly sera ton guide.
Sur nos tyrans les pavots tomberont,
Et Mélidore et l'amour veilleront. »
De quel espoir son alarme est suivie,
A ce discours, à ce souffle de vie!
Pour mieux tromper des yeux encore ouverts,
Il feint alors d'avoir rompu ses fers;
Et cependant il brûle de voir naître
L'heure où Phrosine ordonne de paroître.
Elle ignoroit qu'Aymar, par ce détour,
Souvent la nuit sortoit de ce séjour.
La lune au ciel éclatoit sans nuage,
Quand Mélidore, arrivant au passage,
Ouvre, et soudain voit Aymar, en est vu;
Chacun, frappé d'un aspect imprévu,
Frémit, recule, hésite et se regarde.
Bientôt armé, l'un et l'autre est en garde.
Le fer se croise, et le trait à la main,
Longtemps la mort vole autour de leur sein.
Enfin Aymar, redoublant son audace,
Cherche le coup qui l'étend sur la place.
Jule amoureux, tout plein de ses malheurs,
Là, très souvent promenoit ses douleurs.
Cette nuit même errant sur le rivage,
Il voit de loin le combat qui s'engage;

Il vole, accourt, trouve Aymar abattu,
Qui s'écrioit : « Jule, que fais-tu?
Venge ton frère. — O ciel! c'est Mélidore!
C'est toi, dit Jule, insolent que j'abhorre!
Dans ton vil sang j'éteindrai mon amour:
Meurs, traître! » Il dit, et combat à son tour.
Quittant alors la terrasse voisine,
Aly vient, voit, tremble et vole à Phrosine.
Phrosine accourt, et d'un œil éperdu,
Voit, sur le corps de son frère étendu,
Son frère armé qui combat Mélidore :
De Jule atteint, le sang couloit encore.
Elle s'élance au milieu de leurs coups.
« Cruels! dit-elle, ô ciel! que faites-vous!
Percez Phrosine, ou rendez-lui vos armes. »
Ce nom, ces cris, ses beaux yeux tout en larmes,
Ses bras enfin, qu'elle levoit aux cieux,
Calment d'abord deux tigres furieux.
Phrosine voit Aymar sur la poussière,
S'y précipite, et l'embrasse et le serre.
On vient en foule. Un autre sentiment
La fait trembler pour son cruel amant.
« Va, fuis, lui dit-elle, adieu. » Phrosine reste
Dans les horreurs de cet état funeste.
Aymar vécut après de longs secours,
Jule guérit et soupire toujours.
Au désespoir se livre Mélidore;
Contraint de fuir un séjour qu'il adore,
De sa main même il brûle ses vaisseaux,
Fait croire à tous son trépas dans les eaux,
Et dérobant les apprêts de sa fuite,

De ses rivaux évite la poursuite :
S'il traîne ailleurs un sort irrésolu,
S'il vit enfin, Phrosine l'a voulu.

CHANT DEUXIÈME

Non loin du port, au couchant de la ville,
Du fond des eaux paroît sortir une île,
Un triste écueil, un rocher menaçant;
L'onde en courroux s'y brise en mugissant.
L'un de ses flancs, moins battu par l'orage,
Permet l'abord d'un asile sauvage.
L'espace étroit du rocher entr'ouvert,
D'herbe, de mousse et de rameaux couvert,
Étoit l'abri d'un pieux solitaire,
Vieux pénitent, fugitif volontaire,
Qui de ce roc ayant fait un saint lieu,
Prioit en paix et reposoit en Dieu.
Les ans penchoient sa tête octogénaire.
Un sac formoit son vêtement austère;
Sur un cordon sa barbe retomboit,
Et sous son poids un bâton se courboit.
C'est au milieu d'une pente rapide
Que la nature, architecte solide,
Creusa du saint l'asile révéré.

Là, son autel, d'une lampe éclairé,
Étoit orné de grossières images,
Qui des croyants attestoient les hommages.
Un lit de natte, un oratoire auprès,
De la cellule étoient les seuls apprêts.
Le fond de l'antre offroit une ouverture,
D'où s'épanchoit une source d'eau pure;
Et, loin du bruit que la vague formoit,
A ce murmure un sage s'endormoit.
Son aliment étoit le coquillage
Qui chaque jour échouoit au rivage;
Un coin de terre avoit lassé jadis
Ses bras par l'âge énervés et roidis.
Sur le rocher qu'il habitoit encore,
Le désespoir conduisit Mélidore;
Sur une barque en secret amené,
Il se présente au vieillard étonné;
Dit ses malheurs, l'attendrit et partage
Avec transports cet affreux héritage.
« Mon fils, lui dit le solitaire heureux,
Si, dégagé des pièges amoureux,
Ton cœur paisible a bien rompu sa chaîne,
Que béni soit l'heureux jour qui t'amène,
Du sort, ici, j'ai défié les jeux;
Toujours serein sous un ciel orageux,
J'ai vu, trente ans, le reflux de cette onde
Qui m'invitoit à retourner au monde.
Il m'a trompé, je l'ai fui pour toujours;
Mais quand je touche au dernier de mes jours,
Le ciel sensible écoute ma prière :
J'aurai ta main pour fermer ma paupière.

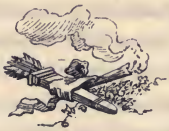
Tu vois mes biens, succède à mon bonheur :
Fuis sans regret un monde suborneur ;
Sers Dieu, voilà l'Être qu'il faut qu'on aime,
Et tout à lui, sois content de toi-même. »
Il dit, l'embrasse et verse dans son sein
Quelques rayons de cet esprit divin.
Mais vainement il combattit sa flamme ;
Le calme encore étoit loin de son âme.
Ah ! qui pourroit effacer dans un jour
La profondeur des traces de l'amour ?
C'est le torrent qui, sillonnant la plaine,
A tout empreint du sable qu'il entraîne.
Les prés rougis, les guérets dépouillés,
Marquent les lieux que son cours a souillés.
Quand un printemps suffit à la nature
Pour réparer l'émail de la verdure,
La vie entière à peine reproduit
La paix du cœur, qu'un seul instant détruit
Bientôt l'hermite, au bout de sa carrière,
Vit sans regret s'éclipser la lumière.
La faux du temps l'étendit au tombeau,
Et ce désert eut un maître nouveau.
Ce n'étoit plus cet habitant paisible,
Cet heureux sage, au trouble inaccessible,
Dont aucun choc n'ébranloit la vertu,
Qu'on vit semblable à ce rocher battu,
Qui, résistant aux tempêtes de l'onde,
Se reposoit sur sa base profonde :
C'est un amant agité, sans repos,
Tel qu'un navire emporté par les flots.
Étois-tu donc plus tranquille au rivage,

Toi, dont le ciel éprouva le courage?
Quels maux en foule il étendit sur toi,
Depuis ce jour de combat et d'effroi !
Mais, faisant tête au destin qui l'opprime,
A tous ces coups Phrosine se ranime.
Son soin actif met tout en mouvement
Pour s'informer du sort de son amant.
S'il vit encore, eût-il traversé l'onde,
Phrosine iroit aux limites du monde.
Mais les Amours n'ont pas volé si loin.
De cette fuite un pêcheur fut témoin;
Par lui Phrosine apprend tout le mystère.
A ce rapport, un trait de feu l'éclaire,
De son bonheur un rayon se fait voir
Et rend l'essor aux ailes de l'espoir.
L'astre brûlant, dans sa course rapide,
Montoit au signe où le Lion préside.
Flore expiroit : les plus vives chaleurs
De Cérès même altéroient les couleurs.
Pour fuir les feux de la voûte éthérée,
Doris cherchoit les grottes de Nérée,
Et l'habitant du terrestre séjour
Ne respiroit que la fuite du jour.
La mer, bornant la maison Faventine,
Baignoit les murs qui renfermoient Phrosine :
Un sûr asile, ignoré dans ces lieux,
Formoit pour elle un bain délicieux.
Là, chaque nuit, Phrosine, descendue,
Menoit Aly, sa compagne assidue.
Là, sans rougir, ses plus secrets appas
Souffroient des yeux qu'elle ne craignoit pas.

Des jours brûlants l'onde apaisoit la flamme,
Sans apporter de remède à son âme.
Dans le sommeil, ses esprits languissants
Avoient fait place à l'erreur de ses sens.
Des régions qu'habitent les mensonges
Étoit parti le plus heureux des songes;
Non, ce vieillard par des hiboux traîné,
Teint de pavots, de crêpe environné;
Mais un enfant, sans voile et sans nuage,
Tout rayonnant de l'éclat du bel âge,
Au doux sourire, au teint frais et vermeil;
Il répandoit les roses du sommeil.
Le mouvement de son aile divine
Rafraîchit l'air que respiroit Phrosine :
Sa douce haleine embauma ce séjour.
Ce bel enfant, ce songe étoit l'Amour.
Ce dieu, traçant de subtiles images,
Peint ses rideaux de riants paysages;
Il met la main sur son cœur et lui dit :
« Sois attentive au sort qui t'est prédit.
Vois cet empire où Neptune préside :
Viens-y briller, je t'y fais néréide.
Nymphe nouvelle, ose en cet élément
Suivre l'Amour et chercher ton amant.
Brave les flots, les rochers et l'orage;
Un dieu puissant va t'ouvrir le passage. »
Phrosine alors, dans ses destins nouveaux,
Crut se jouer, crut voguer sur les eaux;
L'Amour guidoit sa course fortunée.
Au bord d'une île elle fut amenée.
« Tu dois, dit-il, y pénétrer un jour.

Et ton amant est roi de ce séjour. »
Là, disparoît l'Amour et son ouvrage.
Elle s'éveille, adorant ce présage,
Et, le cœur plein de ce rêve enchanteur,
Elle ose attendre un avenir flatteur.
Avec Aly de ce songe occupée,
Au bain, surtout, Phrosine en est frappée.
« C'est toi, dit-elle, ô fatal élément,
Qui de mes bras éloigne mon amant !
A l'intérêt, si tes vagues dociles
Pour les mortels ont des routes faciles,
De ton pouvoir fais un plus digne emploi ;
Sers mon amour, élève, emporte-moi,
Unis Phrosine à son cher Mélidore. »
En agitant les ondes qu'elle implore,
Soudain le sable échappe sous ses pas,
Son corps s'étend, balancé sur ses bras;
Ses pieds de l'onde atteignent la surface :
Un fol espoir animoit son audace.
Aly trembloit : Phrosine, s'égarant,
Nageoit encor, mais son cœur expirant,
Trop foible, hélas ! la rappelle au rivage.
« Aly, dit-elle, as-tu vu ? quel présage !
L'Amour, sans doute, écoute mes désirs ;
Il soumet l'onde et commande aux zéphirs.
J'irai plus loin. » Elle dit, et s'élance,
Bat, fend la mer, nage à plus de distance,
Revient, retourne, et, jouant sur les eaux,
S'exerce encore à des périls nouveaux.
Ce que l'amour inspire à cette amante,
La jeune Aly, par amitié, le tente.

Un voile tombe, un autre est détaché ;
Sous chacun d'eux un amour est caché :
Mais ces attraits, mais leur grâce divine
Rendent hommage aux grâces de Phrosine.
Ses lis surtout triomphent en blancheur,
Et Vénus même envieroit sa fraîcheur.
Aly, dans l'onde où Phrosine l'attire,
Étend un pied, pousse un cri, se retire,
Rentre, chancelle, avance, et chaque pas
Ensevelit quelqu'un de ses appas.
Elle ose enfin suivre la néréide,
Qui sur les eaux se soutient et la guide.
Phrosine, Aly, s'exerçoient tour à tour.
Telles on voit, au sommet d'une tour,
Prendre leur vol deux jeunes hirondelles,
Et l'annoncer par un battement d'ailes :
L'une en tremblant s'essaye à voltiger;
L'autre, plus prompte, affronte le danger,
Désigne un terme au vol qu'elle médite,
Part, vole, fuit; sa compagne l'imite,
La suit, l'atteint; et toutes deux au pair
Vont mesurer les campagnes de l'air.



CHANT TROISIÈME

Le préjugé, sous des chaînes cruelles,
Assujettit l'âme et l'esprit des belles.
Reines des cœurs, mais esclaves des lois,
L'orgueil de l'homme usurpa tous leurs droits.
Il asservit l'idole qu'il encense,
Il rend le culte et ravit la puissance;
En adorant il règne, et dans ses dieux
Voile un éclat qui blesseroit ses yeux.
Sexe adoré, quelle seroit ta gloire,
Si, te laissant disputer la victoire,
Tes humbles vœux n'avoient pas limité
Ton apanage aux dons de la beauté?
Telle une source, et brillante et féconde,
Naît dans l'espoir de parcourir le monde,
Roule ses flots, et, d'un cours qu'elle étend,
Promène au loin leur tribut éclatant;
Mais l'art trompeur, l'arrêtant sur la rive,
Par cent canaux l'enchaîne et la captive :
Ainsi borné, son cours infructueux

N'embellit plus qu'un jardin fastueux ;
Dans leurs prisons, ses ondes étrangères
N'arrosent plus que des fleurs passagères.
Rompez la digue, un fleuve naît alors,
S'étend, circule, enrichit tous ses bords,
Répand l'espoir, la vie et la fortune,
Et va grossir l'empire de Neptune.
De la beauté tel seroit le destin :
Brisons ses fers, son triomphe est certain.
Une loi juste attache à son essence
Grandeur, courage, activité, science.
Muses, par vous nous sont donnés les arts;
Diane abat les monstres sous ses dards;
Aux champs troyens, près d'Hector et d'Atride,
Vénus combat, et Pallas tient l'égide.
Qu'un trait d'audace, aussi digne des dieux,
Par un prodige étonne ici les yeux !
Phrosine, esclave au palais de ses frères,
Étoit en butte à des assauts contraires.
Aymar croyoit, par un sort inhumain,
Lasser son cœur et conduire sa main;
Cependant Jule, idolâtrant Phrosine,
Rompt en secret les nœuds qu'on lui destine.
Le traître alors, en voilant sa noirceur,
Trompoit les yeux de sa crédule sœur.
A ses côtés, Phrosine sans alarmes
S'applaudissoit de l'oubli de ses charmes,
Marchoit au piège et ne redoutoit pas
Les feux couverts qui dormoient sous ses pas.
Tel, dans ses flancs, le Vésuve perfide
Semble amortir sa flamme moins rapide;

La terreur cesse : on voit autour de lui
Se rapprocher les troupeaux qui l'ont fui.
Cérès étend sa nouvelle culture,
Quand tout à coup, effrayant la nature,
Le volcan brûle, et son déluge affreux
Couvre les champs de bitume et de feux.
Sous les dehors de son amitié feinte,
Jule, à sa sœur, ôtoit donc toute crainte ;
Ils s'occupoient à d'innocents plaisirs.
Souvent au soir le souffle des zéphirs
Les promenoit sur les vagues profondes ;
Tous deux un jour ils voguoient sur les ondes,
Jule, Phrosine, un guide qui ramoit :
Aly, qu'enfin nul soupçon n'alarmoit,
Restoit au port. Jule aussitôt dans l'âme
Cède à l'espoir de sa coupable flamme.
Quels traits, Amour, prends-tu dans ta fureur ?
L'œil égaré, le front pâle d'horreur,
Il voulut rompre un silence farouche :
Le crime hésite à sortir de sa bouche;
Mais dans ses yeux Phrosine a vu sa mort.
« Mon frère, ô ciel ! d'où te naît ce transport ?
— Tu vois, dit-il, la rame qui retombe
Sur cet abîme; elle y creuse ma tombe :
J'y vais périr, si ton cœur plus humain,
Si ta pitié n'en ferme le chemin ;
Un mot aussi m'ouvrira le ciel même :
La mort ou toi, c'est le sort de qui t'aime.
Phrosine, ah ! dieux! si perdant ton courroux...
Nous sommes seuls, j'expire à tes genoux.
Rends-toi; je meurs... — Non, traître, dit Phrosine.

Ah! descendons sur la rive voisine.
Jule... obéis... — Non, reprit-il, attends,
Je te rendrai libre dans peu d'instants ;
J'en ai trop fait, trop de fureur m'anime,
Pour n'emporter que la moitié du crime.
Jule, en mourant, goûtera la douceur
De triompher de sa barbare sœur. »
Moment affreux! Phrosine, sans défense,
Voit de la mer la solitude immense,
Se jette aux pieds de son frère inhumain ;
En frémissant elle baise sa main,
Veut l'arrêter, le conjure, l'appelle.
« Quel lieu! quel temps! diffère au moins, dit-elle
Vois ce forçat! Peux-tu d'un tel regard...
— Attends, je vais d'un coup de ce poignard. . »
Elle l'arrête ; et, sauvant sa victime,
Touche à l'instant de voir combler le crime.
Tel un oiseau, de frayeur expirant,
Voit sur sa tête un faucon dévorant.
Phrosine alors joint l'adresse au courage,
Feint de céder, fuit ses bras, se dégage,
Et dans les eaux se plonge au même instant.
Jule la suit en s'y précipitant :
Il disparoît, et Phrosine surnage.
De tout son art Phrosine fait usage.
Le matelot vouloit sauver ses jours.
« Va, porte ailleurs, dit-elle, ton secours,
Sauve ton maître. » Il y vole, et l'amène
A demi mort, étendu sur l'arène.
Phrosine aborde, et du monstre odieux
Dérobe encor le crime à tous les yeux :

La seule Aly sait l'aventure affreuse.
« Hélas ! disoit l'amante malheureuse,
Si par les flots j'échappe à la noirceur
D'un assassin, d'un lâche ravisseur,
Ne puis-je, ô mer ! les traverser encore
Pour retrouver le seul bien que j'adore ?
Sauve l'amour, toi, qui sauvas l'honneur ;
Je te devrai deux fois tout mon bonheur. »
Par cet espoir et séduite et guidée,
De quel projet elle enfanta l'idée !
Elle a, dit-elle, *en ce pressant danger,*
Fait un serment qu'elle veut dégager ;
D'un saint devoir il faut qu'elle s'acquitte ;
Un vœu l'appelle au rocher de l'ermite.
L'austère Aymar, tyran de ses plaisirs,
Laisse un champ libre à ses pieux désirs ;
Mais, par les yeux d'une importune suite,
De loin encore il veille à sa conduite.
En peu d'instants on la mène en ces lieux.
Elle a, surtout, un désir curieux
D'en voir l'accès, d'en connoître la plage.
Phrosine monte à cet antre sauvage,
Le front couvert d'un voile pénitent,
Pour mieux tromper l'insulaire habitant.
A chaque pas son âme se déploie,
Et tous ses sens ont tressailli de joie.
L'âpre sentier ne pouvoit l'arrêter ;
Phrosine avoit des ailes pour monter.
Du solitaire, enfin, elle découvre
Le toit de joncs, qui lui paroît un Louvre :
Les cieux pour elle auroient eu moins d'appas

Que la poussière où s'impriment ses pas.
Comme elle adresse une ardente prière
A chaque endroit de la sainte chaumière !
Ce lieu d'effroi, tombeau de son amant,
Devient pour elle un lieu d'enchantement.
Sans être vue. elle voit Mélidore :
C'est son amant, c'est l'objet qu'elle adore ;
L'austère habit dont son corps paroît ceint
Relève encor tous les charmes du saint.
Si la langueur dans ses yeux se fait lire,
Elle en jouit ; c'est elle qui l'inspire.
Cent fois Phrosine, en son trouble pressant,
Veut arracher son voile embarrassant :
A le lever sa main est toujours prête ;
La peur toujours l'intimide et l'arrête.
Phrosine, hélas ! tout près de son amant,
Touche ses pieds, baise son vêtement.
« Ange du ciel, je t'implore, dit-elle ;
Joins ta ferveur à l'excès de mon zèle,
Et prends pitié de l'objet que tu vois. »
Phrosine achève en étouffant sa voix.
Prête à quitter ce bienheureux rivage,
Elle y suspend une dévote image ;
Et pour offrande, en ce lieu d'oraison,
Laisse un tribut des fleurs de la saison,
Part ignorée et retourne à Messine.
O malheureux ! tu méconnois Phrosine !
C'étoit Phrosine à tes pieds, sous tes yeux !
Quand tu l'appris, que devins-tu, grands dieux !
Dans cette offrande, ouvrage du mystère,
Il trouve, il lit un billet qui l'éclaire ;

Il doute encore, et, plein d'étonnement,
Relit ces mots : *Phrosine à son amant.*
« C'est ta Phrosine, ô mon cher Mélidore !
Qui t'a revu, qui veut te voir encore.
En vain la mer s'oppose à mon effort,
O mon amant ! je changerai ton sort.
Pour nous rejoindre et nous venger du crime,
L'art et l'amour m'ont soumis cet abîme :
Je franchirai cet obstacle odieux.
Demain, quand l'ombre aura voilé les cieux,
Sur le sommet de ton rocher aride,
Fais voir au loin un fanal qui me guide.
J'en ai connu les entours et l'abord.
Veille sans crainte, attends-moi sur le bord,
Et tu verras sur la rive écumante,
Seule à la nage, aborder ton amante.
L'espoir, l'amour, son astre et les zéphirs
Me conduiront au port de mes plaisirs. »
Il lit ; ses pleurs font un voile à sa vue :
Saisi, frappé d'une atteinte imprévue,
Son cœur ému palpite tour à tour
D'effroi, d'espoir, de délire et d'amour.
C'étoit Phrosine ! elle a fui, la cruelle !
Il dit, et tombe en disant : *C'étoit elle.*
Collé sur terre, il y reste attaché,
Baisant la trace où Phrosine a marché.
Il se ranime, il vole à cette image ;
Il y contemple une femme à la nage,
Près d'un écueil luttant au sein de l'eau.
Il se voit peint lui-même en ce tableau,
Les bras tendus vers l'objet qui s'approche.

L'Amour, assis au sommet d'une roche,
Dans le lointain fait éclater ses feux.
« Ah ! je t'entends, dit l'ermite amoureux ;
Mais qu'espérer de ce projet terrible ?
J'y vois, hélas ! un obstacle invincible.
Que veux-tu faire ? attends, tu vas périr ;
Vois quel danger l'amour te fait courir !
Phrosine ! vois l'abîme que tu passes !
Ah ! dieux ! ces bras arrondis par les grâces,
Nés pour l'amour, consacrés au repos,
Sont-ils donc faits pour combattre les flots ?
Non, c'est à moi d'en éprouver la rage.
O ma Phrosine ! entends siffler l'orage :
La mort te suit, le naufrage t'attend...
Demeure... » Il parle à cet objet flottant :
Le jour suivant il lui parloit encore.
Sur l'autre bord, l'amante qu'il adore,
De tous ses vœux fatiguant les zéphirs,
Pressoit la nuit d'avancer ses plaisirs.
Aly, par zèle, au rocher veut la suivre ;
Par amitié Phrosine s'en délivre ;
Mais sa prudence annonce son retour,
Dès que ses yeux verront naître le jour.
Déjà, dans l'onde achevant sa carrière,
L'astre brillant éteignoit sa lumière ;
Quand, sur ces mers, Phrosine ouvre les yeux
Pour voir un astre encor plus radieux.
L'air étoit calme, et la vague tranquille
Aplanissoit sa surface mobile ;
Sur l'horizon la lune, en renaissant,
Bornoit son orbe au feu de son croissant :

D'autres clartés ne brilloient pas encore.
Déjà Phrosine accusoit Mélidore,
Lorsqu'un rayon de l'amoureux fanal
De son bonheur lui montre le signal.
Sa main dépouille aussitôt sa parure
Et l'art banni rend tout à la nature.
Tels d'Amymone on compte les appas,
Au bord de l'onde où l'amour suit ses pas,
Lorsqu'à son gré le zéphir idolâtre
Flatte, caresse, environne l'albâtre
De tout son corps, qu'elle plonge à l'instant
Au fond des eaux, où Neptune l'attend.
Phrosine ainsi vouloit à sa conquête;
Un sentiment l'intimide et l'arrête.
En quel état paroîtra-t-elle, ô dieux!
Aux yeux d'un homme! et quel homme! et quels yeux!
Mais son salut impose cette gêne;
L'amour enfin la décide et l'entraîne.
Il sera nuit : cet homme est son amant.
Partez, Phrosine, on peut tout en aimant.
Vénus ainsi parut au sein de l'onde.
Aplanis-toi, vague altière et profonde;
Régnez, zéphirs; vents, soyez retenus,
Conspirez tous pour cette autre Vénus.

CHANT QUATRIÈME

Si je tenois les pinceaux d'Ausonie,
Livré sans peine aux écarts du génie,
Je me plairois, mythologue abondant,
A soulever l'empire du trident;
Mille tritons, suivant mon héroïne,
La chanteroient sur leur conque divine;
La néréide en gémiroit tout bas
Et sous les flots cacheroit ses appas.
De ces trésors l'abondance est aride :
L'image est froide où l'intérêt décide.
Hâtons-nous, Muse : il faut en cet écrit
Le cœur qui sent, non l'esprit qui décrit.
J'ai, pour toucher, d'assez puissantes armes.
Aly, craintive, est ici toute en larmes ;
Là, c'est Phrosine exposant ses beaux jours ;
Plus loin, l'amant qui craint pour ses amours.
De son rocher l'amoureux Mélidore
N'entend, ne voit, n'entrevoit rien encore.
Il marche, écoute, appelle à tout moment,

De son fanal excite l'aliment,
Monte au rocher, redescend au rivage,
Bénit le calme et conjure l'orage.
Il voit enfin naître un sillon léger;
Un bruit s'élève aux vagues étranger.
L'objet paroît sur un flot qui bouillonne;
Il meurt de joie, et de crainte il frissonne;
D'un flot à l'autre il mesure la mer;
Son œil avide a le feu d'un éclair;
Tout son sang brûle, et tout son cœur palpite :
L'objet s'approche, et lui se précipite,
L'atteint, l'enlève au fatal élément.
Ah! quel fardeau pour les bras d'un amant!
Quel coup, ô ciel! quelle scène inouïe!
Mais sa Phrosine étoit évanouie;
Trop de frayeur, de fatigue et d'efforts
Avoient, hélas! épuisé ses ressorts:
Quand son amant, par cent baisers de flamme,
Rouvre ses yeux, ressuscite son âme,
Rouvre ses yeux, pleins d'un charme nouveau,
Voile son corps des plis de son manteau;
Puis, hors de lui, la contemple et soupire.
« O ma Phrosine! est-ce toi que j'admire?
Toi que j'embrasse? hélas! est-ce bien toi?
A quel danger tu voles sans effroi!
Vois mon bonheur, mais connois mes alarmes.
A tant d'horreurs exposer tant de charmes
L'as-tu bien pu! — J'aime, j'ai tout osé
Tu vois, l'amour m'a rendu tout aisé. —
C'est toi, dit-il, ô dieux! quand je t'écoute,
Quand je te tiens, mon âme encore en doute

D'un malheureux qui t'a dit le séjour ?
Tes oppresseurs ont-ils perdu le jour ?
Hélas ! par eux, victime infortunée,
Je te croyois à l'hymen enchaînée.
Tu m'es rendue ! et comment ? sur quel bord
J'ai su, dit-elle, et ta fuite et ton sort.
Dans ses effets l'amour en nous diffère ;
Le mien agit, le tien se désespère.
Heureux sans moi, tu vis dans ce séjour ;
Moi, sans te voir, j'eusse expiré d'amour.
Un an ! quel siècle a coulé sur ma vie,
Depuis l'instant qu'à moi-même ravie,
Je ne t'ai plus ! J'ai tremblé, j'ai frémi
Des attentats de mon sang ennemi.
L'odieux Jule a redoublé sa rage,
Le fier Aymar pressé mon esclavage.
Je t'ai gardé cet amour immortel
Que je te jure ici sur ton autel.
Amant, époux, prêtre, et témoin ensemble,
Forme et bénis le nœud qui nous rassemble.
Le ciel nous voit, il entend nos serments :
La loi d'hymen, c'est la foi des amants. »
Et telle fut la foi qu'ils se promirent.
Pour l'assurer, leurs deux bouches s'unirent.
L'amour couvrit leur antre ténébreux,
Et l'univers s'anéantit pour eux.
Né du hasard ou d'un fatal augure,
Un bruit soudain fit trembler la nature ;
L'onde en fureur battit les fondements
Du roc affreux, palais de nos amants ;
Un coup de foudre en abattit la cime,

Qui s'engloutit au centre de l'abîme,
Avec un bruit qui cent fois redoubla,
Pareil au bruit des monstres de Scylla.
Les vents, les flots, la tempête et la foudre
Auroient alors réduit le monde en poudre
Le couple heureux, de sa chute accablé,
En eût péri sans en être troublé.
Comme enchanté dans leur grotte profonde,
Leur nouvel être habite un nouveau monde,
Et tous leurs sens, en un seul confondus,
Semblent s'unir pour aimer encor plus.
L'aube déjà, perçant les voiles sombres,
Chassoit du ciel la tempête et les ombres ;
Et l'horizon, dans un vague lointain,
Étoit rougi des vapeurs du matin ;
Quand, l'œil ouvert, Phrosine la première
Voit ce rayon d'importune lumière,
Se plaint du jour qui naît si promptement,
Mais lui fait grâce en voyant son amant.
La tendre épouse aux bras de Mélidore
Veut s'arracher ; elle y retombe encore.
Lui, qui trembloit des dangers du retour,
La retenoit par tous les noms d'amour.
L'affreux devoir enfin la détermine :
On pleure, on part. Le retour à Phrosine
Parut plus long : l'objet étoit changé.
Par l'amour seul l'espace est abrégé,
Et par l'espoir son âme est soutenue :
L'épreuve est faite, et la route est connue.
Phrosine ainsi voguoit au gré du sort,
Et son Aly se désoloit au port.

De cette nuit elle avoit vu l'orage ;
Tout lui sembloit un garant du naufrage,
Quand, sur la vague, à ses yeux fut rendu
L'objet si cher qu'elle avoit cru perdu.
Aly reçoit dans ses bras tant de charmes,
Et, les pressant, les baigne de ses larmes;
Avec transports raconte sa terreur,
De cette nuit lui peint toute l'horreur,
Et d'un succès qu'à peine elle ose croire,
Veut à son tour savoir toute l'histoire.
Tout lui fut dit; le cœur n'oublia rien :
L'amour heureux conte toujours si bien !...
L'amour heureux veut aussi toujours l'être.
Le feu lointain qu'on avoit fait paroître
Parut encor. Nul astre dans les cieux
Pour l'observer n'exerça tant les yeux ;
Nul astre aussi n'eut un cours si fidèle.
Prompte à le voir, dès qu'il se renouvelle,
Phrosine vole à des plaisirs nouveaux,
Descend au bain, se jette au sein des eaux,
Et, par son art, asservissant Neptune,
Commet aux flots l'amour et sa fortune.
Tout ce qu'on dit des mondes enchantés,
Iles d'amours, temples des voluptés,
Jardins, palais de Vénus et d'Armide,
Tout étoit là dans un désert aride.
Pourquoi faut-il que les tyrans des airs,
Les rochers même et les monstres des mers
Soient adoucis par des amours si rares,
Tandis qu'il est des hommes plus barbares,
Qui, par le crime aux enfers dévoués,

Troublent des feux du ciel même avoués ?
Des Faventins telle on vit la furie.
Jule outragé, l'âme de fiel nourrie,
Las de se taire et confus de parler,
A son bonheur voulut tout immoler.
Si la nature à sa flamme est funeste,
Pour la punir d'abhorrer son inceste,
Il veut armer le ténébreux séjour
Et mettre aux fers la nature et l'amour.
Messine alors en prodiges fertile,
Dans son enceinte accordoit un asile
A ces devins, à ces vils enchanteurs,
De l'avenir dangereux scrutateurs,
Qui, promenant leur misère profonde,
De leur enfer sont l'image en ce monde.
Un monument est le repaire affreux
Où leur Sibylle, au teint pâle, à l'œil creux,
Le front couvert de ses rides antiques,
Juge au milieu de trois cercles magiques.
On voit près d'elle, à ses cris menaçants,
Les spectres vains, les larves impuissants ;
Et l'Œmonide, opérant les miracles,
Parle aux enfers et vomit les oracles.
Son art, surtout, excelle à mettre au jour
Tous les poisons, tous les philtres d'amour.
Sur un brasier sa coupe est toujours pleine
De sucs vengeurs, instruments de la haine.
Sur un autel d'os, de fange et de sang,
D'une effigie elle perce le flanc ;
Ou la perfide empoisonne avec joie
Le voile impur qu'à Créüse elle envoie.

A ses secrets Jule ayant eu recours
Tenta l'effet des magiques secours.
De joie alors la Pythonisse éclate
Et rit d'entendre un crime qui la flatte.
« Je répondrai, dit-elle, à ton espoir;
L'enfer a mis ce charme en mon pouvoir.
Je puis d'un mot unir la sœur au frère,
La mère au fils, et la fille à son père.
Ainsi brûloient Myrrha, Phèdre, Biblis.
Mais si Phrosine a vu ses vœux remplis
D'un autre amour, le charme est impossible.
— Non, non, dit-il, Phrosine est insensible.
Ah ! crains de voir tous les traits impuissants,
Crains d'éprouver la glace de ses sens. »
A ce défi la fatale interprète
Redouble encor le charme qu'elle apprête,
Conjure, évoque, appelle les démons;
Trois fois sa bouche a répété leurs noms;
Trois fois baissé, son sceptre redoutable
D'un trait magique a sillonné le sable.
L'Érèbe est sourd ; un silence profond
Trompe son art, l'étonne et la confond.
Un jour plus pur se fait voir, et la terre,
Loin de s'ouvrir, sous ses pas se resserre.
« Quel signe affreux ! dit-elle; on te trahit;
Sous ton rival l'enfer même obéit.
Phrosine est tendre, et l'amant qui l'adore
En est aimé. » Jule en doutoit encore.
« Veux-tu, dit-elle, en voir le séducteur ?
Prends ce miroir : magique délateur,
Il apprend tout. » Quel coup d'œil ! quelle image !

Jule égaré voit Phrosine à la nage,
La suit, l'observe en cet antre ignoré,
Et dans ses bras voit l'ermite adoré.
Au même temps qu'il frémit de colère,
Le monstre au cœur lui lance une vipère :
Banni soudain de ce cœur ulcéré,
L'amour a fui, l'enfer est demeuré.
Seul à son tour il conjure, il appelle,
Et la vengeance et la rage cruelle ;
Des cris plaintifs répondent à sa voix,
Et le Ténare est vaincu cette fois.
Le charme opère, et l'affreuse Œmonide
Arme ses mains d'un flambeau d'Euménide :
« Prends, lui dit-elle ; en allumant ses feux,
Ceux de ta sœur s'éteindront devant eux.
Garde un présent qui lui sera funeste :
L'esprit vengeur t'apprendra tout le reste. »
Jule, à ces mots, quitte ces lieux d'horreur,
Marche et ne sait où vomir sa fureur.
Trop plein de rage, il se plaît à l'étendre
Jusqu'à son frère étonné de l'entendre :
L'un veut punir l'infâme ravisseur ;
L'autre, avant tout, veut immoler sa sœur.
Aymar, lui-même, invente le supplice.
Et Jule, ô dieux ! Jule en est le complice.
Pour faire luire un signal frauduleux,
On a besoin d'un temps plus nébuleux.
Ce temps arrive ; et d'une égale rage
Sur un esquif ils quittent le rivage
Et vont, armés de ce flambeau fatal
Qui doit servir de perfide fanal.

Phrosine, aux traits de sa fausse lumière,
Rentre soudain dans l'humide carrière.
O malheureuse ! où vas-tu ? vois ton sort :
Fuis ce rayon, c'est l'astre de la mort.
J'appelle en vain, je la vois qui s'engage
Loin du rocher qu'obscurcit un nuage.
L'esquif s'éloigne en l'égarant toujours :
La mer l'étonne ; un si pénible cours
L'appesantit ; elle sent un abîme,
Mais elle voit ce feu qui la ranime.
Elle s'épuise en efforts toujours vains ;
Et sans pitié ses frères inhumains,
Pour voir sa mort, reculent devant elle.
Jule un moment flotte, hésite, chancelle,
Saisit la rame et veut la secourir.
Non, dit Aymar, le monstre doit périr ;
C'est à l'abîme à couvrir cet outrage.
Jule attendri veut adoucir sa rage.
Combat, avance ; il tâche quelque instant
De la sauver. Phrosine s'agitant
Levoit la tête et prononçoit encore :
Où suis-je ? où vais-je ? ô mon cher Mélidore !
Jule, attentif au nom de son rival,
Frémit, arrête, engloutit le fanal,
Recule encore, et dans la nuit profonde
Livre Phrosine aux abîmes de l'onde.
Que n'est-il vrai, ce pouvoir enchanteur
Par qui jadis le ciel réparateur
En déité transformoit une belle !
Phrosine, hélas ! tu serois immortelle,
Et tu péris sans grâce et sans retour !

Plus malheureux, ô toi qui vois le jour !
Qui t'apprendra cette horrible nouvelle ?
Il tient en vain, dans cette nuit cruelle,
Ses yeux ouverts, ses fanaux allumés;
Il a perdu les vœux qu'il a formés :
L'île d'amour n'a pas vu sa déesse ;
Mille soupçons alarment sa tendresse.
Il va s'en plaindre au fatal élément ;
Il en approche. O frayeur d'un amant !
Ma main frissonne à tracer cette image ;
Il voit flotter un corps près du rivage ;
L'effroi, l'amour précipitent ses pas
Vers ce jouet de l'onde et du trépas.
Quel coup de foudre ! O ciel ! c'est son amante
Qu'à ses pieds roule une vague écumante.
C'est elle !... Il tombe, immobile, éperdu,
Sur cet objet dans le sable étendu.
C'est elle !... Il sort de cette horreur profonde
Pour détester le ciel, la terre et l'onde.
Sous la pâleur de ses livides traits,
Il voit, contemple, adore ses attraits,
Touche son cœur, pour y chercher la vie :
Tout est glacé, la Parque est assouvie.
Sur ces débris qu'il presse avec effort,
Sur la mort même il implore la mort.
J'ai tout perdu, s'écrioit Mélidore :
O ciel ! tu meurs ! ô ciel ! je vis encore !
Phrosine, attends l'âme que je te doi ;
Le jour affreux peut-il luire sans toi ?
Quand tu péris, l'univers fait naufrage.
O mer ! achève, engloutis ce rivage.

Mer infidèle, où brilloient tant d'appas,
As-tu bien pu lui donner le trépas ?
C'est elle, ô ciel, qu'on voit sur ton arène
Rebut des flots dont elle fut la reine !
Hélas ! c'est moi qui la prive du jour !
Pourquoi, cruelle, avoir eu tant d'amour ?
J'en fus l'objet, et c'est moi qui te tue !...
Il perd la voix, et sa bouche éperdue
Dévore encor ces restes précieux ;
Il les transporte au sommet de ces lieux,
Pour s'y livrer à la mort qu'il projette.
Il voit Phrosine ; un charme encor l'arrête :
La contempler, même en dépit du sort,
Est un plaisir qu'il dérobe à la mort.
Le jour naissant trouve encor Mélidore
Les bras liés à ce corps qu'il adore.
Près d'expirer, le dernier de ses vœux
Est qu'un tombeau les unisse tous deux :
Pour couronner cette union fidèle,
De sa ceinture il s'enchaîne avec elle.
« La mort ainsi ne peut m'en arracher. »
Il dit, s'élance et tombe du rocher :
L'onde engloutit sa proie infortunée,
Qui reparut vers Messine étonnée,
Où l'on grava tous ces événements
Sur un tombeau commun à ces amants.

AMINTE ET MÉDOR

TABLEAU NUPTIAL

AMINTE ET MÉDOR

L'HYMEN allume ses flambeaux :
Aminte à Médor est unie.
Venez, chastes sœurs d'Uranie,
Vous devez à des nœuds si beaux
Prêter votre douce harmonie.
Le ciel, de toutes les beautés,
Fit pour eux le rare assemblage.
Quinze ans que l'amour a comptés
D'Aminte forment le bel âge ;
Médor a de plus deux étés :
J'entreprends de tracer l'image
Des innocentes voluptés ;
Muses, protégez mon ouvrage.

Voilà mes crayons, mon pinceau ;
L'Hymen va placer mes modèles ;

J'emploierai des couleurs nouvelles.
Hymen, je veux te peindre en beau.
Entr'ouvre à mes yeux ce rideau,
J'y verrai le bonheur suprême,
Et pour te contempler lui-même,
L'Amour ôtera son bandeau.
Je vois l'alcôve fortunée,
L'autel et le lit conjugal,
Où la victime est couronnée.
Un cri vient d'être le signal
Du sacrifice d'Hyménée ;
Aux bras de son nouvel époux,
La jeune et trop sensible Aminte
Murmure de la vive atteinte
D'un trait qu'elle avait cru plus doux
Elle ouvre une paupière éteinte
Entrevoit l'objet de sa plainte
L'objet apaise son courroux.
L'œil étonné de l'innocence
Voit le coupable satisfait,
Qui, tout fier du mal qu'il a fait.
Étale avec pleine arrogance
Le maintien du bonheur parfait.
O ciel ! dit-elle tout émue,
Qu'ai-je vu, Médor ! Quoi ! c'est là ! ..
Celui qui... qui blesse ma vue...

MÉDOR.

J'aime ta surprise ingénue,
Oui, chère Aminte, le voilà...
Pardonne...

AMINTE.

Ah ! j'en frissonne encore.
Le cruel ! devoit-il tenter,
Devoit-il cent fois répéter
L'exploit dont je vois qu'il s'honore ?
Car il semble encor m'insulter.

MÉDOR.

Que tu connois peu son langage !
Peux-tu condamner ton ouvrage ?
Son orgueil, c'est toi qui le fais,
Et cette insulte est un hommage.
Aminte, nous ferons sa paix.

AMINTE.

Non, tes attaques seront vaines,
Il m'est odieux, je le hais.

MÉDOR.

Aminte, nous ferons sa paix.
Laisse-le couler dans tes veines.
Ce feu qui cause tes désirs ;
Et s'il fut l'auteur de tes peines,
Il le sera de tes plaisirs.

AMINTE.

Non, j'en ai trop senti l'atteinte.
N'abuse pas de ton pouvoir ;
Tu vois ma foiblesse et ma crainte.
Médor, ôte-lui tout espoir ;

Laisse reposer ton Aminte;
Dormons, je ne veux plus le voir.

MÉDOR.

Dormons, j'en fais le sacrifice.
Mais, si je lui commande en vain;
Si son indocile caprice...
Je n'y vois qu'un moyen certain :
Prête-moi...

AMINTE.

Quoi donc!

MÉDOR.

Une main,
Une main qui l'assujettisse,
Pour qu'il dorme jusqu'à demain.

AMINTE.

Mais, crois-tu?... Vois donc, qu'il finisse.

MÉDOR.

O sommeil! ô repos divin,
Que tu nous promets de délices!...
Dort-il?

AMINTE.

Non, je le presse en vain...
Encor... Dis donc qu'il obéisse...
Le serpent m'échappe, il se glisse.
Ah! dieux, quel mouvement soudain!
Médor, vous êtes son complice.
Vous vous entendez, je le voi.

Ma main brûle et tient, malgré moi,
A l'instrument de mon supplice.
Je me sens, j'éprouve...

MÉDOR.

Eh bien ! quoi ?

AMINTE.

Le sais-je, Médor ?... Lève-toi,
Je rougis d'un feu que j'ignore.

MÉDOR.

Levons-nous...

AMINTE.

Attends, pas encore.
Dans ton sein je veux me couvrir...
Je veux...

MÉDOR.

Tu veux donc ?

AMINTE.

Je t'adore.
Je veux t'embrasser... et mourir.

Ici le rideau du mystère
Tout à coup vient de s'abaisser.
Le tableau pourroit offenser
Les yeux de la pudeur austère ;
Muses, je crains de la blesser.
On dit qu'à l'épreuve nouvelle
L'épouse trouva plus d'appas.
La colombe battit de l'aile,

Gémit et ne murmura pas.
On dit qu'au bout de sa carrière,
Le jeune et superbe vainqueur
Élevoit encor sa bannière,
Pour rentrer au champ de l'honneur.
On dit... mais la toile se lève.
Aminte dort, je dois veiller.
Un dieu m'excite à travailler;
Que l'ouvrage d'un dieu s'achève!
Oh! qu'Aminte fait un beau rêve,
Quand Médor ne peut sommeiller!
Des plus doux pavots accablée,
Dans quel désordre la voilà!
Ses deux mains sont l'appui qu'elle a
Dessous sa tête échevelée;
Le flanc nu, la gorge étalée,
Une jambe ici, l'autre là.
Que Boucher peindroit bien cela!
Le contemplateur du modèle,
La main sur un genou plié,
Et sur l'autre coude appuyé,
Reste à demi couché près d'elle.
De son idole extasié,
Surpris de ces objets nouveaux,
Il dit : O Vénus! ô nature!
Ai-je donc causé tant de maux!
Ce calme profond me rassure :
Nature! ils sont donc apaisés,
Les maux cuisants que j'ai causés!
Cherchons, voyons cette blessure
Et le sujet de tant de pleurs...

Que vois-je?... Ah! quelle douce image!
Les tendres, les vives couleurs!
Flore se plaignoit d'un orage :
Voilà donc cet affreux ravage
Qui fait naître encor plus de fleurs!
Qu'ici soit empreint mon hommage.
Qu'au centre de toute faveur,
Qu'au bord du céleste apanage,
De la plus brûlante ferveur
Ce baiser de feu soit le gage.
Ce baiser d'amour imprimé,
Aminte au sommeil fut ravie;
Et ce souffle rendit la vie
A tout son être ranimé.
Elle voit Médor et s'écrie...
Médor, étendu sur son sein,
A pleine lèvre, à pleine main,
Moissonne toute la prairie.
L'épouse aussi, plus aguerrie,
Des yeux parcourant son trésor,
Voit, caresse et retrouve encor,
Dans son attitude chérie,
L'heureux compagnon de Médor.

Ici l'Hymen baisse le voile;
Mais sous ce voile détaché,
Est un petit Amour caché,
Qui soulève un coin de la toile.
Voyons... eh! pourquoi ce secret?
Hélas! c'est Aminte qui joue
Et folâtre avec l'indiscret.

Elle y trouve enfin plus d'attrait;
Elle le contemple, et le loue,
Le prend, le flatte, l'amadoue,
Et veut le tenir en arrêt
Avec ce ruban qu'elle noue.
Qu'il est beau! qu'il plaît à mes yeux!
Le cou d'un cygne qu'on caresse
A ce toucher délicieux;
C'est l'ébranlement, la souplesse
D'un jeune épi qui se redresse.
Oui, Médor, c'est un fruit divin,
Qui naquit au jardin des Grâces.

MÉDOR.

Achève son heureux destin;
Il naquit au jardin des Grâces;
Aminte, il faut que tu le places
Près des pommes de ton jardin.

AMINTE.

Je ne conçois pas ton dessein.
Médor, que veux-tu faire?... arrête...
Un moment donc!... Est-il honnête
D'avoir ce bouquet sur mon sein?

MÉDOR.

Oui, c'est le bouquet de la fête.
Tu te pares de ta conquête;
Eh bien! l'objet que tu craignois
N'a donc plus rien qui t'en impose?
Vois comme change toute chose!

L'épine dont tu te plaignois,
L'amour en a fait une rose.

AMINTE.

Qu'il est bien ! comme il se repose !
A combien de jeux, tour à tour,
Nous exercerons sa tendresse !
Sans doute il m'aimera sans cesse
Sans cesse il me fera sa cour.
Je m'égare ici quand je pense...
Tu vas rire de mon enfance...

MÉDOR.

Parle, explique-toi sans détour.

AMINTE.

Tiens, je mesure cet espace,
Et ces rondeurs, et ce contour...
Où donc, Médor ? à quelle place ?...
Éclaircis mon doute ; de grâce,
Dis-moi, qu'en fais-tu tout le jour !

Ici, notre époux s'embarrasse,
Se tait, lui sourit et l'embrasse.
Un trait naïf de la beauté
Sur nous a souvent plus d'empire
Que tout l'abandon du délire,
Que l'accès de la volupté.
Médor reçut ce trait de flamme,
De nouveau se sentit brûler ;
Son silence laissa parler

L'agent expressif de son âme,
Qu'il faut encore ici voiler.

Mais du nuptial édifice
Je vois le soudain tremblement;
Ce bruit, ce murmure propice
Annonce un troisième serment
Et d'Hymen l'entier sacrifice.
Du sommeil, enfant des plaisirs,
L'immobilité les enchaîne;
J'écoute, et je n'entends qu'à peine
L'unisson de quelques soupirs.

Mes sujets sont rendus visibles :
Les voilà tous trois endormis;
Sur des voluptés plus paisibles
Un coup d'œil peut être permis.
C'est dans l'union la plus pure,
Et la jeunesse et la beauté;
C'est le repos de la nature
Dans les bras de la volupté.
Quand tout dort, ne puis-je connoître
Des trois qui sera le premier
A voir ressusciter son être?
Je sais qui sera le dernier.

L'Aurore devance Céphale;
Plus d'amour hâte son réveil.
Aminte, aussi plus matinale,
Voit Médor aux bras du sommeil.
L'aube paroît, le jour augmente.

Ce n'est plus la clarté mourante
Du flambeau d'Hymen consumé ;
C'est l'astre des cieux ranimé,
Qui rend ma scène plus brillante.
Un trait de ce jour éclatant
D'Aminte frappe la paupière,
Et je vois son cœur palpitant.
Rends-toi, vigilante écolière,
Au maître, à l'Amour qui t'attend.

Aminte s'agite, soupire,
Soulève sa tête un instant,
Retombe, dégage et retire
Un bras fatigué qu'elle étend
Vers l'objet qui toujours l'attire.
Aminte ici revoit Médor....
D'amour et d'extase ravie ;
Le voyant elle dit encore :
Qu'il est beau, l'époux de ma vie !
Ah ! gardons-nous de l'éveiller.
Ici, nuit et jour asservie,
A sa garde je dois veiller.
Qu'il a de grâce à sommeiller !
Qu'il est beau, l'époux de ma vie !
Que de baisers lui seront dus !
Je n'ose imiter son audace :
Hélas ! je les tiens suspendus,
Jusqu'à son réveil attendus ;
Je ne puis qu'en marquer la place.
Mais, que vois-je ?.... quel changement !
D'où vient ?.... ma surprise est extrême !

Quel repos ! quel abattement !
Le favori de mon amant,
Pourquoi n'est-il donc plus le même ?
Sans force, immobile, abaissé ;
Dort-il ! ne s'est-il point blessé ?
Hélas ! je sens couler mes larmes.
Mais, non, dissipons nos alarmes ;
Sous ce coloris effacé
Je lui trouve encor mille charmes.
Qu'il a de grâce à sommeiller !
Ah ! gardons-nous de l'éveiller !
Sa tendre langueur m'intéresse.
Tantôt que n'étoit-il ainsi ?
Plus propre au jeu de la tendresse,
Sans doute il eût mieux réussi.
On m'a fait de tout un mystère :
A le voir, j'étois en souci
De son existence ordinaire,
Et voilà mon doute éclairci.

La scène va changer ici :
Médor est agité d'un rêve ;
Aminte prévient son réveil,
Et sur un genou se relève
Pour voir éclore son soleil.
L'astre brille dès sa naissance ;
Son matin n'est point attiédi ;
Et le premier rayon qu'il lance
A tous les feux de son midi.
Il répand sa chaleur subite ;
Tout brûle aussitôt qu'il a lui.

Le globe de son satellite
Paroît embrasé comme lui.
Aminte n'est qu'une mortelle;
C'est un dieu qu'elle a pour amant.
Comment Semelé pourra-t-elle
Soutenir cet embrasement?
Je redoute encor ce moment.

Tombez comme un triple nuage,
O voiles dont la profondeur,
Aux yeux de la sainte pudeur,
Doit surtout cacher cette image.
J'abrège mes chants amoureux;
Hymen, à tes rapides jeux
Il faut un rapide langage.
D'un trait peignons le couple heureux,
Pénétré de la même atteinte,
Uni d'un mutuel accord :
Il est sans gêne, elle est sans crainte;
C'est la volupté sans effort,
Et la mollesse sans contrainte.
On sommeille, on s'éveille encor,
Un bras sous le cou de Médor,
Une main sur le cœur d'Aminte,
C'est lui qui reprend son essor,
Elle qui lui rend son étreinte,
C'est l'Hymen qui chante Médor,
Et l'Amour qui couronne Aminte.

J'ai dit.... l'Amour a tant parlé;
Tant de fois l'Hymen s'est voilé,

Que mon héros, comblé de gloire,
Rival de Faune et de Sylvain,
A compté le nombre divin
Des chastes Filles de Mémoire.

Ouvrez le temple de vos dieux,
Prêtres d'Hymen et de Cybèle;
Exposez la suite fidèle
De ces tableaux mystérieux :
Je mets ce dépôt précieux
Sous votre garde solennelle.

Ce culte sacré vous appelle,
Muses, répétez avec nous
L'hymne de l'épouse nouvelle
Et le cantique de l'époux.

HYMNE

Hymen ! Amour ! Hyménée !
Vous consacrez le séjour
De l'union fortunée ;
Régnez ici tour à tour :
Hymen, caresse l'Amour ;
Amour, embrasse Hyménée.

D'amarante couronnée,
Vierge, qui déposeras
Ta ceinture abandonnée,
Sans ornements tu seras
De plus de grâces ornée.
Amour ! Hymen ! Hyménée !

Des bois chantres ravissants,
Qui, du printemps de l'année,
Chantez les dons renaissants,
Cette voix vous est donnée
Pour marier vos accents.
Hymen ! Amour ! Hyménée !

Roses de la matinée,
Filles de l'Aurore en pleurs,
La terre a de mille fleurs
Votre pourpre environnée,
Pour marier vos couleurs.
Hymen ! Amour ! Hyménée !

Au déclin de la journée,
La nuit, dans le champ des airs,
Unit cent globes divers;
Et la nature enchaînée
Répète à tout l'univers :
Hymen ! Amour ! Hyménée !

Hymen ! Hyménée ! Amour !
Vous ferez ma destinée;
Et dans ma course bornée,
Je dirai cent fois le jour :
Hymen, caresse l'Amour;
Amour, embrasse Hyménée.

DIALOGUES ORIENTAUX

INTERLOCUTEURS.

ÉMA.

AZOR.

LES COMPAGNES D'ÉMA.

DIALOGUES ORIENTAUX

PREMIER DIALOGUE

ÉMA, AZOR, ET LES COMPAGNES D'ÉMA.

ÉMA.

Mon bien-aimé, mon époux,
Me rendra-t-il sa présence?
Je languis dans son absence.
Ah! d'un cœur tendre et jaloux
Que n'a-t-il l'impatience?
Que n'est-il à mes genoux,
Mon bien-aimé, mon époux!

De mon appui détachée,
Je tombe ainsi qu'une fleur

Languissante et desséchée,
Qui, sur la terre penchée,
Perd la vie et la couleur.
Mes pleurs, ainsi qu'un orage,
Font un voile sur mes yeux.
Quand mon astre radieux
Percera-t-il ce nuage?

Mes compagnes, levez-vous,
Mon bien-aimé va paroître
Ceint de l'éclat le plus doux.
Au jour qui luira sur vous,
Pourrez-vous le méconnoître?
Filles d'Éma, levez-vous;
C'est mon amant, c'est mon maître,
Mon roi, mon dieu, mon époux.

Il descendra des montagnes,
Leurs cimes s'aplaniront,
Ses pas légers franchiront
Les vallons et les campagnes
Qui devant lui fleuriront.

LES COMPAGNES.

Vous aimez, on vous adore;
Calmez vos sens agités,
Vos vœux seront écoutés;
Attendez jusqu'à l'aurore.
Sur les coteaux argentés
Les cieux ne versent encore
Que de tremblantes clartés.

ÉMA.

Fais place au jour plus propice,
Nuit de deuil, nuit de douleurs;
Dans mon lit baigné de pleurs,
J'attends que ton cours finisse.
Hélas! quel est mon tourment,
Quand ma main infortunée,
Dans ma couche abandonnée,
Erre et cherche mon amant!
J'en vois, j'en touche la place;
Hélas! quel est mon tourment!
Dans un vide qui la glace,
Ma main se perd vainement.

LES COMPAGNES.

De la colombe fidèle,
Tant que l'on séparera
L'amant ailé qu'elle appelle,
La colombe gémira.

ÉMA.

Peut-il être si tranquille,
Le négligent possesseur
Du verger le plus fertile?
A-t-il quitté cet asile
Sans crainte du ravisseur?
Il perd sa vigne chérie,
Il expose à l'étranger
La fontaine et sa prairie.

Que de trésors en danger!
Peut-il ainsi négliger
Verger, vignes et fontaine?
Que sa crainte le ramène!
Ah! qu'il vienne protéger
Vigne, fontaine et verger!
Mais j'entends la tourterelle;
Silence, écoutons, c'est elle.
Doux présage, heureux moment!
Mon espoir se renouvelle;
Le chant de l'oiseau fidèle
M'annonce un fidèle amant.

LES COMPAGNES.

Reine, votre roi s'avance,
Le flambeau de l'espérance
Doit luire ainsi que le jour :
L'ombre a fui, l'aube commence.
Reine, votre roi s'avance;
Plein des feux de son amour,
Des bornes de l'hémisphère
Il prend sa course légère;
L'aile du vent l'a porté.
L'air, par son souffle agité,
Rend la plus douce harmonie,
Et la terre est rajeunie
A l'aspect de sa beauté.

ÉMA.

Ouvrez, ouvrez, c'est lui-même;
Je sens tressaillir mon cœur.

Esclaves de mon vainqueur,
Adorez celui que j'aime.
Chantez, mes sœurs, répétez
Le cantique de sa gloire.
Prenez vos harpes d'ivoire,
Montez vos lyres, chantez.
Que la myrrhe, à son passage,
Exhale aux cieux son odeur
Et l'entoure d'un nuage
Qui modère sa splendeur.
Que vois-je ! ô jour plein de charmes !
Azor, Azor, est-ce vous ?

AZOR.

C'est Azor, c'est ton époux,
Qui vient calmer tes alarmes,
Belle Éma; sèche tes larmes,
Renais, reprends tes couleurs,
O la plus belle des fleurs !
Laisse à ma bouche embrasée
Le soin de cueillir ces pleurs,
Ces perles, cette rosée,
Que répandoient tes douleurs.

ÉMA.

Bien de l'âme, ô douce joie !
Trésor que j'ai cru perdu,
Enfin le ciel te renvoie;
Le jour enfin m'est rendu !
Du jardin de ses délices
Azor s'étoit égaré.

AZOR.

Son cœur t'étoit demeuré.
Ah ! quel tourment, quels supplices !
Je languissois séparé
Du jardin de mes délices.

ÉMA.

Les gardes de ton trésor,
L'amour, la foi, l'innocence,
Ont veillé pour sa défense.
Regarde, mon cher Azor,
Tu peux y trouver encor
Le sceau de notre alliance.

Vois ton domaine chéri
Dans sa brillante parure,
Vois ta source toujours pure,
Ton myrte toujours fleuri.
Vois, que ta moisson est belle !
Le désir voloit près d'elle,
Sans oser en approcher ;
Le vent, du bout de son aile,
A craint même d'y toucher.

AZOR.

Oui, je reconnois ta flamme ;
Connois la mienne à ton tour.
Éma, compare à ton âme

Un cœur plus pur que le jour.
A l'orient de ces rives,
Sur un trône éblouissant,
Les filles d'un roi puissant
Offroient d'être mes captives.
J'ai dit aux filles d'un roi :
Régnez, jeunes souveraines;
Éma me tient sous sa loi.
Je ne puis donner mes chaînes
Pour les grandeurs que je vois.

Au séjour de la mollesse
L'Amour me tendoit les bras.
Les filles de la jeunesse,
Me prodiguant leurs appas,
Vouloient enchaîner mes pas;
A leur flatteuse caresse
Ton Azor est échappé,
Sans que sa lèvre ait trempé
Dans la coupe enchanteresse.

ÉMA.

Plus beau que l'astre du jour,
Tu charmes la terre entière.
Que le monde ait ta lumière,
J'ai tes feux et ton amour.
Ils ont embrasé mon âme;
Amant-époux, satisfais
Et ton désir et ma flamme;
Jouis du bien que tu fais.

AZOR.

Comme la flèche qui vole,
Le doux son de ta parole
Dans mon cœur a pénétré.
Vierges de ce lieu sacré,
Prêtresses de mon idole,
L'autel est-il préparé?

LES COMPAGNES.

L'autel n'attend que l'offrande :
De festons et de guirlandes
Le sanctuaire est paré :
Le voile d'or est tiré.
Mystère saint et sublime!
O sacrifice amoureux!
Quel sera le plus heureux
Du prêtre ou de la victime?

AZOR.

Chastes filles, laissez-nous :
Livrez l'épouse à l'époux,
Allez, Éma vous l'ordonne.
Pour signaler votre ardeur,
Chantez l'hymne du bonheur
Dans l'instant qu'il nous couronne.

Quand le sommeil étendra
Nos paupières demi-closes,
Quand le bonheur répandra

Les pavots après les roses,
Défenseur de ce séjour,
Que le silence immobile,
Aux portes de cet asile,
Veille et respecte l'amour.

SECOND DIALOGUE

AZOR ET ÉMA.

AZOR.

Viens, ma colombe fidèle,
C'est ton époux enchanté
Dont l'ardeur se renouvelle;
C'est ton amant qui t'appelle
Au sein de la volupté.
O colombe fortunée,
Idole de mes désirs,
Viens, tu seras couronnée
Par l'amour et les plaisirs.

Qu'elle est belle, mon épouse!
Qu'elle a de charmes, grands dieux!
Malgré l'obstacle envieux
De cette écharpe jalouse
Qui nuit encore à mes yeux,
Qu'elle est belle, mon épouse!

Attends, ne m'obéis pas;
Des jardins de la nature
Cueillons les fleurs pas à pas;
Que ta dernière parure
S'abaisse et tombe à mesure;
Je veux compter tes appas.
Des trésors dont je dispose
Je veux lentement jouir,
Et voir le cœur de ma rose
Par degré s'épanouir.

Qu'il se plut à son modèle,
L'auteur divin qui forma
Ces beaux yeux, qu'il anima
De sa plus vive étincelle!
Lorsqu'il peignit ces couleurs,
Sa main juste et libérale
Choisit la pourpre des fleurs
Dans leur fraîcheur matinale.
Sous ces lèvres de corail
Il fit éclater l'émail
De la perle orientale.
Il dit au jour d'éclairer
Cette blancheur vive et pure,
A la nuit de te parer
Des nœuds de sa chevelure,
Au monde de t'adorer.

C'est la suprême science
Qui mesura la distance
De ces contours arrondis

Où la volupté repose,
Où naît un bouton de rose
Sur un parterre de lis.
Des beautés de son ouvrage
Le dieu se félicita;
Il sourit à son image,
Et ce nouvel apanage,
Ce sourire te resta.

ÉMA.

Que ma beauté ne peut-elle
Croître ainsi que mon amour!
Je te plairai chaque jour
Par quelque grâce nouvelle.
O dieux, qu'Éma seroit belle!

Mais dans tes yeux pleins d'ardeur
Je lis ton impatience;
Je vois ta main qui s'offense
Du retard de son bonheur.
Ce bonheur, pourquoi l'attendre?
L'attente est une douleur.
Hélas! loin de se défendre,
L'oiseau, pressé de se rendre,
Tombe au sein de l'oiseleur.

AZOR.

Viens, pour y chercher la vie,
Captive digne d'envie;
Éma, tombe, ne crains rien :

Pose ta tête inclinée;
Ce bras sera ton soutien;
De cet autre environnée,
Et de plus près enchaînée,
Mets ton cœur contre le mien.

ÉMA.

O la chaîne fortunée!
Entre l'amante et l'amant
L'amour a détruit l'espace;
Et la vigne s'entrelace,
S'unit moins étroitement
Au jeune ormeau qu'elle embrasse.

AZOR.

Volupté de l'union,
Des voluptés la première!
Éternelle passion,
Qui meut la nature entière!
O suprême volupté!
Rends-nous plus heureux encore.
Éma, son feu me dévore;
Et ton amant agité
Sent la soif immodérée
De la moisson altérée,
Sous le signe de l'été.

ÉMA.

Et moi, j'attends la rosée
Qui doit tomber dans mon sein :

Comme la terre embrasée,
Pour être fertilisée,
Attend celle du matin.

AZOR.

Sœur-épouse que j'implore,
Donne un baiser à l'époux;
Donne au frère qui t'adore,
Donne à l'amant, donne encore :
Nos baisers seront si doux,
Que les tendres tourterelles
Viendront apprendre de nous
Les jeux que nous tenons d'elles.

ÉMA.

Tout mon feu s'est consumé.
Azor, ô mon bien-aimé,
J'expire.... Azor, je me pâme....

AZOR.

Reçois ce trait enflammé,
Dans tes lèvres renfermé;
Qu'il passe jusqu'à ton âme.

ÉMA.

Il ranime tous mes sens.

AZOR.

Quel délire je ressens!

ÉMA.

Dieux ! quelle ivresse est la mienne !
Comme au toucher de l'aimant,
Mon âme a pris son élan
Pour se coller à la tienne.

AZOR.

Donne, Éma, je la reçois ;
Et j'ai deux sources de vie.
Sœur, amante, épouse, amie,
Vois quels transports tu me dois.

Mais ta mourante paupière
Se ferme à l'éclat du jour ;
Renais, ma douce lumière,
Renais, flambeau de l'amour.
La volupté veille encore ;
Sans toi le charme est détruit :
Tes yeux ouverts, c'est l'aurore ;
Tes yeux fermés, c'est la nuit.

ÉMA.

Aux régions du délire
Mes sens ont été ravis.
Azor, quel est ton empire ?
Quand c'est par toi que j'expire,
C'est par toi que je revis.
Quelle magique puissance !
Mon âme a repris ses droits.

Je sens, je touche, je vois,
Et je jouis, et j'y pense.

AZOR.

Écoute encor mes soupirs;
Une ardeur insatiable
Dit qu'il faut à mes désirs
Le fruit le plus délectable
Du jardin de nos plaisirs.

ÉMA.

Jouis, c'est ton héritage.
Choisis, cueille à pleine main...
Mais quel mouvement soudain
D'entre mes bras te dégage ?
Tu t'élèves, je te voi
Régner au-dessus de moi,
Comme un palmier qui m'ombrage ;
Je suis l'arbuste naissant
Qu'un vent doux et caressant
Agite sous ce feuillage....
Dieux ! ô dieux, quelle autre image !
Et quel astre éblouissant
Est échappé du nuage !

AZOR.

Adore, Éma, ton ouvrage;
A ton souffle obéissant,
Le dieu du bonheur descend
Sur l'autel des sacrifices.

ÉMA.

Il triomphe, il est armé
De la flèche des délices ;
Mon cœur en est enflammé.
O tout-puissant bien-aimé !
Ta majesté se déploie.
Azor, le cri de ma joie
Jusqu'à toi s'est élevé.
Le feu du bûcher s'allume,
La victime se consume,
L'holocauste est achevé.

ÉPITRES

ÉPITRES

ÉPITRE PREMIÈRE

A MES VERS

Adressés à madame la marquise de Pompadour en 1760.

Quittez, mes vers, les ombres du mystère,
Allez paroître au plus brillant séjour ;
Abandonnez les vallons de Cythère ;
Mais évitez l'éclat d'un trop grand jour.
Enfants, voués au culte de l'amour,
Ne vous montrez qu'aux regards de sa mère.
Craignez aussi, dans vos jeux indiscrets,
De vous livrer aux traits de la licence :
De la beauté voilez quelques attraits,

Et ramenez au ton de la décence
Le coloris de vos tendres portraits.
Qu'avec plus d'art vos gazes retenues,
Par un obstacle irritent le zéphyr;
Peignons toujours les Grâces demi-nues :
L'œil qui voit tout perd bientôt tout désir.
En imitant les maîtres de la lyre,
Craignez, mes vers, d'en suivre trop l'ardeur :
J'aime Catulle et son tendre délire;
Mais trop souvent sa muse sans pudeur
Donne à l'amour un masque de satyre.
Suivez Ovide, osez dicter ses lois;
Mais de son art épurez le système :
Il parle aux sens et nous redit cent fois
Comme on jouit et non pas comme on aime.
Tibulle encor, ce dieu du sentiment,
Des voluptés voila trop peu l'image.
De ces Latins la langue étoit peu sage :
Galante, obscène et libre impunément,
Elle dit tout : la nôtre, un peu sauvage,
Rougit d'un mot; un rien lui fait ombrage :
C'est une prude, on la blesse aisément.
Nos bons aïeux, au temps de son enfance,
Sans retenue égayant leurs propos,
Entretenoient la gothique indécence,
Et prodiguant le sel de leurs bons mots,
Des chastes Sœurs corrompoient l'innocence.
Survint le goût, sage réformateur,
Qui n'admit plus qu'un langage sévère;
Mais sur les jeux de la gaîté légère,
Trop loin peut-être il porta sa rigueur.

Vers le sublime il étendit ses ailes,
Pour les palais il quitta les hameaux;
Et pour l'éclat des lyres immortelles,
Fit dédaigner les tendres chalumeaux.
On fit sonner les trompettes épiques;
L'ode éleva ses modes pindariques;
De Melpomène on entendit les cris;
Et cet élan des sublimes esprits
Laissa bien loin les modestes lyriques.
Le dégoût prit à nos chantres galants,
Dont la mollesse enfouit les talents :
Contes joyeux, chansons idaliennes,
Hymnes d'Hébé, cantiques de Bacchus,
Tendres accords des flûtes lesbiennes,
Le Pinde alors ne vous entendit plus.
Quelle autre guerre, ô fille d'harmonie,
Va vous livrer ce siècle de raison !
Du nord glacé de la philosophie
Est émané ce souffle, ce poison,
Qui, répandu sur tout notre horizon,
Désolera l'empire du génie.
J'entends déjà ces graves nourrissons,
Qui, mesurant leur prose doctorale,
Pensent traiter arts, sciences, morale;
Nicole en vers veut donner ses leçons :
Siècle pensant, âge de la lumière,
Nous admirons tes Socrates nouveaux;
Éclaire, instruis par leurs divins travaux
Et de l'erreur désille la paupière;
Mais qu'Apollon brille de ses attraits :
Ne ternis point l'éclat de ses parures

Et laisse-lui ses riantes peintures
Pour dérider les sages que tu fais.

Par un esprit de vertige et de mode,
S'élève encore une secte incommode
D'hommes lettrés, bizarres contempteurs
De nos écrits ; mais zélés fanatiques,
De l'étranger importants amateurs,
Infatués des muses britanniques :
Tout ce que Londre a pour eux enfanté
Est aussitôt lu, cité, translaté.
Aussi voit-on dans nos champs littéraires
Changer l'émail de nos vives couleurs,
Et, par l'effet des teintes étrangères,
Dénaturer nos primitives fleurs.
Ils nous diront, serviles tributaires,
Que la nature excelle en ce tableau ;
Que ce beau sombre est la teinte du beau.
Non, mes amis ; consultons nos modèles,
Imitons-les ; pensons comme Boileau.
Pourquoi puiser dans ces sources nouvelles ?
Riches par nous, enviés, respectés,
Nous imitons, faits pour être imités.
Fuyons ce culte, et, quoi qu'ait dit Voltaire,
Milton nous passe en sublimes beautés,
Pope est divin ; mais notre goût s'altère.
Voyez plutôt nos tragiques nouveaux,
Et ces tyrans, ces poignards, ces tombeaux ;
Je citerois, pour plus grande manie,
La doléance et les pleurs de Thalie,
Et ce théâtre aux bruyantes chansons,

Et l'héroïde aux lamentables sons.
Qui nous rendra les chants de la tendresse?
D'où renaîtront ces airs mélodieux,
Faits pour l'oreille et la table des dieux ?
L'ombre et le deuil s'emparent du Permesse.
Plus de Grécourt, encor moins de Chaulieu ;
Piron s'endort, Gresset est tout en Dieu.
Un jeune essaim eût volé sur leurs traces ;
Mais je les vois portés par le torrent,
Trop égarés par la sphère du grand,
Pour revenir dans le cercle des Grâces.
Vous n'eûtes pas ce vain désir comme eux,
Mes petits vers, et vous fûtes heureux.
Votre foiblesse éveilla ma prudence :
Je balançai le fardeau des sujets ;
Et vous bornant aux plus simples objets,
Je vous contins dans l'abri du silence.
Que nous importe un renom suborneur ?
Le repos suit l'obscurité du sage.
Plus près de moi je cherchai le bonheur.
De l'amitié j'obtins le doux suffrage,
Il me suffit. Heureux jusqu'à ce jour,
Vous jouirez longtemps de ce partage,
Contents de plaire aux yeux de Pompadour.

ÉPITRE II

SUR L'AUTOMNE

Suivons les ménades ;
Dans leurs promenades,
Amis, rendons-nous.
Bientôt les pléiades,
L'aquilon jaloux,
Fondant des montagnes,
Viendront tour à tour
Faire à nos campagnes
Sentir leur retour.

La seule Pomone,
Sous ce frais berceau,
Rit et se couronne
D'un pampre nouveau.
Du nectar qui coule,
Versé par ses mains
S'abreuve une foule

De jeunes sylvains,
Qui, dans ces jardins,
Du pesant Silène
Soutiennent à peine
Les pas incertains.

Suspends ton étude;
Viens, loin des neuf Sœurs,
Goûter les douceurs
De ma solitude.
Esclave avec moi,
Du vainqueur de l'Inde
Que le dieu du Pinde
Subisse la loi.
Si tu ne peux vivre
Sans un Apollon,
C'est Anacréon,
Ami, qu'il faut suivre.
Apprends à monter
Ta galante lyre.
Si tu veux chanter,
Que Bacchus t'inspire
Le tendre délire
Qui, cher à Thémire,
S'en fait écouter.

Parmi nos convives,
Invitons l'Amour ;
Qu'il vienne à son tour
Recevoir sur ces rives
Cythère et sa cour.

Couché sous la treille,
Si quelqu'un sommeille,
Par un tendre effort,
L'Amour le réveille
Quand Bacchus l'endort.
Ami d'Épicure,
J'en suis les leçons;
Comme lui j'épure
Les utiles dons
Que fait la nature
A ses nourrissons.

D'une ardeur extrême
Le temps nous poursuit :
Détruit par lui-même,
Par lui reproduit;
Plus léger qu'Éole,
Il naît et s'envole,
Renaît et s'enfuit.
Qu'un prompt sacrifice
Fixe le caprice
Du vieillard jaloux ;
Qu'au milieu de nous
Ce dieu taciturne
Perde son courroux.

Du vin de cette urne
Enivrons Saturne.
Désormais plus lent,
Ce dieu turbulent,
Pour reprendre haleine,

Suivra de Silène
Le pas nonchalant.

Ce lieu solitaire
Est le sanctuaire
Où, libre d'ennui,
Je dois aujourd'hui
Immoler les craintes,
Les soins, les contraintes
Et les vains désirs,
Tyrans des plaisirs.

Déjà sous la tonne,
La coupe à la main,
Hébé me couronne
D'un lierre divin,
Et Comus ordonne
L'apprêt du festin.
Les nymphes accourent;
Les faunes m'entourent;
Le vin va couler;
L'encens va brûler;
La victime est prête.
On va l'immoler.
Ami, qui t'arrête?
Thémire, avec moi,
Pour ouvrir la fête,
N'attend plus que toi.

ÉPITRE III

LE PRINTEMPS

Sur l'herbage tendre,
Le ciel vient d'étendre
Un tapis de fleurs.
Et l'Aurore arrose
De ses tendres pleurs,
De la jeune rose,
Les vives couleurs.

Déjà Philomèle
Ranime ses chants,
Et l'onde se mêle
A ses sons touchants.
Sur un lit de mousse,
Les Amours, au frais,
Aiguisent des traits
Qu'avec peine émousse
La froide raison,

Qui croit qu'elle règne,
Quand elle dédaigne
La belle saison.

Nos berceaux se couvrent
Du souple jasmin;
Nos yeux y découvrent
Le riant chemin
Par où le mystère,
Servant nos désirs,
Nous mène à Cythère
Chercher les plaisirs.

Oui, de la nature
La vive peinture
N'est pas sans dessein.
Tant de fleurs nouvelles,
Qui de tant de belles
Vont orner le sein;
Le tendre ramage
Des jeunes oiseaux;
Le doux bruit des eaux,
Tout offre l'image
D'un aimable dieu;
Tout lui rend hommage.

Dans un si beau lieu,
Tout y peint son feu;
Hélas! quel dommage
Qu'il dure si peu!
Il pénètre l'âme,

Ce feu trop subtil.....
Mais pourquoi faut-il
Que de cette flamme
Qui peint le printemps,
Tout en même temps
Trace à notre vue
La légèreté,
Souvent imprévue
Chez la volupté !

L'onde fugitive,
A l'âme attentive,
Peint à petit bruit
L'ardeur passagère,
Dont l'éclat séduit
Plus d'une bergère
Que l'amour conduit.

L'haleine légère
Du zéphyr badin,
Qui, dans ce jardin,
Vole autour de Flore ;
Du vif incarnat
Qu'elle fait éclore,
Le frivole éclat ;
De l'oiseau volage
Les accords légers
Peignent du bel âge
Les feux passagers.

Tout ce qui respire,
Nous dit en ce temps :

L'amoureux empire
Est un vrai printemps ;
Il plaît, il enchante ;
On l'aime, on le chante ;
Soins trop superflus !
Vaut-il ce qu'il coûte ?
A peine on le goûte,
Qu'il n'est déjà plus.

ÉPITRE IV

SUR L'HIVER

De l'urne céleste,
Le signe funeste
Domine sur nous,
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'Ourse en courroux.
L'onde suspendue
Sur les monts voisins
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux,
N'ont rien qui m'amuse ;
La froide Aréthuse
Fuit dans les roseaux ;
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux

Son onde échauffée.
Telle est des saisons
La marche éternelle,
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons.
Ce tribut fidèle,
Qui se renouvelle
Avec nos désirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaisirs.

Cédant nos campagnes
Au tyran des airs,
Flore et ses compagnes
Ont fui ces déserts.
Si quelqu'une y reste,
Son sein outragé
Gémit, ombragé
D'un voile funeste.
La nymphe modeste
Versera des pleurs
Jusqu'au temps des fleurs.

Quand d'un vol agile,
L'amour et les jeux
Passent dans la ville,
J'y vole avec eux.
J'irai, Melpomène,
Amant des neuf Sœurs,
Voir la double scène

Des ris et des pleurs;
J'irai, pour entendre,
Gai, sublime ou tendre,
Vos divers travaux,
Contemplant la guerre
Des auteurs nouveaux
Qu'on juge au parterre.

Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.
Du beau seul épris,
Envie ou mépris,
Jamais ne m'enflamme;
Seulement dans l'âme
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles,
Je vais de mes airs
Frapper tes oreilles.
Après nos concerts,
L'ivresse au délire
Pourra succéder.
Sous un double empire
Je sais accorder
Le thyrse et la lyre;
J'y crois voir Thémire,
Le verre à la main,
Chanter son refrain,
Folâtrer et rire.

Quel sort plus heureux !
Buveur, amoureux,
Sans soin, sans attente,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir;
Pour l'heure présente,
Toujours un plaisir;
Pour l'heure suivante,
Toujours un désir.

Grand Dieu ! mes années
Seront au niveau
De vos destinées.
Coulez, mes journées,
Par un nœud si beau,
Toujours enchaînées,
Toujours couronnées
D'un plaisir nouveau.
Qu'à son gré la Parque
Hâte mes instants,
Les compte et les marque
Aux fastes du temps;
Je l'attends sans plainte,
Sans désir ni crainte,
Et bien convaincu
D'être un jour vaincu
Par sa rude atteinte;
Mais j'aurai vécu.

Sans date ni titre,
Dormant à demi,

Ici ton ami
Finit son épître.
Aussi verra-t-on,
Au fruit de ma veine,
Que, libre et sans gêne,
J'ai bien pris le ton
Du lieu de la scène;
Car, rimant pour toi
Ce dernier chapitre,
La table où je bois
Me sert de pupitre.
De tes vins divers
Je serai l'arbitre :
Sois-le de mes vers,
Je te les adresse.
S'ils sont sans justesse,
Sans délicatesse,
Sans ordre et sans choix,
En de folles rimes,
On lit quelquefois
De sages maximes.

ÉPITRE V

LE HAMEAU

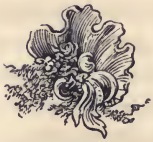
RIEN n'est si beau
Que mon hameau,
Oh ! quelle image !
Quel paysage
Fait pour Watteau !
Mon ermitage
Est un berceau
Dont le treillage
Couvre un caveau.
Au voisinage,
C'est un ormeau,
Dont le feuillage
Prête un ombrage
A mon troupeau ;
C'est un ruisseau
Dont l'onde pure

Peint sa bordure
D'un vert nouveau.
Mais c'est Sylvie
Qui rend ces lieux
Dignes d'envie,
Dignes des dieux.
Là, chaque place
Donne à choisir
Quelque plaisir
Qu'un autre efface.
C'est à l'entour
De ce domaine
Que je promène
Au point du jour
Ma souveraine.
Si l'aube en pleurs
A fait éclore
Moisson de fleurs,
Ma jeune Flore
A des couleurs
Qui, près des leurs,
Brillent encore.
Si les chaleurs
Nous font descendre
Vers ce Méandre,
Dans ce moment,
Un bain charmant
Voit sans mystère,
Sans ornement,
Et la bergère
Et son amant.

Jupe légère
Tombe aussitôt.
Tous deux que faire?
L'air est si chaud!
L'onde est si claire!
Assis auprès,
Comus après
Joint à Pomone
Ce qu'il nous donne
A peu de frais.
Gaîté nouvelle,
Quand le vin frais
Coule à longs traits;
Toujours la belle
Donne ou reçoit,
Fuit ou m'appelle,
Rit, aime ou boit.
Le chant succède,
Et ses accents
Sont l'intermède
Des autres sens.
Sa voix se mêle
Aux doux hélas
De Philomèle,
Qui si bien qu'elle
Ne chante pas.
Telle est la chaîne
De nos désirs :
Nés sans soupirs,
Comblés sans peine,
Et qui ramène

De nos plaisirs
L'heure certaine.

O vrai bonheur,
Si le temps laisse
Durer sans cesse,
Chez moi vigueur,
Beauté chez elle,
Jointe à l'humeur
D'être fidèle !
Qu'à pleines mains,
Le ciel prodigue
Comble et fatigue
D'autres humains :
Moi, sans envie,
Je chanterai,
Avec Sylvie ;
Je jouirai
Et je dirai
Toute la vie :
Rien n'est si beau
Que mon hameau.



ÉPITRE VI

SUR L'AUTOMNE

ABRÈGE ta course,
Amant de Thétis;
Soleil, amortis
Tes feux dans leur source.
L'excès des chaleurs
A brûlé dans nos plaines,
A séché nos fleurs,
Tari nos fontaines;
L'Aurore est sans pleurs,
Zéphir sans haleine,
Flore sans couleurs.
La seule Pomone,
Sous ce frais berceau,
Rit et se couronne
Du pampre nouveau;
Du nectar qui coule
S'abreuve une foule

De jeunes sylvains
Dont la pétulance,
L'ivresse, la danse,
Les chants amoureux
Changent en ménades
Les folles dryades
Qui boivent comme eux.
Romps ton esclavage,
Ami studieux;
Viens, par cette image,
Délasser tes yeux;
Viens, mon cher Ariste.
Philosophe vain,
Est-ce au dieu du vin
Qu'un sage résiste?
Sois sage, mais boi :
Vois le dieu du Pinde,
Esclave avec toi,
Du vainqueur de l'Inde
Suivre ici la loi.
Dans ce lieu tranquille,
Tu sais qu'enchanté
De la liberté,
J'en ai fait l'asile
De la volupté.
Je veux qu'on allie
Sur un même ton
Maxime et saillie,
Pétrone et Caton,
Sagesse et folie.
Ainsi verra-t-on

Épicure à table,
Au banquet aimable
D'un nouveau Platon.
J'y veux pour convive
L'enfant de Cypris;
Au milieu des ris,
Sa chaleur plus vive,
Sa gaîté naïve
Plaît à mes esprits.
Couché sous la treille
Si quelqu'un sommeille,
Par un tendre effort,
Qu'Amour le réveille,
Quand Bacchus l'endort.
Quelque vieux Chrysippe
Voudroit follement
Poser un principe
Contre un sentiment.
Pourquoi d'un moment
Que le ciel nous donne,
Nous faire un tourment?
La nature ordonne;
Mon cœur obéit;
Sénèque raisonne;
Horace jouit.

Vois de quel emblème
Il a de sa main
Gravé le système
Du bonheur humain.
D'une ardeur extrême

Le temps nous poursuit;
Détruit par lui-même,
Par lui reproduit,
Plus léger qu'Éole,
Il naît et s'envole,
Renaît et s'enfuit.
Enivrons Saturne;
Ce vieillard plus doux,
Égayant pour nous
Son front taciturne,
Perdra son courroux
Au fond de cette urne;
Devenu plus lent,
Ce dieu turbulent,
Pour reprendre haleine,
Prendra de Silène
Le pas nonchalant.
Sous l'ombre propice
De ce bois sacré,
L'autel est paré
Pour le sacrifice;
Hébé me couronne
D'un lierre divin,
Et Comus ordonne
L'apprêt du festin.

Avec nos bergères
Chantez, dieu des bois;
Ménades légères,
Dansez à leurs voix.
Ami, qui t'arrête?

Pour ouvrir la fête,
Je n'attends que toi.
Tu verras Thémire,
Tenant tour à tour
Les flèches d'Amour,
Le thyrse et la lyre.
Tu sais quel empire
Thémire a sur moi;
Mais, sûr de ma foi,
L'objet qui m'enflamme
N'a point oublié
La part que mon âme
Doit à l'amitié.

ÉPITRE VII

A THÉMIRE

Écrite de Fontainebleau, 1766.

Du froid séjour de la grandeur
J'écris à ma chère Thémire ;
Le confident de mon ardeur,
L'Amour est mon ambassadeur ;
Qu'il lui porte ce qu'il m'inspire.

J'habite l'asile des rois,
Palais que des sables arides
Environnent au fond des bois,
Où l'on révéroit autrefois
Le rameau sacré des druides,
Et dont nos maîtres firent choix
Pour lancer leurs meutes rapides,
Et mettre les cerfs aux abois.
J'aime à voir ces chênes antiques,

Et ces tours, ces dômes épars,
Ces rochers vus de toutes parts ;
Le désordre de ces portiques,
Ces magnificences gothiques,
N'ont rien qui blesse mes regards ;
Mais mon cœur, que peut-il y faire ?
Trouverai-je ici le bonheur ?
J'aime ailleurs, puis-je ici me plaire ?
Me plaire au faste suborneur
De la gloire et de sa chimère,
Et sous l'iniquité prospère
Abaisser le front de l'honneur ?
Que me veut l'amitié cruelle
De l'ambitieux qui m'appelle
Aux fortunes de ce séjour ?
Ai-je d'autre fortune à faire
Que de consacrer chaque jour
A te voir, t'adorer, te plaire,
A chanter Thémire et l'amour ?
Arraché de ma solitude
Et des berceaux de mon loisir,
Puis-je goûter, dois-je choisir
Le stérile ennui d'une étude,
Qui n'est pas celle du plaisir ?
Quel intérêt peut me distraire
Du lieu de ma félicité,
Du lieu qu'habite ma bergère ?
Ton climat, douce liberté ;
Son beau ciel, son pur hémisphère,
Ses délices m'ont dégoûté
D'habiter la terre étrangère

De la cour et de la cité.
Thémire, c'est là ton partage,
C'est le bonheur que j'ai quitté.
Puis-je assez m'en tracer l'image ?
Hélas ! j'ai vu finir le cours
De ces innocentes soirées,
Plus belles que les plus beaux jours,
Où sans art tes grâces parées
Brilloient au milieu du concours
De tes rivales éplorées,
De tes amis et des amours.
C'est le bord heureux de Suresne,
C'est le beau gazon de la Seine
Que tes pas légers parcouroient,
Quand tous les zéphyrs accouroient,
Voloient et te suivoient à peine ;
Quand Carite et moi t'adoroient,
Et que les Grâces admiroient
Leur sœur, leur émule et leur reine.
Ces jeux, que sont-ils devenus ?
Que fait l'innocente Carite ?
La compagne de ma Vénus,
Sa rivale et sa favorite ?
Que mon cœur en étoit jaloux,
Quand le tribut de ses tendresses
Étoit avec des noms si doux
Payé de toutes tes caresses !
Sans l'espoir d'un pareil retour,
Il faut encor que je révère
Cette ardeur qui vous est si chère,
L'Amitié, la sœur de l'Amour,

Si souvent fatale à son frère.
Unis-les tous deux sous ta loi;
Aime ta Carite, aime-moi.
Peut-être la nature sage,
Loin de condamner ce partage,
Médite enfin ce double emploi,
Pour le bonheur de son ouvrage.
Mais j'entends retentir les cors,
La chasse a fini, l'heure exige
Que j'abandonne le prestige
Du songe charmant d'où je sors.
Que le bruit des chasses m'afflige !
Adieu. D'un si triste tableau,
Thémire, accuse ton absence.
Que veut-on que je peigne en beau
Sans toi, sans ta douce présence ?
Par une magique puissance,
Veux-tu que tout change à mes yeux ?
Viens toi-même habiter ces lieux.
La métamorphose est aisée.
Pour moi disparoîtra la cour;
Et tu feras de ce séjour
Éden, Cythère et l'Élysée.

ÉPITRE VIII

A MADEMOISELLE S***

Écrite de Fontainebleau.

Du froid séjour de la grandeur,
J'écris à ma chère Thémire :
Qu'Amour soit mon ambassadeur,
Qu'il lui porte ce qu'il m'inspire.
Les fraîcheurs ont fini le cours
De ces innocentes soirées,
Plus belles que les plus beaux jours,
Où, de leurs plus simples atours,
Les Grâces naïves, parées,
Brilloient au milieu du concours
De tes amis et des amours.
Je les vis aux bords de la Seine,
Que tes pas légers parcouroient,
Quand d'une lumière incertaine
Diane et l'Amour t'éclairoient ;

Quand tous les zéphyrs accouroient,
Voloient et te suivoient à peine ;
Quand Blénac et moi t'adoroient,
Et que les Grâces admiroient
Leur sœur, leur émule et leur reine.
Où sont-ils, ces jours de désir ?
A la cour, dans ma solitude,
Mais solitaire sans loisir,
Le sort jaloux m'a fait choisir
Le stérile ennui d'une étude
Qui n'est pas celle du plaisir ;
Mais lorsque mon cœur peut saisir
L'image de l'objet qu'il aime,
Je ne vois qu'Amour devant moi,
Je ne vois que Cythère et toi,
Je me revois enfin moi-même.
Mon âme échappe à sa prison ;
L'effort du plaisir la délie,
L'étude occupoit ma folie :
Le plaisir me rend la raison.
Qu'ici règne un esprit contraire !
Hélas ! quel séjour pour un cœur
Né tendre, amoureux et sincère !
Ici l'amour est un trompeur,
Et l'hymen est un mercenaire.
Crains-tu que je perde jamais
Ta simplicité que j'adore,
Pour prendre des mœurs que je hais ?
Je cultiverois sans progrès
L'art adulateur que j'ignore,
Charmé de ne savoir encore

Qu'aimer et chanter tes attraits.
Mais insensible à ma constance,
O ma Thémire ! tu te tais !
Est-ce donc trop peu de l'absence ?
Qui tarde trop à s'exprimer
N'aime point ou n'aimera guère.
Pourquoi perdre le temps à plaire ?
Il nous est donné pour aimer.
L'âge fuit, le temps nous devance ;
L'heure où la fleur s'épanouit
Avec elle s'évanouit ;
Et l'heureux temps où l'on jouit
S'envole avec la jouissance.

ÉPITRE IX

A LAURE

Il étoit grand jour, et l'aurore
Faisoit place aux feux du matin :
Comblé du plus heureux destin,
Et sortant des bras que j adoue,
J'ai quitté ce lit clandestin,
Où puisses-tu dormir encore !
Ce jour m'a paru plus charmant,
L'air plus pur, la terre plus belle ;
Zéphire alloit plus mollement
Caresser la moisson nouvelle ;
L'onde baignoit plus lentement
La rive qui fleurit pour elle.
Ainsi par un enchantement
La nature se renouvelle
Aux yeux satisfaits d'un amant.
Tout s'épure aux traits de sa flamme ;
Tout se meut par son mouvement ;

Et devant lui chaque élément
Reçoit le charme de son âme.
O calme, ô repos de mon cœur !
Tu n'étois point cette langueur,
Ni cette foiblesse mourante
Qui terrasse un amant vainqueur ;
Mais cette joie étincelante,
Cette sérénité brillante
D'un cœur content, mais empressé,
Qui jouit du plaisir passé,
Par un souvenir qui l'enchante.

J'ai quitté ton divin séjour,
Moins plein de ce feu qui dévore,
Mais encor plus rempli d'amour :
Tel que Céphale au point du jour,
Lorsqu'il vient de quitter l'Aurore.
Par un invincible pouvoir
Tout s'enflammoit à mon passage ;
L'oiseau reprenoit son ramage ;
Le faune sortoit pour me voir,
Et la dryade, moins sauvage,
M'invitoit aux plaisirs du soir.
Moi, tout rempli de ma conquête,
Je levois mon front radieux ;
J'atteignois les cieux de ma tête
Et je surpassois tous les dieux.
Mais d'une victoire si belle,
Quel que soit pour moi tout l'attrait,
Je n'ai dit qu'à l'écho fidèle
Le nom que j'adore en secret.

Seul, au fond d'un bois solitaire,
J'ai dit que Laure est toute à moi,
Et sous le cachet du mystère,
J'ai tracé les vers que tu voi ;
Ces vers que tu me fais entendre,
Lorsqu'en tes caprices divers,
Tu prêtes aux plus faibles airs
L'accent de la voix la plus tendre ;
Lorsque tu chantes tour à tour,
Cythère, Délos, Hypocrène ;
Quand sur ta bouche de sirène,
Je meurs d'amour-propre et d'amour.

Qui pourra jamais la décrire,
Cette ivresse de mes esprits ?
Mais qu'importent de vains écrits !
Dans mon cœur ne sais-tu pas lire ?
Quel Apollon peut garantir
D'exprimer ce qu'amour inspire ?
On a tant d'âme pour sentir,
Et si peu d'esprit pour le dire !

ÉPITRE X

A MADEMOISELLE SALÉ

Les amours pleurant votre absence
Loin de nous s'étoient envolés :
Enfin les voilà rappelés
Dans le séjour de leur naissance.
Je les vis, ces enfants ailés,
Voler en foule sur la scène,
Où, pour voir triompher leur reine,
Leurs états furent assemblés.
Tout avoit déserté Cythère,
Le jour, le plus beau de vos jours,
Où vous reçûtes de leur mère
Et la ceinture et les atours.
Dieux ! quel fut l'aimable concours
Des jeux, qui, marchant sur vos traces,
Apprirent de vous pour toujours
Ces pas mesurés par les Grâces
Et composés par les amours !

Des ris l'essaim vif et folâtre
Avoit occupé le théâtre.
Sous les formes de mille amants,
Vénus et ses nymphes parées
De modernes habillements,
Des loges s'étoient emparées ;
Un tas de vains perturbateurs,
Soulevant les flots du parterre,
A vous, à vos admirateurs,
Vint aussi déclarer la guerre.
Je vis leur parti frémissant,
Forcé de changer de langage,
Vous rendre, en pestant, leur hommage
Et jurer en applaudissant.
Restez, fille de Terpsichore,
L'Amour est las de voltiger;
Laissez soupirer l'étranger,
Brûlant de vous revoir encore.
Je sais que, pour vous attirer,
Le solide Anglois récompense
Le mérite errant que la France
Ne sait tout au plus qu'admirer.
Par sa généreuse industrie,
Il veut en vain vous rappeler.
Est-il rien qui doive égaler
Le suffrage de sa patrie ?

ÉPITRE XI

A BATILDE

A toi, l'aimable solitaire,
Pour qui mon cœur s'est déclaré;
Objet de mon culte ignoré,
Vois sous ce cachet du mystère
Tout l'amour que je t'ai juré :
Ce n'est point cet amour vulgaire,
Où l'homme profane est livré.
Je sens qu'un feu pur et sacré
Me rend digne du sanctuaire
Où mon audace a pénétré.

Je brûlai des flammes mondaines,
Et courant la mer des dangers,
J'amusai mes goûts passagers
Du chant des profanes sirènes.
Aujourd'hui, changeant de désirs,
J'aborde une plage nouvelle :
La voix des colombes m'appelle

Au port des tranquilles plaisirs.
Non, tout ce que le monde inspire
De délire et de sentiment
N'égale pas l'embrasement
De l'amour qu'ici l'on respire.
L'amour, sans doute, a plus d'attraits
Dans les chaînes de la contrainte;
Et les barreaux de ton enceinte
Donnent plus de force à ses traits.
Ainsi qu'à travers un nuage,
L'astre qui commande aux saisons
Darde, par un étroit passage,
Tout le faisceau de ses rayons :
Pénètre et brûle davantage.

Le bonheur habite ces lieux.
Malgré le deuil qui t'environne,
Malgré l'appareil envieux
Du voile épais qui te couronne,
Que Batilde est belle à mes yeux!
Que la foi du peuple révère
Ce noir et saint déguisement;
Batilde, tu sais quel tourment
Causoit cette barrière austère
Aux yeux peu dévots d'un amant.
Enfin, mon ardente prière
Amena ce jour de lumière
Qui combla mon enchantement.
O jour! ô fortuné moment!
Que mon sort fut digne d'envie!
Moment d'ivresse et de transport!

Je vis les charmes de la vie
Sortir des crêpes de la mort.
L'amour est le dieu des mystères :
Il dit à ces voiles austères
De disparoître à mes regards ;
Ces voiles tombèrent épars.
Il détacha de sa main même
Ce bandeau, ce sacré lien,
Qui, mis à la place du sien,
Lui fit un nouveau diadème.
Tes cheveux déliés, soudain
Par anneaux flottants s'épandirent,
Et, comme un nuage, couvrirent
L'ivoire poli de ton sein.
Quel autre tableau ! quelle image !
Par un prestige de l'amour,
Ce tombeau, ce lieu d'esclavage,
Devint le plus riant séjour.
Tes grilles furent éclipsées,
Et mille fleurs entrelacées
Formèrent des berceaux divins,
Où, sur ta tête rayonnante,
Voltigeoit la troupe riante
Des amours et des chérubins.

Vous brûlez de toutes leurs flammes,
Tendres captives, belles âmes,
Qui gardez le feu des autels ;
L'amour, des célestes délices,
Vous mène aux tendres sacrifices,
Qui font le bonheur des mortels.

Hélas ! je l'ignorois encore,
Ce don d'aimer, ce vrai bonheur;
La Sulamite que j'adore
M'apprit qu'il étoit dans mon cœur.
Que le tien, Batilde, y réponde;
Unis par des liens si doux,
Dans notre obscurité profonde,
Dans l'oubli du siècle et du monde,
Nous pouvons tromper les jaloux.
Un labyrinthe impénétrable,
Dérobe aux mortels tes appas ;
J'en aurai le fil secourable,
L'amour y guidera mes pas.
En dépit du destin avare,
J'obtiendrai, pour prix de ma foi,
Le trésor qu'une loi bizarre
Du reste du monde sépare,
Pour n'être connu que de moi.
Au jardin des roses captives,
Celle dont mon cœur est blessé
Est dans un buisson hérissé
Qui retient ses feuilles plaintives.
N'importe, j'en saurai jouir;
Attends, ma belle prisonnière,
Je franchirai cette barrière;
Et comme le vent du zéphyr,
Ranimé, dès l'aube première,
Mon souffle ira t'épanouir.

Cette nuit nous sera propice ;
Lorsque les ombres couvriront

Les murs du claustral édifice ;
Quand les cantiques finiront,
Quand les mères s'endormiront
Dans leur froide béatitude ;
Quand les jeunes gémiront
Du vide de leur solitude ;
Veille, attends-moi dans ce séjour
Si tu brûles pour mon retour ;
D'une ardeur plus impatiente,
Prévenant l'étoile du jour,
J'irai, solitaire charmante,
Combler, accabler mon amante
De tous les feux de mon amour.

ÉPITRE XII

A OLYMPE

Tandis que l'enfant de Cypris
Inspire et féconde l'adresse
De ses nocturnes favoris,
Et dans la nuit la plus épaisse,
Trompe les cocus de Paris;
Quand l'Hymen dort, quand l'Amour veille;
Quand le suisse prête l'oreille
Au marteau que va doucement
Soulever la main d'un amant;
Quand les Martons en sentinelle
Observent les pas des jaloux;
Quand plus d'une épouse infidèle
Ferme sur elle les verrous;
Lorsqu'une heure sonne et m'appelle,
Je pars, je vole où me conduit
La route la plus solitaire,
Donnant pour guide le mystère

Au dieu des faveurs qui me suit.
J'arrive auprès de ta demeure;
Et loin des passants et du bruit,
Couvert du manteau de la nuit,
J'attends ton retour et ton heure.
Ces vers te peindront le local
Voisin de tes toits domestiques :
Près de ce temple monacal,
Par ses cloches et ses cantiques,
A notre repos si fatal,
Deux petits monuments antiques
Ont un frontispice inégal;
Une madone et sa chapelle,
Une naïade et son canal
Font une accolade nouvelle.
Au centre est un enfoncement,
Un refuge, un abri fidèle
Qui sert de niche à ton amant.
Aux divinités mes voisines,
Je dis l'excès de mon amour,
Et les entretiens tour à tour
Des plaisirs que tu me destines.

Objet de ce saint monument,
Dis-je en m'adressant humblement
A la pucelle égyptienne,
Souffre qu un profane, un amant,
Au lieu de dire une antienne,
Soupire à tes pieds son tourment.
Tu me vois d'un regard sévère,
Et cette lampe qui t'éclaire,

J'en juge par son tremblement,
Me prête à regret sa lumière.
O déesse! écoute un moment:
De tous les voiles du mystère
Je couvre mon égarement;
Et si d'une ardeur criminelle
Je brûle involontairement,
Au moins suis-je un amant fidèle.
Toi qui, du fond de ces canaux,
Fais jaillir ta vive cascade,
O nymphe! ô gentille naïade!
Dont j'entends murmurer les eaux,
Avec plaisir tu dois apprendre
Le bonheur d'un amant heureux;
Tu seras propice à mes vœux,
Les naïades ont le cœur tendre.
Quand je parle ici de mes feux,
Que fais-tu, nymphe de la Seine?
Peut-être en ces humides lieux
Quelque triton audacieux
Perce ta voûte souterraine.
Je le vois brûlant de désir,
Réchauffer ton onde glacée,
Et sur ton urne renversée
Trouver la source du plaisir.
Loin que ta pudeur s'y refuse,
Combien de fois, sans l'arrêter,
Sais-tu lui faire répéter
Les jeux d'Alphée et d'Aréthuse?
Ma nymphe, aussi vive que toi,
Dans peu goûtera ces délices,

Aura ces gages de ma foi
Et verra de tels sacrifices.
Mais, tandis que dans ce réduit
Ma veine coule avec ton onde,
Près de nous j'entends quelque bruit.
Au travers de la nuit profonde,
Quel est le flambeau qui me luit?
Le bruit cesse... il se renouvelle...
L'espoir fait tressaillir mon cœur.
C'est Olympe... on frappe, c'est elle.
Ah ! c'est l'instant de mon bonheur !
Je vole, Olympe, où tu m'appelles.
Prépare tes flammes nouvelles
Pour tous les transports que je sens.
Adieu, fontaines et chapelles,
Adieu, nymphes ; adieu, pucelles,
J'invoque des dieux plus puissants.
Amour, porte-moi sur tes ailes,
Au paradis fait pour mes sens.

ÉPITRE XIII

SUR LA VOLUPTÉ

Hôte aimable d'un lieu charmant,
Où, loin du faste et du tumulte,
Tu parois si fidèle au culte
Du dieu père de l'enjouement,
J'irai sous ce bois respectable,
De myrte et d'oliviers planté,
Revoir à tes côtés à table
L'innocence et la volupté.

Des grands ainsi que du vulgaire,
Que ces beaux lieux soient ignorés :
Dans ce bachique sanctuaire,
Tous ces profanes altérés
Porteroient leur soif téméraire.

Adorons de loin nos tyrans;
Si la gloire avec eux habite,

L'ennui suit la pompe et les rangs,
Et tu sais que la joie évite
L'air fâcheux des dieux et des grands.
Non, vous n'aurez point notre hommage,
Vous, dont j'ai bravé les mépris ;
Ce berceau, mieux que vos lambris,
Couronne la tête du sage.
Plus de plaisir, moins de splendeur ;
Vos ennuyeuses excellences
Et vos sérieuses grandeurs
Glaceroient nos vives séances.
Les dieux, par un don généreux,
Ont comblé l'état où nous sommes :
La grandeur fut faite pour eux ;
Le plaisir fut fait pour les hommes :
Ils sont grands ; nous sommes heureux.

Que la saturnale établie
Dans ton rustique appartement
Leur prouve notre enchantement :
Quand l'ivresse parle et délie
Les nœuds du froid raisonnement ;
Lorsqu'un léger caprice allie,
Par un bizarre enchaînement,
Et la maxime et la saillie,
Et que des cœurs l'accord charmant
Joint aux accès de la folie
Les ressources du sentiment :
Dieu, respectez l'égarement
D'un heureux mortel qui s'oublie,
Plus dieu que vous dans ce moment.

Pendant que l'active opulence
Possède sans pouvoir jouir,
Coulant dans l'ombre du loisir
Des jours faits pour l'indépendance,
Une oisive et molle indolence
M endort dans les bras du plaisir,
M'éveille au sein de l'espérance.
Ami, voilà la volupté;
Libre enfant de l'oisiveté,
La volupté toujours nouvelle,
Vive sans fougue et sans transports,
Qui fuit afin qu'on la rappelle,
Qui fuit, mais qui laisse après elle
Les désirs au lieu de remords!
Sur mon front serein, la jeunesse
Sème encor les fleurs et les lis;
Je bois, je folâtre et je ris;
Si je succombe à ma foiblesse,
Un dieu réchauffant mes esprits,
De ma flamme et de mon ivresse
Redouble à chaque instant le prix,
Et chaque instant qui fuit me laisse
Plus altéré, mais plus épris.

Nuit charmante, arrête, prolonge
Les douceurs d'un festin pareil;
Reculons l'instant du sommeil,
Il ne peut nous donner qu'un songe.
Que l'aube, à son brillant retour,
Sur les gazons nous trouve encore
Disputant de vers et d'amour;

Et de nouveau voyons éclore,
Pour prémices d'un plus beau jour
Les fleurs, les plaisirs et l'aurore.

ÉPITRE XIV

A M***

SUR LE MÊME SUJET

ATTENDS-MOI, jeune sybarite;
J'irai sur le déclin du jour,
Dans ta retraite favorite,
Où la voix du plaisir invite
Silène, Comus et l'Amour.

Je l'ai vu, ce lieu solitaire;
C'est le Trianon de Cythère,
Lieu charmant, asile écarté,
Qu'Amour fit pour cacher sa mère
Loin du centre de la cité,
Et que la mode et le mystère
Consacrent à la volupté.
C'est une fée enchanteresse
Qui posa ces riches lambris,
Qui choisit ces meubles de prix,

Dressa ces buffets pour l'ivresse,
Fit ce théâtre pour les ris,
Cette alcôve pour la mollesse,
Et ces canapés pour Cypris.
Beaux lieux si dignes de nous plaire,
Où chaque objet donne un désir,
Et l'espoir de le satisfaire,
Où chaque pas que l'on peut faire
Est sur la trace d'un plaisir.

Dans cet asile délectable,
Ce qui m'enchantera le plus
Sera de voir Pétrone à table,
Dans le salon de Lucullus.

Le soin de régir le tonnerre
Est le partage des dieux;
Que l'encens brûle pour les cieux,
Quand le vin coule pour la terre.
Nos maîtres ont comblé nos vœux,
En bornant l'état où nous sommes :
Ils gardent les honneurs pour eux,
Ils cèdent les plaisirs aux hommes;
Ils sont grands, nous sommes heureux.
Gardons-nous bien de le détruire,
L'heureux sort qui nous est donné.
Loin tout désir empoisonné,
Dont la fortune ose séduire
L'homme au seul repos destiné.
A si peu de jours condamné,
Que peut-il savoir ou produire?

Le temps vole afin de l'instruire
Que c'est pour jouir qu'il est né.

Cette leçon fait ma science.
Bornant mon unique désir
A la suprême indépendance,
Au jour coulé dans le loisir,
Succède la nuit du plaisir,
Et le matin de l'espérance.

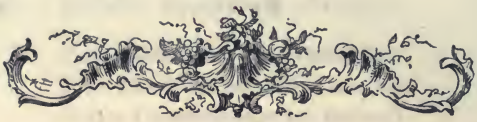
Mais le char lumineux s'élance
Dans l'humide champ de Thétis,
Et les feux du jour amortis
Font place à Vesper qui s'avance.
Voilà l'heure où nous jouissons;
Qu'on serve, ami, que tout s'empresse;
Que le nectar de toute espèce
Gémisse, écrasé de glaçons,
Dans le carafon qui le presse.
Chantons ces chorus d'allégresse,
Avec l'Hébé que tu chéris;
Qu'elle accompagne d'un souris
L'ovilé qui coule sans cesse
Versé dans la coupe des ris.
Qu'Amour réchauffe les esprits
De celui qu'affoiblit l'ivresse;
Que chaque instant qui fuit nous laisse
Plus altérés et plus épris.
Si quelqu'un avec son Armide
S'égare au fond de ce jardin,
Vole, Amour, prépare soudain

L'asile où ta flamme les guide;
Dans ce cabinet écarté
Dresse l'autel du sacrifice,
Que ce vert gazon refleurisse,
Pour faire un lit à la beauté;
Que l'air doucement agité
Des plus doux parfums se remplisse;
Dans l'ombre discrète et propice
Diane n'aura de clarté,
Qu'autant qu'il faut pour qu'on jouisse,
Et point assez pour qu'on rougisse.

Que l'Inde adore le soleil;
Qu'ici la nuit dure et prolonge
Les charmes d'un destin pareil :
Reculons l'instant du sommeil,
Il ne peut nous donner qu'un songe.

Le jour trop tôt se fera voir
Aux yeux des enfants de Silène.
Que n'ai-je en ces lieux le pouvoir
Du dieu qui fit la nuit d'Alcmène!
Voyons, puisqu'il faut le retour
De la trop vigilante aurore,
Et que l'aube nous trouve encore
Disputant de vers et d'amour,
Liés par des chaînes nouvelles,
Dans ce commun enchantement,
Jurons tous de voir promptement
Cette fête où tu nous rappelles;
Sois sûr, ami, qu'à ce serment

Tes convives seront fidèles :
La plus volage de nos belles
Gardera cet engagement.
Pour en presser l'heureux moment,
Qu'Amour au temps donne ses ailes.



ÉPITRE XV

PORTRAIT DE LA NUIT

A MADAME ***

J'avois conduit Églé chez son Apelle.
Là, parcourant les plus rares portraits,
Je dis à l'Art : Regarde..... qu'elle est belle !
Pour ton chef-d'œuvre as-tu vu plus d'attraits ?
Rends tes pinceaux dignes de ce modèle ;
Place l'objet, touche, colore, excelle,
Peins la beauté.... mais sous de nouveaux traits.
Saisis d'Églé le piquant caractère ;
Nous ne voulons naïade ni bergère ;
Vénus, Hébé... tu les peignis cent fois ;
Minerve est triste, et Pallas si sévère !
Junon si fière !... Il faut un autre choix.
Flore, dis-tu ? mais Flore, toujours Flore !...
Cherchons... Tu vas me proposer l'Aurore

Et m'éblouir de l'éclat qui la suit.
Non. Mais écoute un plan qui me séduit,
Un sujet neuf qui pourra te surprendre;
Peignons Églé sous les traits de la nuit.
Mais quelle nuit ! Dieu ! pourras-tu la rendre ?
Aux champs des airs vois ce char emporté
Par des coursiers que guide une déesse :
Il vole, il fuit loin du jour qui la presse;
Entre elle et lui règne l'obscurité.
Du firmament l'éternelle courrière,
Portant le calme et la sérénité,
Est au milieu de ce trône argenté.
De ses yeux part un sillon de lumière
Qui perce l'ombre et marque sa carrière.
Un voile obscur, enflé par les zéphyrs,
Sur ses cheveux qui flottent en arrière
Lui fait un dôme émaillé de saphirs.
De ses chevaux une main tient les rênes ;
L'autre répand des moissons de pavots,
Dont les amours, pour prix de leurs travaux,
Font des festons, bien plutôt que des chaînes.
L'oiseau qui chante aux portes du matin
Sommeille encore aux pieds de la déesse ;
La nuit retarde un concert qui la blesse :
Pourquoi sitôt voir arriver sa fin ?
Hélas ! de l'homme elle endort le chagrin,
Flatte l'espoir, console la tristesse,
De mille amants protège la tendresse,
Et de tout être adoucit les destins.
Quand la nuit veille au bonheur des humains,
Pourquoi le jour veut-il naître sans cesse ?

Toi, dont ici j'ai crayonné les traits,
Quand je t'élève aux célestes demeures,
C'est pour régner sur les plus douces heures ;
Heures d'amour, de délice et de paix.
Donne au pinceau l'honneur de cette image ;
Lors je dirai, contemplant tes attraits :
Nuit, belle nuit, que ce nom t'encourage !
Donne l'exemple aux heureux que tu fais ;
Nuit du bonheur, que ton cœur le partage !
Jouis, l'amour te rendra tes bienfaits.

ÉPITRE XVI

A CLAUDINE

Doit-on rougir de chanter ce qu'on aime ?
Faut-il des noms et des titres divers ?
Que fait un nom, quand l'amour est extrême !
Claudine est belle et suffit à mes vers.
C'est une fleur qu'un hasard fit éclore.
Pour être née en de stériles champs,
Est-elle moins la fille de l'Aurore !
Son humble état la rend plus chère encore.
Laissons tout autre honorer de ses chants
L'orgueil jaloux des parterres de Flore :
La fleur des prés est celle que j'adore.
C'est là, Claudine, au plus beau de mes jours,
Que je te vis, j'y vis tous les amours.
Simple sans art, belle sans imposture,
Ton teint naïf brilloit de ses couleurs ;
Tes seuls appas composoient ta parure,

Et tes cheveux bouclés à l'aventure,
Flottoient au vent sur un chapeau de fleurs :
Je démêlai ce feu dont la nature
Fait pétiller dans tes yeux séduisants
Tous les désirs d'un instinct de seize ans,
Cette candeur, cette vérité pure,
Et ce regard innocent et malin,
Lorsque tu vois l'albâtre de ton sein
S'élever, croître ou décroître à mesure,
Et s'arrondir sous un corset de lin.
Quand, pour jouir de ta flamme secrète,
Je vais revoir ton rustique séjour,
Qu'il est plus doux, plus piquant pour l'amour
De chiffonner ta simple collerette,
Que ces bijoux, ces clinquants de toilette,
Dont sont chargés tous nos tetons de cour !
Pour tout l'éclat d'une pompe étrangère
Changerois-tu ton amant et ton sort ?
Ne te plains point, trop heureuse bergère !
Nous folâtrons sur la verte fougère :
Sur des coussins la mollesse s'endort.
Rappelle-toi cette nuit du mystère,
Où j'habitai sous le chaume sacré
Du vieux pasteur, ton maître et mon curé ;
Lorsque ta main enivra le saint homme,
Lorsque sans lui, sans notaire et sans Rome,
Par nous deux seuls notre amour fut juré.
Ce presbytère en un temple adorable
Changea soudain ; l'amour en fut le dieu.
On te l'a peint un monstre redoutable,
Et tu le vis, c'est un enfant aimable.

On t'en a fait un crime, et c'est un jeu.
Que de larcins furent cachés dans l'ombre
De cette nuit ! Que de baisers de feu
Donnés, rendus, précipités sans nombre !
Pour les compter, ils nous coûtoient trop peu ;
L'aube du jour moins de fleurs vit éclore.
Que de baisers que je cueillois encore !
Et si l'instant de cacher notre amour
Ne fût venu, ma Claudine, j'ignore
Si le soleil, vers le quart de son tour,
N'en eût compté plus encor que l'aurore.
Ce jour coula dans l'attente du soir :
Le soir aux champs je courus te revoir,
Et souviens-toi du tendre badinage
Dont je laissai l'empreinte à ton herbage.
La nuit revint et passa ton espoir.
A table encor de pareils sacrifices
Furent tentés ; le pasteur pérora,
But et dormit, et ma main s'égara.
Que de beaux jours, que de nuits plus propices
Ont secondé nos furtives délices !
Faut-il, Claudine, en voir finir le cours !
Le temps m'appelle et m'entraîne à la ville ;
Je vais quitter le plus beau des séjours,
Mon âge d'or couloit dans cet asile,
L'âge de fer est aux lieux où je cours.
Sans être ému, j'y verrai tout Cythère,
L'art des cités et la pompe des cours :
J'en fais serment au dieu de ma bergère,
Claudine aura mes dernières amours.
Toi que je laisse oisive et solitaire,

Dans ce hameau tu verras tous les jours
Ces bois, ces eaux, ces fleurs, cette fougère,
Lubin, Antoine, et ce jeune vicaire...
Claudine, hélas ! m'aimeras-tu toujours ?

ÉPITRE XVII

A GALATÉE

N'ABUSEZ-VOUS point un amant ?
Dois-je craindre en vous l'art de feindre ?
Occupé d'un songe charmant,
N'ai-je point un réveil à craindre ?
Aimez-vous ? D'un cœur enflammé
Connoissez-vous le bien suprême ?
Et s'il est vrai que ce cœur aime,
Hélas ! suis-je l'objet aimé ?

Si je le suis, pourquoi le taire ?
Ordonnez au dieu du mystère
De m'annoncer un sort si beau.
Lorsque son flambeau vous éclaire,
Pourquoi me laisser son bandeau ?
Pourquoi ces contraintes muettes,
Quand je fais parler mes ennuis ?
Déclarez donc ce que vous êtes,

Pour m'apprendre ce que je suis.
Oui, mon ardeur est écoutée;
Je touche au bonheur que j'attends :
Naïve et tendre Galatée,
Ton âme n'est point infectée
De l'art des coquettes du temps.

La nature fit ton partage,
De ce ton de voix, ce langage
Fait pour rassurer les amours;
Et j'en crois plus que tes discours,
Tes yeux, ton maintien et ton âge;
J'en crois cet entretien charmant,
Où le goût et le sentiment
Jurent une étroite alliance;
Où l'esprit qui joue et qui pense,
Sait unir, je ne sais comment,
L'air de noblesse au ton d'aisance,
Et les grâces de la décence
A tout le sel de l'enjouement.

D'un nœud fatigant et bizarre,
L'hymen te lia pour jamais.
Il est temps que l'amour répare
Tous les maux que l'amour a faits.
Je sais trop qu'il faut nous contraindre;
Moi, j'aurai des rivaux à craindre,
Toi, des Argus à ménager.
L'obstacle doit t'encourager :
Goûtons, au lieu de nous en plaindre,
Les attraits piquants du danger.

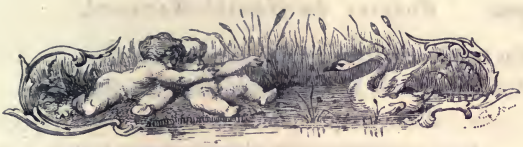
Malgré l'hymen et ses chimères,
Malgré les époux et les mères,
O ma Galatée, aimons-nous;
Rendons même grâce aux jaloux.
Malheur aux chaînes trop légères,
Que suit le poison des dégoûts!
Contre les vents et leur injure,
Le chêne ébranlé se rassure
Et se raffermit par leurs coups.

L'âge fuit, le temps nous devance;
L'heure où la fleur s'épanouit
Avec elle s'évanouit:
Sujet à la même inconstance,
L'instant heureux où l'on jouit
S'envole avec la jouissance.
Hâtons-nous de plaire aux amours:
Ton printemps ne fait que d'éclore,
Un autre âge qui me dévore
Commence l'été de mes jours.

Te dirai-je enfin le présage,
L'espoir du bonheur qui me luit?
Je rêvois à toi cette nuit...
Quel mensonge! ah Dieu! quel dommage!
Rien n'en peut égaler l'image,
Que le doux charme qui te suit.
D'amour la plus étroite chaîne
Unissoit nos sens éperdus,
Et dans nos transports confondus,
Ma bouche soupiroit à peine,

Que mes soupirs m'étoient rendus.
Dieux ! ô dieux, quelle apothéose !
Quels baisers en foule cueillis
Volés sur tes lèvres de rose
Et rendus sur ton sein de lis.

Pardonne ; tu blâmes peut-être
Ces vers libertins que tu voi ;
Mais ces vers, tu les as fait naître,
Et quel songe aurois-je sans toi ?
On doit s'exprimer comme on aime :
Ma main te grave en traits de feu
L'amour que j'ai senti de même.
Qui respecte tant, aime peu.
Rougis, j'en verrai plus de charmes,
C'est le plus beau des coloris ;
Rougis, la pudeur en alarmes
Est plus touchante que les ris.
L'amour craintif dans son enfance
N'est qu'un timide enfant qui pense
Sans oser se faire écouter ;
Mais l'amour, quand il est extrême,
Est un maître, est un dieu suprême,
Qui ne voit rien à redouter.



ÉPITRE XVIII

A MISS ***

Mon cœur, tu n'avois point aimé :
Du véritable amour reconnois la puissance,
Et d'un feu constant animé,
Pleurons les plus beaux jours perdus dans l'inconstance.
Lorsqu'à l'autel du plus jeune des dieux
J'immolai cette fleur prémice de mon âge;
Avide, emporté, curieux,
J'usai de tout sans en goûter l'usage;
D'un rapide bonheur je ne vis que l'image;
Je perdis tout le fruit des plaisirs de ce jour,
La nature en eut tout l'hommage :
C'étoit l'instinct, ce n'étoit point l'amour.

Soudain, par des flammes nouvelles,
Je vis mes sens se rallumer;
Je m'épuisois à les calmer.

Du plus volage Amour je fatiguois les ailes,
J'attaquois cent beautés par mes vers infidèles;
J'en sus quelquefois désarmer :
Mais, plus amant du plaisir que des belles,
C'étoit jouir, ce n'étoit point aimer.
J'aimai bientôt par habitude;
L'obstacle et le danger ressuscitant mes goûts,
Je fis mes plaisirs les plus doux
De combattre une Agnès, de soumettre une prude ;
L'amour est un plaisir, et j'en fis une étude :
J'en fis l'art, et, traçant le système amoureux,
J'enseignois le bonheur et n'étois point heureux,
J'aime enfin, j'ai rendu les armes;
Le vrai trait est parti du carquois des amours.
J'ai connu les tendres alarmes,
Et mes yeux étonnés de leurs premières larmes
Ont vu l'unique objet qu'ils aimeront toujours.
Contre un penchant réel je combattois encore ;
Les mains d'une étrangère ont apporté mes fers :
Londres fut le berceau de celle que j'adore,
Et l'astre de mes jours s'est levé sur les mers.

O nymphes d'Albion, je reconnus sans peine
Ce teint, cette taille, ces traits
Dont Thétis, votre souveraine,
De l'une de vos sœurs composa les attraits;
Pour fixer une âme inconstante,
L'amour prit soin de la former
Tendre, naïve et caressante,
Faite pour plaire, encor plus pour aimer;
Si vive dans les ris, dans les pleurs si touchante;

Portant tous les traits précieux
Du caractère d'une amante,
Le plaisir sur sa bouche et l'amour dans ses yeux.
O toi, qui vas régner sur mon âme attendrie,
O ma jeune étrangère, écoute mes accents;
Étouffe les cris impuissants
De la folle pudeur où l'enfance est nourrie;
Ne rougis que d'attendre, et permets à tes sens
La liberté, trésor de ta patrie.
Des préjugés, choisis ceux des plaisirs.
Le passé n'est plus rien ; l'avenir est un songe.
L'amour est tout, l'honneur est peut-être un mensonge.
Fais taire ce tyran, fais parler tes désirs :
Voilà tes dieux; voici ce qui les touche.
Rends-toi, jouis, et permets qu'à mon tour
J'ose en tes bras te prouver mon amour,
Par mes soupirs expirant sur ta bouche :
Là, sur ton cœur que j'aurai pu charmer,
Là, dans le sein de l'ivresse suprême,
Là, tous les dieux, Vénus et l'Amour même
Apprendront comme il faut aimer.

ÉPITRE XIX

A THÉLAMIRE

Ah Dieu ! qui pourroit résister
Au nouveau charme qui m'attire ?
Les grâces vont toucher ma lyre,
L'Amour avec moi va chanter ;
J'entends la voix de Thélamire,
Et mon âme, sans s'arrêter,
S'abandonne au double délire
De la voir et de l'écouter.

Oh ! que de conquêtes nouvelles
Feront nos chants mélodieux,
Si le langage aimé des dieux
Devient encor celui des belles !
A la voix des muses mortelles,
Quels accents seront comparés ?
Ah ! s'ils veulent être adorés,
Que ces dieux nous parlent comme elles.

ÉPITRE XX

A CORINNE

O Dieu ! quel infidèle guide
Des amours veut te séparer ?
Reviens, triste amante d'Euclide,
Et quitte le sentier aride
Où Maupertuis va t'égarer.

Laisse tant de sublimes folles,
Dont la marotte est le compas,
Passer de Cythère aux écoles,
Et manquer des calculs frivoles
Au lieu de compter leurs appas.

De Phaon, l'amante plus sage,
Qui ne chanta que ses amours,
De l'esprit qu'elle eut en partage,
Fit-elle un abus si sauvage ?
Perdit-elle ainsi ses beaux jours ?

Quand des tristes Zénon d'Athène,
L'erreur étendant le pouvoir
Du portique à la cour romaine
Apporta l'ennui du savoir,
Vit-on de leur étude avide,
Julie oublier nos chansons,
Et prendre en secret les leçons
D'un autre art que celui d'Ovide?

Qu'Uranie, au front soucieux
Tristement couronné d'étoiles,
Perce la nature et ses voiles,
Parcoure et compasse les cieux.
Mais toi, dans l'enceinte dorée
D'un entresol délicieux,
Livrée aux soins officieux
Des suivantes de Cythérée,
Ne vois que ces riens précieux
Dont brille la beauté parée,
Et sur ton image adorée
Fixe ton étude et tes yeux.
Tout est là, quel autre système,
Quel autre esprit peut t'animer?
Ignorer tout, mais tout charmer,
Voilà ta science suprême;
Plus savante que Newton même,
Si tu savois encore aimer?

Tandis qu'un petit Zoroastre
Veille aux portes du firmament
Et cherche au ciel quelque désastre,

Dans ton alcôve obscurément,
Observe à tes pieds un amant
Et renonce au coucher d'un astre;
Le flambeau d'amour est le tien :
Qu'il préside au plus doux lien,
Qu'il serve aux plaisirs du mystère,
Et que sa flamme qui t'éclaire
Se change, selon tes désirs,
En cette lampe de Cythère,
Nocturne témoin des plaisirs.
Au tourbillon de ton ivresse,
Que le sommeil et la mollesse
Ne te conduisent qu'à rêver;
Et par une étude certaine,
Vois chez toi, pour tout phénomène,
L'aurore à midi se lever.

Si, prenant un vol curieux,
Tu veux, d'une âme plus active,
Franchir le cercle injurieux
Où le préjugé te captive,
Ajoute au don de la beauté
Les arts et les talents aimables;
L'amour est par eux excité,
Et par plus d'objets arrêté
A des triomphes plus durables.
Connois l'art profond des accords,
Fais parler un clavier sonore,
Et prête une âme à ses ressorts,
Par un chant plus flatteur encore.
Suis les pas, surpasse la voix

De Terpsichore et des sirènes,
Et par tous ces dons à la fois
Présente à nos cœurs plus de chaînes.
Aux yeux des Pindare jaloux,
Fais voir ma sublime écolière ;
Fais des vers tendres comme nous.
Oh ! que le charme en sera doux
Si ton cœur en fait la matière !
Pour t'instruire et pour t'écouter,
L'Amour m'a déclaré ton maître ;
Je vais t'apprendre à le chanter ;
Mais t'apprendrai-je à le connoître ?

ÉPITRE XXI

A ISSÉ

Que ton empire est dangereux !
Quoi ! tu veux que je chante, et ton cœur ne peut être
L'objet de mes chants amoureux !
Quel espoir de succès sans l'espoir d'être heureux !
Je parlerois d'amour, j'en brûlerois peut-être ;
Tu louerois mes accords et tu rirois des feux
Qu'avec mes vers tu ferois naître !
Vois quel supplice rigoureux.

Tel un prêtre à Délos, d'abord calme et paisible,
Le front paré de fleurs et ceint de majesté,
Chante une hymne à son dieu, doucement agité.
Mais saisi tout à coup par un charme invincible,
Trop plein de la divinité,
Il se trouble, il s'égare, et d'un aspect horrible,
Frappe le peuple épouvanté.

Eh bien, Issé, l'amour est cent fois plus terrible
Dans un cœur qui l'a surmonté.
Des dieux j'adore la présence;
Elle honore fort les mortels;
Mais s'il falloit ainsi connoître leur puissance,
Je renoncerois aux autels.

Je les ai trop sentis dans l'avril de mon âge,
Ces emportements, ces fureurs.
L'aurore de mes ans se leva dans l'orage;
Apollon et l'Amour s'étoient fait le partage
De mes fanatiques erreurs.
Je leur fis à tous deux d'imprudents sacrifices;
Leur main répandit sur mes jours
Et les poisons et les délices.
Mes études et mes amours
Étoient les jeux de leurs caprices:
Ils égaroient mes sens et mes esprits novices;
Je condamnois leur culte et le suivois toujours.

Si la loi du penchant, si ta voix me ramène
Aux concerts de Délos, aux fêtes de Cypris,
Plus calme dans mes goûts, plus sage en mes écrits,
Chez les dieux que je sers, j'habiterai sans chaîne;
Doucement inspiré, légèrement épris,
Je goûterai mieux tout le prix
Des roses de Cythère et des eaux d'Hippocrène.
Écrire, aimer par sentiment,
Peut-être un peu par habitude;
Respecter la science et cultiver l'étude;
Réchauffer la raison du feu de l'enjouement;

Tour à tour sentir l'agrément
Du monde et de la solitude;
Des scènes de la vie égayer le prélude,
Sans en craindre le dénouement :
Voilà mon sort, voilà comment,
Sans espoir, sans inquiétude,
Vivra jusqu'au dernier moment
Dans l'humaine béatitude,
L'homme, le poète et l'amant.

ÉPITRE XXII

A OLYMPE

Il faudroit aimer pour m'entendre :
Loin, tout profane curieux
Peu fait pour écouter, moins digne de comprendre
Ce langage mystérieux.

Regretter, désirer, attendre;
Brûler d'un feu qu'on cache à tous les yeux,
Montrer dans tous les temps, porter dans tous les lieux
Cet ennui renaissant que rien ne peut suspendre;
Voir les plaisirs et s'en défendre;
Tranquille ou vagabond, stupide ou furieux,
Fixer tout sans rien voir, ou voir tout odieux;
Passer d'un songe affreux au rêve le plus tendre;
Voilà mon cœur, Églé, c'est à toi d y descendre :
C'est à toi de sentir qu'on ne peut aimer mieux.

Conçois tous les tourments de mon âme éperdue,
Quand le destin jaloux me sépare de toi ;
Tu sais bien, quand tu m'es rendue,
Si l'Amour a des traits qu'il n'ait pas faits pour moi.
Te contempler, t'adorer, te le dire ;
Soupirer à tes pieds cet amoureux tourment
Qui n'a plus ni langueur, ni crainte, ni martyre ;
Pressentir et vouloir ce que ton cœur désire ;
De nos vœux mutuels suivre l'enchaînement ;
Par les routes du sentiment,
Conduire ton âme au délire,
Du délire au ravissement ;
Oublier l'univers dans cet égarement ;
Dans un de tes regards, dans ton moindre sourire,
Trouver partout l'heureux moment ;
Vois la force de ton empire
Et le bonheur de ton amant.

Dans un lieu de mystère, impénétrable et sombre,
J'ensevelis ma gloire et cache ton vainqueur :
C'est là, qu'absent de toi, j'aime à compter le nombre
Des sacrifices de ton cœur.
Ici, chaque instant les rappelle ;
Si je veille, mes sens ne sont pleins que de toi.
La nuit à mes désirs fidèle,
T'apportant sur son aile,
Pare de ta beauté les songes que je voi.
Ici sous ces mêmes ombrages,
Où Morphée et l'Amour, l'un par l'autre amenés,
Nous ont tant de fois couronnés,
J'ai vu sans voile et sans nuages

Un de ces songes fortunés;
Dans un cercle mouvant de rapides images,
Mes esprits furent entraînés.

Sur un trône éclatant j'étois ce dieu du monde,
Qu'on dit seul, et qu'on dit heureux.
Peu jaloux d'exercer ma sagesse profonde,
Sans régir l'univers, sans allumer ses feux,
Sans calmer, ni soulever l'onde,
D'un dieu qui peut aimer, trop inutiles jeux,
Je rendois au néant tout ce vaste assemblage,
Tout disparoissoit à ma loi.
Échappé du commun naufrage,
Ton seul être vivoit immortel comme moi.
Ta joie et tes plaisirs étoient mon seul ouvrage;
Ton éternel amant t'adoroit sans partage,
Plus libre et plus digne de toi.
Des siècles s'écouloient, et leur suite innombrable
Ont vu ma constance immuable;
D'autres objets se sont offerts.
Au souffle de ma voix puissante
J'ai fait, pour t'adorer, naître un autre univers;
De nouveaux cieux se sont ouverts
Pour y contempler mon amante;
Pour y voir notre flamme à jamais renaissante
Peupler les éléments divers.
Au gré de nos ardeurs fécondes,
Je voulois tout former, tout créer avec toi;
Je voulois unir tout en moi
Le plaisir des causes secondes.
Tu ris du vain transport de mes sens agités;

Tu tends les bras, tu me rappelles
A des jouissances réelles,
A de plus sûres voluptés.
Je t'entends, quelle erreur avoit pu me séduire?
Loin ces fantômes de la nuit;
Sans détrôner les dieux, sans créer ni détruire,
Le bonheur est plus près, l'Amour nous y conduit.
Goûtons bien les plaisirs. Qu'importe leur durée?
Nos jours sont au destin, le moment est à nous.
Rendons les dieux mêmes jaloux
Et de mes cieux et de mon empyrée;
Sois mon délire et mon amour.
Ce gazon qui t'attend, l'ombre de ce séjour
Vaut pour moi la voûte azurée.
Ivre de mes plaisirs, content de tes appas,
Viens jouir, viens brûler de ce feu qui m'inspire;
Je veux que ton sein et tes bras
Soient les bornes de mon empire.

ÉPITRE XXIII

A DORIS

Doris, confidente des Grâces,
Toi, que la beauté même appelle à son secours,
D'Églé tu suis partout les traces.
Tu pares ses attraits, tu formes ses atours,
Et chaque ornement que tu places
Est un piège pour les amours.
Des parures du goût l'élégant assemblage
Fait par toi le charme des yeux.
Tu sais rappeler Flore et réparer l'outrage
Que fait le temps injurieux.
Tu peux le disputer aux dieux
Dont tu rends plus parfait l'ouvrage.

Quelle fée auroit ton pouvoir,
Lorsqu'un sceptre léger sous ta main fait mouvoir

Ces boucles, ces tresses légères;
Quand sur les traits d'Églé, par ton art embellis,
Tu mêles l'incarnat des roses étrangères
A la pure blancheur des lis?

Quel bonheur est le tien! que les dieux que j'implore
N'ont-ils donné ton sort à mes désirs!
Quand le jour, achevant d'éclore,
De Flore et de Zéphyr éclaire les plaisirs,
Tu la vois dans son lit, cette Églé que j'adore,
Plus fraîche que l'Aurore,
Plus folâtre que les Zéphyrs.

Quel spectacle à mes yeux y renaîtroit sans cesse!
D'Églé nuit et jour occupé,
Je verrois ce désordre où le sommeil la laisse,
De ses bras étendus, de son sein échappé,
M'offrir l'image enchanteresse.
Je la suivrois au bain, où mes sens plus épris
Jouiroient cent fois davantage.
Mes avides regards se feroient un passage
Dans le cristal des eaux qui baignent ma Cypris.

Mais Églé s'éveille et te sonne.
De mille amours déjà la foule t'environne.
Lève avec ses rideaux le bandeau du sommeil.
Que ne puis-je être à son réveil!
De mille vœux confus c'est la foule nouvelle.
Cette Églé qui, jamais d'accord,
Veut tout, ne veut plus rien, te renvoie et t'appelle,
Se lève, fuit le jour, te gronde et se rendort.

Jaloux de tes belles journées,
Doris, que ne puis-je avec toi
Changer mes tristes destinées!
Doris, je donnerois, je croi,
Le règne entier du plus grand roi
Pour une de tes matinées.

ÉPITRE XXIV

A THÉMIRE

Lieu sombre, asile du mystère,
Où j'ose porter mes regards
Sur tous les secrets de Cythère;
Où l'Amour, me prêtant ses dards,
M'enseigne, aux genoux de sa mère,
A chanter le plus beau des arts;
Beau lieu, rassemblez sur ma tête
Tous les myrtes de ce séjour.
Que les rayons du plus beau jour
Éclairent la plus belle fête;
Mon art a servi mon amour.
Enfin Thémire est ma conquête.

O vous, plaisirs, que j'ai chantés!
Nuits de bonheur, jours de tendresse,
Jeux, jouissances, voluptés,

Qu'êtes-vous près de cette ivresse,
Près des charmes que j'ai goûtés
Auprès de mon enchanteresse?
Que tout songe ici disparoisse
Quand j'embrasse les vérités.
Divins maîtres de l'harmonie,
Remportez le prix du génie.
Au seul honneur du sentiment
Votre admirateur veut prétendre :
Laissez au plus sensible amant
Le prix de l'amour le plus tendre.
Écoutons leurs doctes chansons,
Thémire; et dans la douce ivresse
Des plaisirs dont nous jouissons,
Donnons l'exemple de tendresse,
Dont ils ont donné les leçons.

Si notre ardeur se fait connoître,
Les insensibles se rendront,
Les infidèles reprendront
La loi du dieu qui fut leur maître,
Et les neuf pucelles viendront
Pour apprendre à cesser de l'être.

Il est temps d'arrêter le cours
Des libres transports de mon âme;
Juge de l'excès de ma flamme,
Au désordre de mes discours.

Que l'amant craintif qui soupire
Hésite à conter son tourment,

Que le faible son de sa lyre
S'élève et croisse lentement,
Pour dire en tremblant qu'il désire;
Mais lorsqu'on aime et qu'on inspire
Ses feux, sa joie et ses désirs;
Qu'on ose et tout faire et tout dire,
L'amant heureux dans son délire
Doit ainsi chanter ses plaisirs.

ÉPITRE XXV

A ÉGLÉ

Oui, je t'adore, et j'ose t'en instruire :
Mes yeux l'ont dit, mes vers te le diront,
Et dans tes bras mes feux le prouveront,
Si dans tes bras l'amour peut me conduire.
De ton ami le masque est enlevé;
Vois ton amant, écoute son langage,
Vertumne enfin peut changer de visage
Quand son amour au comble est arrivé.
J'aspire à tout, à ton cœur, à toi-même;
Si ta fierté condamne ce désir,
Églé, pardonne à mon audace extrême :
L'excès d'amour veut l'excès du plaisir.

Tu veux aimer, mais d'une ardeur tranquille,
D'une amitié si foible en son retour;
De l'amitié la voix lente et débile

Répondroit-elle au cri de mon amour?
Quels noms glacés viens-tu me faire entendre?
Devoir, estime, intérêt, sentiment.
Vaine sylphide, au feu d'un salamandre
Peux-tu donner un si froid aliment?
Mais quand tu fuis les plaisirs de ton âme,
Parle, à ton tour, dis-moi ce que tu sens?
Crains-tu si fort ce dieu qui nous enflamme?
Touche ton cœur, interroge tes sens,
Ils te diront qu'ils cherchent ce que j'aime,
Qu'à ta pudeur ils sont sacrifiés :
Ils sont garants que tu brûles toi-même,
Et meurs d'un mal dont j'expire à tes pieds.
Rappelle-toi ton sommeil et tes songes.
L'ennui du soir, les langueurs du matin;
De tes désirs c'est l'organe certain,
Et ces tourments ne sont pas des mensonges.
Ce teint, ces yeux, ces flammes que j'y voi,
Tout montre assez le feu qui te dévore :
Vois sur ton sein, vois soupirer encore
Ces deux témoins soulevés contre toi!
Termine enfin ta peine et ma disgrâce :
Tous deux punis, nous perdons les plaisirs;
Sers donc ma flamme ou combats mon audace;
Rends-moi l'espoir ou détruis mes désirs.
De tes faveurs j'ai conquis la première;
Songe à mes droits, souviens-toi de ce jour,
Il m'a promis ta conquête dernière.
Qui fait un pas touche au but de l'amour,
Si ta belle âme a défendu l'entrée
Aux préjugés fantômes superflus;

Si toute à toi, ta couche est délivrée
Du froid hymen qui ne t'y gêne plus,
Donne à l'amour la place d'hyménée;
Ce dieu vengeur lui succède aisément.
Change de maître, amante infortunée;
Qu'il soit ton dieu, je serai ton amant.
J'irai te voir, t'adorer et t'entendre;
Nous serons seuls, lui, le mystère et moi;
Vif, mais soumis, impétueux, mais tendre,
Voilà l'amant qu'il a formé pour toi.
Tu crains, dis-tu, les erreurs de ma vie,
Mes premiers nœuds et mes folles amours.
Dois-tu, cruelle, en rappeler le cours
Lorsque mon âme, à toi seule asservie,
T'adore enfin pour t'adorer toujours?
Ce vain tableau n'offre plus à ma vue
Qu'un paysage éclipsé dans la nue.
Je fis un songe, et mon premier sommeil
Troubla mes sens par de vagues chimères.
Le jour succède à ces ombres légères;
Et pour t'aimer j'ai senti mon réveil.
Si plus d'un nom dans mes rimes coupables
Semble annoncer des feux trop peu durables,
N'accuse point le cœur de ton amant.
Jouet constant de ton sexe volage,
Quitté cent fois j'éprouvai le tourment
De voir mes jours couler dans cet orage.
Que ne put-elle aimer plus constamment,
Celle qui vit le printemps de mon âge!
L'ingrate, hélas! conservant son ouvrage,
M'eût enchaîné jusqu'au dernier moment.

Églé, partage une plus pure flamme;
Éprouve un cœur qui chérira tes fers.
Répare ainsi les maux que j'ai soufferts;
Et que ton nom, gravé seul dans mon âme,
Soit le dernier qu'éternisent mes vers.

ODES

ODES

ODE PREMIÈRE

LES ÉTUDES D'ANACREON

Vers, chansons, études frivoles;
Muse, amour, voici mes adieux.
Ma main va mesurer les pôles;
Mon compas va régler les cieux.

Je saurai si l'axe immobile
Laisse agir les globes mouvants!
Quelle est des feux la course agile;
D'où partent la foudre et les vents.

Insensé, quand le ciel m'appelle,
Quel soin frivole m'égaroit !
J'observois les yeux d'une belle,
Lorsqu'un satellite paroît.

Suivons l'ardeur qui me réveille,
Pénétrons les secrets divers ;
Portez mes livres sous ma treille,
J'y veux contempler l'univers.

Dieu du vrai, toi qui nous éclaires,
Bacchus, soutiens mon feu divin.
Dévoile à mes yeux le mystère ;
Tous les secrets sont dans le vin.

Ah ! pour échauffer mon génie
Si Corinne étoit en ces lieux !
Corinne, bien mieux qu'Uranie,
M'ouvriroit les portes des cieux.

Corinne encor ! tout m'y appelle ;
Cédons à mes sens prévenus.
Astres éclipsés devant elle,
Mondes, qu'êtes-vous devenus ?

ODE II

LE PORTRAIT DE DORIS

Qu'un autre amant soit épris
Des charmes d'une déesse :
A ma bergère, à Doris,
Je dois le trait qui me blesse.

J'ai chanté cent fois l'amour,
Lui seul eut tous mes hommages :
Ce dieu me donne à son tour
Le plus beau de ses ouvrages.

Quand ses traits frappent mes yeux,
Les rangs ne me touchent guères,
Doris connoît peu d'aïeux ;
Mais mille amours sont ses frères.

Baiser, regards et soupir,
Voilà tout notre langage :

Mon étude est son plaisir;
Mon plaisir est son ouvrage.

Muses, talents, beaux écrits,
Ne sont pas ce qu'elle adore;
Mais le peu que sait Doris
Vaut bien tout ce qu'elle ignore.

Elle a cet aimant vainqueur,
Qui retient ce qu'il attire.
Sa voix est le son du cœur,
Qui d'un seul mot sait tout dire.

C'est la rose ou le jasmin
Qui fait toute sa parure,
Et l'art qui pare son sein
Outrage encor la nature.

Deux âmes semblent presser
Son sein qui croît et s'élève :
La pudeur le fait baisser,
Et le désir le soulève.

Dans ses beaux yeux, tour à tour,
Se peint avec la décence,
La langueur qui suit l'amour,
Ou l'ardeur qui le devance.

Doris joint à tant d'appas
Cette taille d'immortelle,

Qui semble inviter mes bras
A s'arrondir autour d'elle.

Enfin, pour mettre en son jour
Le portrait de ma bergère,
Elle a l'âge de l'Amour
Et la beauté de sa mère.

ODE III

LA ROSE

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baisers du zéphyr,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je? hélas! crains de paroître,
Diffère un moment de t'ouvrir;
L'instant qui doit te faire naître
Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle,
Qui subira la même loi;
Rose, tu dois briller comme elle;
Elle doit passer comme toi.

Descends de ta tige épineuse,
Va l'embellir de tes couleurs :

Tu dois être la plus heureuse,
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Thémire;
Qu'il soit ton trône et ton tombeau.
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Suis la main qui va te conduire
Du côté que tu dois pencher;
Éclate à nos yeux, sans leur nuire;
Pare son sein sans le cacher.

Là, si quelque autre main s'avance,
Là, si quelque autre est mon égal,
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mon rival.

Tu vivras plus d'un jour, peut-être,
Sur le sein que tu dois parer;
Un soupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut soupirer.

Fais-lui sentir, par mes alarmes,
Le prix du plus grand de ses biens;
En voyant expirer tes charmes,
Qu'elle apprenne à jouir des siens.

ODE IV

LES BAINS DE LAURE

Cette grotte est l'asile aimable
Où Laure échappe aux feux du jour.
Cette onde est son bain délectable;
C'est là que sa main redoutable
Trempe tous les traits de l'Amour.

Quand la fraîcheur ici l'appelle,
Zéphire ose seul approcher;
J'y vois chaque roseau fidèle,
Qui cache un Amour nu comme elle,
Qui craindroit de l'effaroucher.

Confidents des beautés de Laure,
Beaux lieux, que vous me serez chers!
Témoins de tout ce que j'adore,
Ruisseaux, coulerez-vous encore
Pour chercher Vénus sur les mers?

Ah ! si dans ce lieu solitaire
Je pouvois sans être aperçu...
Qu'ai-je dit ? Quel vœu téméraire !
C'est l'abri sacré du mystère,
Jamais mortel n'y fut reçu.

Que vois-je ? quel soupçon m'anime !
Quels noms ! quels chiffres odieux !
Ce sable interprète son crime.
Ah ! je vois aux pas qu'il exprime,
Qu'elle n'a pas fui tous les yeux.

O dieux ! quel changement extrême !
O l'abîme ! ô l'affreux séjour !
Cette onde est le Cocyte même ;
Fuyons l'antre de Polyphème,
Et périsse à jamais l'amour !

ODE V

LA NUIT D'ÉGLÉ

O NUIT, dure autant que ma vie,
L'aube du jour me fait trembler :
Ton ombre va m'être ravie,
Et les amours vont s'envoler.

Églé dans mes bras se repose.
J'attends, j'enchaîne mes désirs.
Hélas ! c'est l'amour qui le cause,
Ce sommeil, enfant des plaisirs.

Par cette lampe du mystère,
Je vois mille charmes divers;
Et si l'astre du jour m'éclaire,
Je ne verrai que l'univers.

Amour, toi dont le trait rapide
Vole aussi prompt que le regard,

Donne à Titon les feux d'Alcide;
L'aurore arrivera plus tard.

Mais je vois poindre la lumière.
Ce rayon va nous découvrir;
Églé ferme encor sa paupière,
Celle des jaloux va s'ouvrir.

Hâte-toi, sommeil, je t'implore,
Souffre que je règne à mon tour.
Quitte les beaux yeux que j'adore,
Pour y faire place à l'amour.

Des jeux plus doux que tes mensonges
Préviendront encor le soleil;
Églé, chassons l'erreur des songes
Par les vérités du réveil.

ODE VI

LE MYSTÈRE

Sur une écorce légère,
Amants, tracez votre ardeur :
Le beau nom de ma bergère
N'est gravé que dans mon cœur.
Je n'ose occuper ma lyre
A chanter un nom si doux,
Écho pourroit le redire,
Et j'aurois trop de jaloux.

Corinne à feindre m'engage,
Pour mieux tromper les témoins.
Ce qui lui plaît davantage
Semble me plaire le moins ;
L'herbe où son troupeau va paître
Voit le mien s'en écarter,
Et je semble méconnoître
Son chien qui veut me flatter.

Vous qu'un fol amour inspire,
Connoissez mieux le plaisir ;
Vous n'aimez que pour le dire,
Nous n'aimons que pour jouir.
Corinne, que ce mystère
Dure autant que nos amours.
L'amant content doit se taire :
Fais-moi taire pour toujours.

L'amant frivole et volage
Chante partout ses plaisirs ;
Le berger discret et sage
Cache jusqu'à ses désirs.
Telle est mon ardeur extrême :
Mon cœur, soumis à ta loi,
Te dit sans cesse qu'il aime,
Pour ne le dire qu'à toi.

ODE VII

LA LYRE D'AMOUR

Non, rien ne doit plus t'alarmer :
Asservis, possède un cœur tendre,
Aussi fidèle pour t'aimer,
Qu'il fut empressé pour se rendre.

Par un soudain enchantement,
Ma liberté me fut ravie,
Et l'ouvrage d'un seul moment
Fera le destin de ma vie.

Du trait qui partit de tes yeux,
L'Amour lui-même fut le guide ;
De ses flèches la plus rapide
Est celle qui blesse le mieux.

Me vaincre étoit peu pour sa gloire ;
Et ce fut le jeu d'un enfant;

Remporter sur toi la victoire
Fut l'effort d'un dieu triomphant.

Contre toi, d'une main timide,
Il prit son carquois redouté;
Mais il n'osa frapper l'égide
Dont le ciel armoit ta fierté.

Connoissant le goût qui t'inspire
Pour les chants du sacré vallon,
L'Amour instruit par Apollon
De son carquois fit une lyre.

Attentive à ses doux accents,
Tu ne craignis plus de l'entendre;
Et ton cœur se laissa surprendre
Par la trahison de tes sens.

Cette lyre, à ta voix unie,
Enchanta le docte séjour.
Eh ! que n'inspire point l'amour,
Quand il est le dieu d'harmonie !

Chaque son, produit sous tes doigts,
Devenoit un trait plein de flamme :
Ainsi l'enchanteur de ton âme
Lançoit mille traits à la fois.

Tu fus soumise à son empire
Et docile aux tendres leçons;

Ta voix répéta ses chansons,
Ton cœur éprouva son délire.

Sur cet instrument séducteur,
Qui servit à fléchir ton âme,
L'amour chanta l'épithalame
Des noces dont il fut l'auteur.

O toi qui m'as donné Thémire,
Mets le comble aux biens que tu fais;
Amour, laisse-moi cette lyre,
Pour fixer Thémire à jamais.

ODE VIII

LE SOMMEIL IMPOSSIBLE

DANS ses amours aussi changeante
Qu'elle est inégale en son cours,
Chaque nuit, la lune inconstante
Changeoit de phases et d'amours.

Endymion, quitté par elle,
Au puissant Morphée eut recours,
Et, pour oublier l'infidèle,
Obtint qu'il dormiroit toujours.

Sommeil, règne ainsi sur mon âme;
Une ingrate en fait le tourment;
Mais juge à l'excès de ma flamme
Si tu peux la vaincre aisément.

Dieu du repos, dieu que j'implore,
Par toi mes yeux vont se fermer,

L'ingrate... Mais j'y songe encore...
Dormons, je ne veux plus l'aimer.

Si pourtant, plaignant ma disgrâce,
Laure songeoit encore à moi...
Dieux !... je vois Daphnis qui l'embrasse !...
Sommeil, fais donc ce que tu doi.

J'aimois d'une ardeur si fidèle !
Et son lâche cœur asservi...
A pu... Mais rends-moi donc, cruelle,
Le sommeil que tu m'as ravi.

Non, non, rien ne peut me le rendre.
Moi, dormir !... vaine illusion !
Malheureux ! ai-je dû prétendre
Au miracle d'Endymion ?

Je veux que le dieu des mensonges
Me verse un breuvage pareil ;
Quand je serai sûr du sommeil,
Eh ! qui me répondra des songes ?

ODE IX

COLÈRE DE L'AMOUR

Que j'étois aveugle et volage,
Quand je formois mille désirs !
Un seul fait le bonheur du sage.
Apprenez l'emploi du bel âge ;
J'enseigne le choix des plaisirs.

La faveur légère et perfide
A la cour m'avoit ébloui ;
Mais, trompant mon ardeur avide,
Au bout de ma course rapide,
Le fantôme est évanoui.

Plutus, des limites du monde,
M'apportoit ses trésors divers ;
Mais, mon espoir flottoit sur l'onde,
Et ma fortune vagabonde
Périt dans le gouffre des mers.

Thémis embrassa ma querelle ;
Mes droits lui furent tous connus ;
Mais je plaidois contre une belle,
Et je vis mon juge infidèle
Vendre sa balance à Vénus.

Un espoir me restoit encore :
A Silène enfin j'ai recours ;
Je veille et bois jusqu'à l'aurore ;
Mais ce feu lent qui me dévore
Abrège et consume mes jours.

Ainsi la fortune inhumaine
M'offroit tous les dieux ennemis ;
Je traînois ma vie incertaine ;
J'accusois Plutus et Silène,
La Grandeur, Neptune et Thémis.

J'allois me sauver à Cythère,
Quand je vis tout à coup l'Amour ;
Il me lance un regard sévère,
J'y lis sa fatale colère
Et me crois perdu sans retour.

Vois, dit-il, si ta folle envie
A des vœux encor à former ?
Vois les maux dont elle est suivie.
Malheureux, est-il dans la vie
D'autre bien que celui d'aimer ?

ODE X

L'AMANT JALOUX

Sous ces myrtes, sur ces roses,
Quel est ce lit conjugal ?
Que vois-je ! oh ciel ! tu reposes
Dans les bras de mon rival !
Églé, perfide, inhumaine,
L'hymen a serré ta chaîne.
Il allume ses flambeaux ;
Et pour augmenter ma peine,
Il laisse ouverts tes rideaux.

Un autre, oh ciel ! quels supplices !
Quels traits jaloux je ressens !
Dans l'abîme des délices,
Un autre a plongé tes sens !
Enivré de sa conquête,
L'insensé croit voir la fête
Durer autant que ses jours,
Sans songer à la tempête
Qui gronde sur ses amours.

Bientôt Hélène enchaînée,
Lasse des lois d'un époux,
Dans la coupe d'hyménée
Boit le poison des dégoûts.
Malheureux, crains cet augure ;
L'infidélité t'assure
Le même destin qu'à moi.
Crois qu'une amante parjure
Fait une épouse sans foi.

Achève, hymen, ton ouvrage.
Églé, bientôt dans tes bras,
Perdra l'éclat du bel âge,
Verra flétrir ses appas.
Les beautés que tu couronnes
Des tristes fruits que tu donnes
Pleurent souvent plus d'un jour ;
Et sans respect tu moissonnes
Des fleurs qu'eût gardé l'Amour.

Console-toi donc, mon âme ;
Ce couple heureux gémira :
Je verrai mourir leur flamme,
Et mon tourment finira.
Ma gaîté se renouvelle ;
Sur le front de l'infidèle
Laissons passer mon ennui :
Le temps me vengera d'elle,
Et l'inconstance de lui.

ODE XI

LYCORIS

« JUPITER, prête-moi ta foudre,
S'écria Lycoris un jour ;
Donne, que je réduise en poudre
Le temple où j'ai connu l'Amour !

« Alcide, que ne suis-je armée
De ta massue ou de tes traits,
Pour venger la terre alarmée,
Et punir un dieu que je hais !

« Médée, enseigne-moi l'usage
De tes plus noirs enchantements :
Formons pour lui quelque breuvage,
Égal au poison des amants.

« Ah ! si, dans ma fureur extrême,
Je tenois ce monstre odieux !...

— Le voici, lui dit l'Amour même,
Qui soudain parut à ses yeux.

« Venge-toi, punis, si tu l'oses. »
Interdite à ce prompt retour,
Elle prit un bouquet de roses
Pour corriger le jeune Amour.

On dit même que la bergère,
De ses bras n'osant le presser,
En frappant d'une main légère,
Craignoit encore de le blesser.

ODE XII

LA CAGE

Deux bergères, pour faire usage
De l'amusement des beaux jours,
Alloient chasser dans le bocage
Ces oiseaux qu'on appelle amours.

Doris, d'une course rapide,
Osa sans crainte en approcher ;
Églé, d'un pas lent et timide,
Dans un buisson fut se cacher.

De filets l'une environnée
Vouloit enlever tout l'essaim ;
L'autre, dans ses vœux plus bornée,
N'avoit qu'une cage à la main.

Bientôt, auprès de nos bergères,
Tout le peuple ailé répandu,

Vola sur les branches légères
Du piège qu'on avoit tendu.

Doris en vit approcher mille,
Qu'effraya l'appât suborneur.
Dans sa cage, Églé, plus habile,
En prit un qui fit son bonheur.

ODE XIII

LE DESTIN DE CORINNE

CORINNE, prête-moi silence,
Un oracle va te parler :
Il est temps de te révéler
Le mystère de ta naissance.

Le jour que, prenant son essor,
Ton âme au néant fut ravie,
La Parque, sur un fuseau d'or,
Noua le beau fil de ta vie.

Jamais, dans la marche des cieux,
L'union des astres propices
Ne fit aux prophétiques yeux
Voir de plus fortunés auspices.

Les dieux te combloient à l'envi
Des trésors du céleste empire;

Mais je frémis de te le dire,
Le don d'aimer te fut ravi.

Vois ta fatale destinée :
Tout manque au bonheur de tes jours.
Tu naquis, belle infortunée,
Pour plaire et pour languir toujours.

Ah ! d'un si cruel maléfice,
Écarte, si tu peux, les coups.
Hâte-toi ; qu'un prompt sacrifice
Apaise l'Amour en courroux.

Corinne, implore sa puissance ;
Ton âge peut le désarmer.
Va, cours expier ta naissance,
Aux pieds du dieu qui fait aimer.

ODE XIV

CLIMÈNE

Je vois Climène chaque jour :
Tu veux que je porte sa chaîne.
Mais, hélas ! connois-tu Climène ?
Son cœur est-il fait pour l'amour ?

J'ai caché, j'ai voulu contraindre
Un feu qui doit l'effaroucher :
Ah ! tout mon tourment est de craindre
Que son cœur n'ait rien à cacher.

Je l'aime, sa beauté me touche ;
Mais par son maintien confondu,
Je sens mon aveu suspendu,
Qui reste glacé sur ma bouche.

Dans ce commerce circonspect,
Jusqu'au nom d'amour est un crime ;

C'est le grand terme du respect
Payé d'un petit mot d'estime.

Si je risque quelques soupirs,
S'il faut que Climène réponde,
Par l'estime la plus profonde
Elle croit combler mes désirs.

C'est la suprême indifférence,
C'est le nord glacé des amours.
Ah ! je sens, malgré ma constance,
Qu'elle m'estimera toujours.

Vain retour, estime cruelle,
Ce mot excite mon courroux !
L'ingrate, que ne garde-t-elle
Son estime pour son époux !

ODE XV

LA COURONNE DE ROSES

Je sais que les mains d'une belle
Ont cueilli ces roses pour moi.
L'amitié me les offre-t-elle ?
Est-ce à l'amour que je les doi ?

L'amitié forme une couronne
Dont la fraîcheur dure toujours,
Au lieu qu'on ne voit aux amours
Que des fleurs que le temps moissonne.

Ne les voir durer qu'un matin,
Églé, quelle douleur extrême !
Se peut-il, depuis que l'on aime,
Qu'on n'ait pu changer leur destin ?

Au pressentiment de mon âme,
Je crois cet instant arrivé.

Églé, c'est peut-être à ta flamme
Que ce prodige est réservé.

Tentons des épreuves nouvelles.
Je connois ton cœur et ma foi :
Nous rendrons ces fleurs immortelles ;
Ce miracle est digne de toi.

ODE XVI

SUR LES POÉSIES

DE

CATULLE ET TIBULLE

Beaux noms consacrés à l'amour,
Que le même autel vous rassemble;
Muses, chantez-les tour à tour;
Grâces, couronnez-les ensemble.

L'ardent Catulle, dans ses jeux,
Met plus d'ardeur et de saillie;
Tibulle, aux pieds de sa Délie,
Soupire de plus tendres feux.

Plus libre et d'humeur plus légère,
Tour à tour caustique et badin,
Catulle, une flèche à la main,
Grave les portraits de Cythère.

L'autre, du plus sensible amant,
Nous peint l'ivresse ou le martyre :
C'est la muse du sentiment,
Et son cœur fait parler sa lyre.

Si Catulle chante l'oiseau
Que pleure la beauté qu'il aime,
Pour la consoler d'un moineau,
Il en a la vertu lui-même.

Au beau feu qui les animoit,
Égalons l'ardeur qui nous brûle;
Aimons comme Tibulle aimoit,
Et jouissons comme Catulle.

ODE XVII

LE BUVEUR ET L'AMANTE

LE BUVEUR.

VERSE, Corinne, verse encore;
Le nectar coule de ta main;
La soif qui brûle dans mon sein
Naît de l'amour qui me dévore.

L'AMANTE.

Non, je suis jalouse à mon tour
D'un larcin fait à ma tendresse;
Je sens que j'ôte à ton amour
Ce que j'ajoute à ton ivresse.

LE BUVEUR.

Non, ma Corinne; c'est pour toi
Que Bacchus échauffe mon âme.

Verse; chaque coup que je boi
Est un nouveau trait qui m'enflamme.

L'AMANTE.

Je vois de moment en moment
Que ta foible raison s'altère;
Et l'amour est un sentiment
Qu'il faut que la raison éclaire.

LE BUVEUR.

Je bois, mais je n'en vois que mieux
Ces traits, cette beauté divine.
Sais-tu qu'à chaque instant, Corinne
S'embellit encore à mes yeux?

L'AMANTE.

Pour toi ma foiblesse est extrême.
Ton bonheur n'est-il pas le mien?
Bois, puisque ta flamme est la même;
Bois toujours si tu m'aimes bien.

ODE XVIII

HYMNE A BACCHUS

RÈGNE, ô divin Bacchus, sois le dieu qu'on adore ;
Au thyrse redouté soumets tous les mortels,
Et conduis du couchant aux portes de l'aurore
Tes tigres immortels.

Pour un amant heureux, ta coupe est l'ambroisie ;
C'est la source des biens, c'est la félicité :
Pour l'amant qu'asservit l'affreuse jalousie,
Ta coupe est le Léthé.

Il faut aux immortels le sang des sacrifices :
Le nectar coule aux tiens ; tes prêtres sont des dieux
Qui s'immolent eux-même au sommeil des délices,
Qui leur ouvre les cieux.

L'espoir, maître de tout, fait par toi ses miracles :
Il gouverne Plutus, il traverse les mers,
Surmonte les dangers, aplanit les obstacles,
Embrasse l'univers.

Ta beauté sur les cœurs te donne un autre empire :
Tes amantes en foule accompagnent tes pas;
Je les vois à ta cour partager ton délire,
Adorer tes appas.

Sûr de jouir toujours, maître de toujours plaire,
Quel autre dieu sur toi peut remporter le prix,
S'il faut que le destin donne à l'amour un frère,
Un amant à Cypris?

ODE XIX

LE GÉNIE[1]

A HOMÈRE

Héros du Parnasse antique,
Pour qui Phébus autrefois
Vint, aux rives de l'Attique,
Chanter les dieux et les rois!
Si ton ombre triomphante
Brave l'attaque impuissante
De tes vains persécuteurs,
De quel œil, divin Homère,
Vois-tu la foule vulgaire
De tes froids imitateurs?

1. Cette pièce a remporté le second prix de poésie aux jeux floraux de Toulouse, en 1731. — Cette ode et la sui-

En vain nos muses stériles,
Sur tes traces, sous ta loi,
Cherchent ces sources fertiles
Qui coulèrent devant toi ;
Des dieux la main irritée,
Désavouant Prométhée
Et son vol audacieux,
Ne lance plus dans nos âmes
Ces traits, ces rayons, ces flammes,
Qu'il déroba dans les cieux.

Mais quelle mystique ivresse
Frappe mes sens enchantés?
Aux bords fleuris du Permesse
Quel dieu nous a transportés?
Nymphe, fille du Génie,
Déesse de l'harmonie,
Quels sont ces airs languissants?
D'une voix jadis si tendre
Alcée, au bord du Méandre,
Méconnoîtroit les accents.

Un sage et pompeux délire
N'enfante plus ses transports;
Sa voix hésite; sa lyre
Rend de lugubres accords;
Le céleste caducée
N'est plus dans sa main glacée

vante ont été publiées, pour la première fois, dans le *Nouvel Almanach des Muses,* année 1811, p. 36 et 141.

Qu'un inutile ornement;
Et je vois, sur cette rive,
Les lauriers qu'elle cultive
Se sécher au même instant.

Quel autre objet, quelle image
S'offre à mes yeux étonnés?
Verrai-je ici l'assemblage
De tous les arts enchaînés?
C'est toi, superbe éloquence.
En vain, dans l'indépendance,
Tu veux marcher au hasard;
Tous tes pas ont leur mesure :
La fille de la Nature
Devient l'esclave de l'art.

Mais quelle douce rosée,
Parmi ces feux, ces éclairs,
De cette nue embrasée
Fond tout à coup dans les airs?
Déesse, c'est le Génie.
Il vient de la tyrannie
Briser le joug odieux.
Quelle foule l'environne!
Quel est au pied de son trône
Ce peuple de demi-dieux?

Là, sous de mêmes trophées
Et sur des tertres égaux
Sont les antiques Orphées
Et leurs modernes rivaux.

Deux censeurs [1], près d'Aristarque,
De l'Envie et de la Parque
Bravent les traits impuissants;
Deux émules [2] d'Euripide
Partagent avec leur guide
Ses autels et notre encens.

Dans sa nouvelle carrière
Plaute a trouvé son égal [3];
Il n'est qu'un nouvel Homère [4];
Ésope n'a qu'un rival [5].
Près du dieu qui les inspire,
Deux François [6] touchent la lyre
Que fit retentir Linus.
Belle Sapho, sur vos traces,
Je vois marcher les trois Grâces [7],
Qui vous prennent pour Vénus.

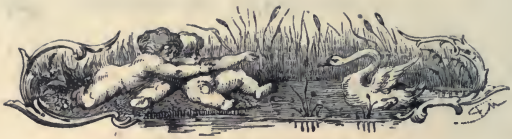
C'est à ce peuple sublime
Que le dieu dicte ses lois.
Un divin courroux l'anime;
Il parle, écoutons sa voix :
« Suivez-moi, belles captives;
Quittez ces terrestres rives;

1. Régnier, Despréaux.
2. Corneille, Racine.
3. Molière.
4. Fénelon.
5. La Fontaine.
6. Malherbe, Racan.
7. Deshoulières, Scudéri, La Suze.

Fuyez ce bord limité :
Par des routes inconnues,
C'est avec moi, dans les nues,
Qu'on trouve la liberté.

« Mais que la raison préside
A vos sublimes élans ;
Je veux que sa main vous guide,
Sans captiver vos talents.
Dans vos fougues imprudentes
N'imitez pas des Bacchantes
Les écarts impétueux ;
D'une voix fière et tranquille
Rendez, comme la Sibylle,
Vos arrêts majestueux.

« Vous qui m'avez pris pour guide,
Sur qui tombent mes rayons,
Montez sur ce char rapide
Aux sublimes régions.
Osez tout ; et pour me suivre,
Que votre âme se délivre
De sa mortelle prison.
Chantez, joignez sur ma lyre
La justesse et le délire,
Le Génie et la Raison. »



ODE XX

LES GRANDEURS HUMAINES

A M. CAMILLE PERRICHON

PRÉSIDE au transport qui m'inspire,
Mêle ta voix à mes accents,
Calliope, apprête ta lyre,
Tes guirlandes et ton encens!
Compagne d'Alcée et d'Horace,
En guidant mes pas sur leur trace,
Ressuscite en moi leurs transports;
Si j'en crois mon ardeur nouvelle,
Camille approuvera mon zèle,
Et la critique, tes accords.

Dissipons d'une erreur commune
Les préjugés contagieux;

C'est trop accuser la fortune
Du partage qu'ont fait les dieux.
Stoïque estimateur du monde,
Des grandeurs où l'homme se fonde
Je fuis les appas séducteurs.
Par quel aveuglement extrême,
Cherchons-nous le bonheur suprême
Dans la source de nos malheurs?

Mortels qui vous laissez séduire
Par la grandeur et ses attraits,
Jupiter se plaît à détruire
Ce qui l'approche de plus près;
Toujours l'effort de la tempête
Tombe sur la superbe tête
Du cèdre élevé dans les airs;
Sa grandeur présage sa chute
Et ne le met que plus en butte
Aux fougueux tyrans des hivers.

Ébloui d'un éclat fragile,
L'homme, sous un nom respecté,
Croit voir le triomphe et l'asile
De l'humaine félicité;
Il n'en goûte que les prémices.
Le ciel aux plus pures délices
Mêle des ennuis corrupteurs.
Sujet à ceux dont il est maître,
Le prince à ses côtés voit naître
Des envieux et des flatteurs.

De la poussière jusqu'au trône
Montant par d'obliques sentiers,
De ceux que la faveur couronne
L'Envie arrache les lauriers;
Contre la grandeur souveraine
Elle arme la Fraude et la Haine,
Monstres sous ses pas animés :
Ce qui brille à ses yeux la blesse,
Et par ses mains le sort rabaisse
Les colosses qu'il a formés.

Sous une forme plus aimable,
On vit naître, au milieu des fleurs,
La Flatterie, inséparable
Des richesses et des grandeurs.
L'art des Séjans et des Narcisses
Osa, par d'impurs sacrifices,
Louer l'homme aux dépens des dieux,
Et, flattant son orgueil frivole,
Aux pieds d'une mortelle idole
Brûla des parfums odieux.

Toujours le funeste artifice
De nos adulateurs soumis
Cache à nos yeux le précipice
Que préparent nos ennemis ;
Oui, qu'un orgueilleux se confie
Au flatteur qui le déifie
Par un hommage criminel;
L'Envie aussitôt le traverse,

Prépare l'embûche et renverse
Le trône, l'idole et l'autel.

Cessez de nous vanter les charmes
De vos honneurs tumultueux :
Que sert au milieu des alarmes
L'appareil d'un rang fastueux ?
Avides d'un bonheur tranquille,
Chercherons-nous chez vous l'asile
Du calme et de la sûreté ?
Mais peut-on être dans la vie
Heureux sans alarmer l'Envie,
Et puissant sans être flatté ?

Dépositaires du tonnerre
Que les dieux ont mis dans vos mains,
En vain comptez-vous sur la terre
Autant d'esclaves que d'humains.
Le roi porte les fers qu'il donne :
Assis avec lui sur le trône,
Président le trouble et l'ennui ;
Sa grandeur ne peut l'en défendre ;
Porus, dans les fers d'Alexandre,
Est encor plus libre que lui.

Si les dieux punissent le sage
Jusqu'à lui donner des grandeurs,
Apprenez comme il fait usage
De ces périlleuses faveurs :
Contre les traits de l'imposture
Sa constante équité rassure

Son cœur vainement combattu ;
Et son oreille incorruptible,
Sourde à tout flatteur, n'est sensible
Qu'au suffrage de la vertu.

Par là des héros de la Grèce
Le plus sage et le moins heureux
Sous une puissante déesse
Franchit ces écueils dangereux ;
Mais, s'il brava dans les naufrages
La fureur du dieu des orages
Et du Cyclope courroucé,
Il frémit à la double attaque
D'Antinoüs et d'Eurimaque,
Des Sirènes et de Circé.

Esprit formé dans ses maximes,
Camille, orné de ses vertus,
Des hommages illégitimes
Distingue mes justes tributs ;
La même déité propice,
Qui frappoit autrefois Ulysse
De ses rayons étincelants,
Unit, dans ton âme éclairée,
Aux solides vertus d'Astrée
L'éclat des sublimes talents.

Surprises de se voir ensemble,
La Prudence et l'Activité,
Dans ton cœur qui seul les rassemble
Admirent leur société.

En toi l'utile Prévoyance,
La solide Magnificence,
L'Honneur, l'Intégrité, la Foi,
Forment un parfait assemblage,
Digne d'emporter le suffrage
Du peuple, des grands et du roi.

POÉSIES DIVERSES

POÉSIES DIVERSES

MADRIGAL

A CORINNE

PAR un baiser, Corinne, éteins mes feux.
— Le voilà : prends... — Dieu ! mon âme embrasée
Brûle encor plus... Encor un ? — Sois heureux,
Tiens... — Mon ardeur n'en peut être apaisée ;
Corinne, encor... ah ! la douce rosée !
— En voilà cent pour combler tous tes vœux ;
Es-tu bien ? dis ? — Cent fois plus amoureux.
— En voilà mille, est-ce assez ?... — Pas encore,
Un feu plus grand m'agite et me dévore...
Corinne. — Eh bien ! dis donc ce que tu veux ?

MADRIGAL

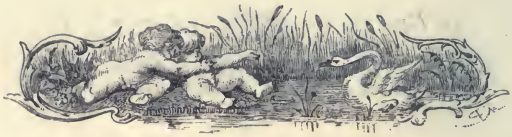
A LA MÊME

J'IGNORE si mon âme aux Parques asservie
Doit retrouver un jour le néant ou la vie;
Mais, ô dieux! si Corinne a trahi ses serments,
A mes yeux pour jamais éteignez la lumière.
Pour dérober cette âme à d'éternels tourments,
Dans les flots du Léthé plongez-la tout entière;
Mais si son cœur fidèle est le prix de mon cœur,
Grands dieux! ouvrez l'Olympe à mon âme immortelle,
Pour éterniser avec elle
Le souvenir de mon bonheur.

MADRIGAL

A DAPHNÉ

Le dieu d'amour a déserté Cythère,
Et dans mon cœur le transfuge s'est mis.
De par Vénus, trois baisers sont promis
A qui rendra son fils à sa colère.
Le livrerai-je? en ferai-je mystère?
Vénus m'attend; ses baisers sont bien doux!
O vous! Daphné, qu'il prendroit pour sa mère,
Au même prix, dites : le voulez-vous?



MADRIGAL

LES HÉROS D'HOMÈRE

Quel est, ô dieux ! le pouvoir d'une amante ?
Quand je voyois Pâris, Achille, Hector,
La Grèce en deuil et Pergame fumante,
Quels fous ! disois-je. Homère qui les chante
Est plus fou qu'eux. Je n'aimois point encor.
J'aime, et je sens qu'une beauté trop chère
De ces fureurs peut verser le poison ;
J'approuve tout : rien n'est beau comme Homère ;
Atride est juste, et Pâris a raison.

LÉDA

Disparoissez, Maures et paladins,
Songes chéris de ma chère patrie ;
Disparoissez, peuples de Sylphirie ;
C'est trop nous plaire à des fantômes vains.
Qu'aux régions qu'habite la féerie,
Rentrent encor les géants et les nains.
Inspire-moi, dieu des fables antiques,
Esprit fécond, doux charme de mes vers,
Ouvre à mes yeux tes fastes poétiques ;
Tu donnes l'âme à mille êtres divers :
Tout naît par toi, tout vit, tout se colore,
L'aube naissante est le char de l'Aurore;
L'onde est Thétis qui règne sur les mers;
Les tendres fleurs sont les filles de Flore;
Ces blonds épis, c'est Cérès qui les dore.
Je vois Iris sur le trône des airs.
L'amour enfin, ce feu qui nous dévore,
Est un enfant qui régit l'univers.

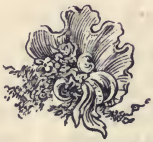
Par un essor sans doute téméraire,
J'ose voler sur les traces d'Homère.
Que de trésors à mes yeux sont ouverts!
Je n'irai point, trop foible pour mon guide,
Sous Jupiter faire trembler Ida;
Mais je peindrai le cygne de Léda,
Des doux crayons du Corrège et d'Ovide.

Léda régnoit; Tindare, à ses genoux,
Lui soumettoit son cœur et son empire;
Mais tant d'attraits causèrent son martyre.
Reine des cœurs qu'elle soumettoit tous,
Léda régnoit; Tindare étoit jaloux.
Ne pouvant seul adorer tant de charmes,
Il redoutoit mille amants séducteurs;
Les dieux rivaux excitoient ses alarmes;
Ces dieux alors, souverains corrupteurs,
S'humanisoient pour des beautés mortelles
Et désertoient les voûtes éternelles
Pour devenir d'humbles adorateurs.
L'époux craintif fait trop voir sa foiblesse.
Dans son palais embelli par les arts,
Une Vénus enchantoit les regards.
Pour exprimer sa jalouse tendresse,
Un jour Tindare à de si belles mains
Donna des fers; des fers à la déesse
Qui, d'un regard, enchaîne les humains!
L'Amour apprit cette coupable offense;
Et par un trait digne de son courroux,
Pour mieux punir le crime de l'époux,
Il destina l'épouse à sa vengeance.

Sur elle en vain il redouble ses coups,
Et n'éprouvant qu'une austère sagesse,
A Jupiter l'Amour en pleurs s'adresse :
« Si j'ai, dit-il, à tes déguisements
Prêté mon art et mes enchantements,
A la beauté livrons encor la guerre.
Vois cette reine aux bords de l'Eurotas :
Seule, à tes yeux, elle unit plus d'appas
Qu'à tes amours n'en peut offrir la terre;
Son âme encore échappe à mes désirs.
Viens, venge-toi d'une beauté coupable :
Je vais lui tendre un piège inévitable;
S'il fait ma gloire, il fera tes plaisirs.
Tandis qu'au bain l'insensible s'amuse
A voir jouer des cygnes sur les eaux,
Deviens toi-même un cygne qui l'abuse;
Descends, parois, nage dans ces roseaux.
Moi, de ton aigle empruntant le plumage,
J'y volerai prêt à fondre sur toi;
Je répandrai le désordre et l'effroi;
Fuis dans ses bras, le reste est ton ouvrage. »

Il dit : l'Olympe applaudit à l'Amour,
Et Jupiter lui sourit et l'embrasse.
Tous deux partis du céleste séjour,
Ces dieux ailés vont occuper leur place :
L'un, d'un regard, fixe l'astre du jour;
L'autre est sur l'onde, où sa tête surpasse
L'orgueil jaloux des cygnes d'alentour.
Au lieu des traits destinés aux coupables,
L'aigle superbe emportoit dans les airs

Et ce carquois et ces feux redoutables
Dont il se plaît à brûler l'univers.
L'aigle, déjà porté sur le rivage,
Fait tout trembler : tout l'a vu; tout l'a fui;
Il voit le cygne, il veut fondre sur lui :
L'oiseau craintif vole, évite sa rage,
Plonge, revient, disparoît et surnage,
Arrive au bord où se baignoit Léda,
Qui par pitié dans sa fuite l'aida.
L'aigle aussitôt part et fend le nuage.
Léda, sans crainte, au cygne caressant,
Tend une main qui flatte son plumage.
Lui, dans ses bras, tendre et reconnoissant,
Semble en tremblant expliquer son hommage.
Bientôt plus libre, il devient plus pressant;
Léda s'émeut sous l'aile qui la presse,
Et chaque plume est un trait qui la blesse;
L'eau n'éteint point le feu qu'elle ressent;
De cet amour la nouveauté l'étonne;
Elle combat, fuit, reçoit et pardonne
Les attentats d'un bec trop amoureux;
Jupiter touche au comble de ses vœux;
Léda gémit, l'onde écume et bouillonne,
L'aigle triomphe, et le cygne est heureux.



NAYA

Fuyons, Églé, les constantes amours.
Né dans leur culte, orateur de leur temple,
J'en ai prescrit, j'en ai donné toujours,
Zélé martyr, le précepte et l'exemple.
Mais à te voir sans cesse soupirer,
Traîner les fers d'une habitude usée,
Languir, sécher, jaunir pour honorer
Un Céladon, et peut-être un Thésée;
Ce fanatisme est trop fou pour durer.
L'amour éteint, la constance m'étonne.
Vois les ennuis dont l'essaim t'environne;
Vois tes beaux jours de nuages couverts,
Tes lis accrus des roses que tu perds,
Et ton avril peint des traits de l'automne.
Finis, l'amour est un dieu qui pardonne;
Tous ses trésors te sont encore ouverts.
D'un sort plus doux je te peindrai l'image,
Écoute, Églé, l'apologue ingénu,

D'une naïade et sensible et volage.
C'est de Paphos que le conte est venu :

Aux pieds du Pinde une onde vive et pure
Naît d'une source, où Naya prend son cours :
Tel est son nom ; l'indulgente Nature
Doua son cœur des faciles amours.
Elle eut aussi mille attraits en partage ;
Un voile humide et mouillé de ses eaux
Marquoit le nu des trésors de son âge ;
Ses longs cheveux enlacés de roseaux
Étoient ornés des fleurs de son rivage.
Telle à sa source, et tout près d'un hameau,
Naya rêvoit : le berger le plus beau
Vint, soupira, lui dit qu'elle étoit belle.
Comme l'objet l'hommage étoit nouveau ;
Un cœur tout neuf n'y put être rebelle.
Atis formoit les sons les plus touchants
Et le berger modula son martyre
Tant et si bien, qu'à l'aide de ses chants
L'oreille au cœur acheva de tout dire.
L'heureux berger ne quitta plus Naya ;
Elle brûla d'une ardeur assez vive,
Mais, ou l'amant, ou l'amour l'ennuya :
Non, pas l'amour. La naïade attentive,
Suivant de l'œil son onde fugitive,
Se dit un jour : Quel caprice léger
La meut sans cesse et l'invite à changer ?
Où la conduit cette pente éternelle ?
C'est le plaisir, qui, sans doute, l'appelle :
La nymphe ainsi prit goût à voyager.

Naya quitta le hameau, la prairie
Et le berger; la pelouse fleurie
L'engage à suivre un sentier différent.
L'un de ces dieux qu'avec Pan l'on révère
Lance sur elle un coup d'œil dévorant,
Vole et la suit d'une course légère,
Jusqu'en son lit porte un pied téméraire,
Fait bouillonner la surface des eaux,
L'atteint, l'embrasse, et, malgré sa colère,
L'étend aux pieds de ses foibles roseaux.
C'étoit un dieu, qu'eût pu la résistance?
Son offenseur lui fit aimer l'offense,
Le lieu lui plut; elle y revint cent fois.
Je ne sais quoi d'agreste, mais d'aimable
Rendoit le faune au berger préférable.
Tantôt au bain, tantôt au fond des bois,
Naya rendit grâce au ciel du voyage.
Mais le sylvain étoit jeune et volage;
Mille beautés partageoient ses amours;
Elle en gémit et quitte ce rivage,
Pour voir encore où peut aller son cours.
Près de ces bords, où le lit de son onde,
En se perdant, touche au sable des mers,
Naya fixa sa course vagabonde
Et contempla ces spectacles divers.
Triton voguoit sur la plaine azurée:]
Près de son char les filles de Nérée
Par mille jeux l'enflammoient tour à tour.
Seule, sans faste et cachant son amour,
Naya parut; Naya fut adorée :
Voilà la nymphe en déesse honorée,

Mais son amant devint sombre et jaloux;
Triton l'obsède, et sa flamme importune,
Malgré l'éclat dont brille sa fortune,
Porte à Naya le poison des dégoûts;
Bientôt la nymphe errante et dissipée
Conçoit encore un fol et doux espoir.
Neptune enfin, Neptune peut l'avoir :
Ce dieu fut bien épris d'une Napée.
De la beauté rare et prompt ascendant ;
De son objet l'âme entière occupée,
Elle eut Neptune et conquit le trident.
La vanité l'eût pu rendre fidèle;
Mais sa faveur fut le règne d'un jour :
On la prévint, on changea plutôt elle.
Que fit Naya, dans sa chute cruelle ?
Par l'amour même elle venge l'amour
Et vole encore où le plaisir l'appelle.
Dans le malheur prompte à se dégager,
Un goût détruit, l'autre est pressé de naître ;
Tout plaît au cœur qui se plaît à changer :
Elle retourne au satyre, au berger,
Quitte les mers pour la rive champêtre,
Et sans porter ni regrets ni soupirs,
Chante l'amour, l'invite à ses plaisirs.
De son bonheur ainsi toujours le maître,
Son cœur se livre au vol de ses désirs.
On fait son sort, est heureux qui veut l'être.

Tu le seras, mes vœux seront contents.
Espère tout, amante désolée,
De ta raison, de ton âge et du temps.

Lève les yeux vers la voûte étoilée ;
Cette couronne, image constellée,
Te fera voir en signes éclatants
Qu'une Ariane, autrefois consolée,
Connut l'abus de gémir trop longtemps.
Qu'il soit un cœur sauvage, inaccessible,
Qui n'aime rien : je le veux, je le crois ;
Mais qu'une amante, aux voluptés sensible,
Ait bien aimé, pour n'aimer qu'une fois ;
Non, belle Églé, c'est l'épreuve impossible.

LES AMANTS GÉNÉREUX

Près de Tempé, ce fortuné séjour,
Lieu favori de Palès et de Flore,
Le jeune Hylas, Églé plus jeune encore,
Tous deux épris, se cachoient leur amour.
Tous leurs discours n'étoient qu'un regard tendre.
Leur feu contraint ne pouvoit s'exhaler ;
Le simple Hylas n'eût jamais su parler :
S'il eût parlé, l'eût-elle su comprendre ?
Mais tôt ou tard, où le désir sera,
L'âge et l'amour instruiront l'innocence.
Un jour enfin le hasard les tira
De ce néant où dormoit leur enfance.

Sous un feuillage, aux plus paisibles lieux,
La jeune Églé se reposoit à l'ombre :
Hylas survint, Hylas de tous ses yeux
La contempla sous le feuillage sombre.
Vénus, ô toi que nous servons si peu !

Tandis qu'Églé sur ce gazon sommeille,
Si tu permets que ma bouche de feu
Prenne un baiser sur sa bouche vermeille,
Je te le jure, ô divine Cypris !
Je lui fais don de deux pigeons chéris,
Pareils à ceux qu'on t'élève à Cythère.
Le vœu fut fait et le baiser fut pris.
D'un sommeil feint profita la bergère,
Et le soir même elle en reçut le prix.

Le jour suivant Églé dormoit encore :
Le berger vint et ne s'endormit pas ;
O dieu d'amour ! vois tout ce que j'adore.
Je te demande un seul de tant d'appas.
Ah ! si je puis, sans qu'Églé le ressente,
Coulant ma main sous ce corset jaloux,
La promener sur sa gorge naissante !...
Pour un larcin si secret et si doux,
Je lui promets le beau mouton que j'aime.
Endors, Amour, endors Églé toi-même.

Hylas trouva le plus profond sommeil ;
Il vit, toucha, prit, parcourut sans peine
Le sein d'Églé qui retint son haleine,
Et jusqu'au bout suspendit son réveil.
Sous ce berceau, la timide bergère
Le lendemain craignit de se revoir ;
Elle craignoit, mais brûloit de savoir
Le don qu'Hylas pouvoit encor lui faire.
Elle y vint donc, il y revint aussi.
Dieux immortels, je la retrouve ici !

Faites, grands dieux, sans lui causer d'alarmes,
Que dans ses bras, par les nœuds les plus forts,
Je puisse enfin jouir de tous ses charmes !
Vous le savez : hélas ! pour tous trésors,
Je n'ai qu'un chien, Églé, je te le donne.
Oh ! de quel somme Églé dormit alors !
A quel espoir le berger s'abandonne !
En un instant tout cède à son effort ;
Et plus il ose, et plus elle s'endort.
Un trop beau rêve occupoit la dormeuse ;
Et vous jugez que dans l'instant qu'Hylas
Ferma les yeux dans l'extase amoureuse,
Les yeux d'Églé ne se rouvrirent pas.
On les ouvrit quand les songes finirent.
Au fond du bois le berger s'égara ;
Le chien resta ; le soir ils se revirent :
Églé rougit, le berger soupira.
Ils étoient seuls, sans soupçon, sans alarme ;
Enfin l'amour avoit rompu le charme :
Quoique éveillée, Églé s'abandonna,
Du jeu d'amour connut toute l'ivresse ;
S'il fit encore un don à sa tendresse,
La prompte Églé rendit ce qu'il donna.
Pleine à son tour d'une ardeur inquiète,
Églé lui dit : Je sais que je te doi
Ces deux pigeons, premier don de ta foi ;
Mais conçois-tu mon alarme secrète ?
S'ils s'envoloient ! c'est trop de soin pour moi :
Je te les rends ; c'est à toi de connoître
Le prix charmant que j'exige pour eux.
Il s'en douta, les racheta... tous deux ;

De ses pigeons il fut bientôt le maître.
L'instant d'après que ce point fut réglé,
Le beau mouton vint à l'esprit d'Églé.
Doit-on ainsi dépouiller ce qu'on aime ?
De tous tes pas compagnon assidu,
Tu te plaisois à le nourrir toi-même ;
Je te le rends : le mouton fut rendu.
Le chien restoit. Raison toute nouvelle,
Ordre absolu de reprendre ce don.
On n'a qu'un chien, c'est la garde éternelle
De son troupeau qui reste à l'abandon.
Mon cher Hylas, reprends tout, lui dit-elle,
Et je te donne un baiser de retour :
Je ne veux rien d'un amant que l'amour ;
Ton cœur suffit, si ton cœur est fidèle.
Ce don à faire avoit coûté bien peu ;
A le reprendre il coûta davantage :
Le pauvre Hylas ralentit son hommage
Et se fit presque une affaire d'un jeu.
Il s'endormit à côté de la belle,
Qui, ne cherchant qu'un prétexte nouveau,
En soupirant disoit encore en elle :
Que ne m'a-t-il donné tout son troupeau !

LES ORGIES

Cette pièce a été faite à l'occasion d'une scène aperçue à travers des fenêtres mal fermées.

On se souvient que, captive en des rets,
Vénus parut en attitude honnête;
Le dieu du jour, qui l'observa de près,
Se repentit d'avoir troublé la fête.
Depuis ce temps, tous mystères d'amours,
Gentils ébats, pieuses liturgies,
Lui sont plaisirs interdits pour toujours.
Pour célébrer les nocturnes orgies,
Amour attend qu'il ait fini son cours,
Et ses bons tours ne se font qu'aux bougies.
Un jour Phébus, tout plein de ses regrets,
Lui dit : « Faut-il qu'un éternel mystère
A mes regards dérobe tes secrets,
Que la nuit seule en soit dépositaire?
Oublie, Amour, que mes yeux indiscrets
Ont dévoilé les plaisirs de ta mère :

J'ai beau tout voir, il est certains attraits...
Ah ! cher ami, fais que je les éclaire.
— Je le veux bien, dit le dieu de Cythère;
Dans mon domaine il se trouve un palais,
Sérail commode, où tu peux t'introduire;
J'y vais ; suis-moi, j'ouvrirai les volets. »
L'enfant malin qui cherche à le séduire
Le mène droit, non dans ces lieux sacrés,
Des vrais amours asile inviolable,
Où tout respire une tendresse aimable;
Mais dans ces lieux des Grâces ignorés,
Réduit infect de la luxure impie,
Vieux temple où gît la mollesse accroupie,
Repaire enfin où se sont retirés
Amours bâtards à Lampsaque adorés.
Phébus y voit des prêtresses lascives,
Qui provoquoient des satyres en feu.
« Arme ton char des flammes les plus vives,
Lui dit l'Amour, et nous verrons beau jeu. »
Phébus agit, pénètre, s'insinue,
Bras découverts et gorge à demi nue
S'offrent d'abord ; ornements superflus,
Voiles fâcheux ne tiennent déjà plus ;
Lieu plus secret, nudité moins connue
S'ensuit bientôt, et l'ardeur continue
Tant et si bien, qu'à la fin aux regards,
Spectacle entier s'offre de toutes parts.
Lubricité, qui préside à la fête,
S'en applaudit et soudain leur apprête
D'antiques jeux inconnus de nos jours;
Du temps des Grecs, Vénus aux belles fesses

Avoit un temple, où d'impures prêtresses
Sacrifioient au plus vil des amours :
Tel sacrifice, en pareil sanctuaire,
Convenoit fort. Phébus avec horreur
Voit célébrer ce profane mystère.
J'ai cru trouver les Grâces et ta mère,
Perfide amour, quelle étoit mon erreur !
Je crois ici reconnoître au contraire
Les noires sœurs, compagnes de Cerbère.
D'un vain éclat, vous, qui fûtes frappés,
Pendant qu'ici je fais tomber les masques
De vils objets, d'adorateurs fantasques,
Venez, mortels, et soyez détrompés.
Le dieu finit, et ses mains irritées
Ont à nos yeux arraché le bandeau.
Ribauds punis, Laïs décréditées,
Une autre fois tirez mieux le rideau.

LA MÉNAGERIE DE CYTHÈRE

De l'Inde au Nord, vous qui courez les mers,
Pour observer cent prodiges divers,
Fixez vos pas dans cette île chérie;
L'amour compose une ménagerie :
Retraite immense, enclos où sont logés
Mille animaux par étage encagés;
Différents tous, de forme et de plumage,
De tout jargon, de tout ciel, de tout âge;
Pour notre bien, Cupidon s'amusant
A deux objets, l'utile et le plaisant.
Il détruira les engeances suspectes
D'un tas d'oiseaux, de reptiles, d'insectes,
Êtres divers, privés, ou furieux;
Pour vous ensuite, amateur curieux,
D'un édifice il embellit son île.
D'abord, au centre, en architecte habile,
Il a cloîtré sous de triples verrous
Tout un troupeau d'animaux en courroux,

Étiqueté d'une marque visible,
Ayant au chef un panache risible.
En cet endroit sont domiciliés
Maris jaloux, et près d'eux sont liés
Tous les agents des époux taciturnes ;
Faux délateurs et surveillants nocturnes,
Qui là, privés de leurs yeux trop aigus,
Sont emplumés comme le fut Argus.
A droite on voit, sous une épaisse grille,
De nos dortoirs la sainte volatile.
C'est des nonnains, le peuple embéguiné,
Dans l'esclavage à son tour lutiné.
Tournant à gauche, animaux plus informes
Trompent nos yeux par d'équivoques formes,
Eunuques noirs, monstres mahométans,
Nains et muets, cerbères des sultans.
Là sont encor rossignols d'Ausonie,
Tristes oiseaux, maudissant l'harmonie,
Qui, sans pouvoir, ne sont pas sans désirs :
Pour leur supplice ils chantent les plaisirs.
Passons, je vois sous un vaste portique
Tous ceux qu'amour en sage politique
Tient enchaînés dans leurs ordres divers,
Ces novateurs, ennemis du vrai culte,
Sectaires vils d'une cabale occulte,
Et qui, prenant tout système à l'envers,
Prêchent la loi de la nature inculte.
Séparés d'eux, sont les petits gitons,
Pages, menins, superbes Agathons ;
Beaux chérubins des prélats d'Italie,
Au temps jadis des sages la folie.

Près de ceux-ci gémit des mêmes fers
L'être ambigu des Saphos, des Lamberts,
Folles beautés, qui, d'une amour déçue,
Filent, sans nous, la trame mal tissue.
Aux raretés l'Amour enfin départ
Des cabinets et des niches à part.
De nos phénix, ces lieux dépositaires
Vous offriront quelques beautés austères,
Chez qui Plutus jamais rien n'opéra :
L'une qu'on vit pucelle à l'Opéra.
Là seront mis dans leurs classes nouvelles
Des indiscrets, insectes de ruelles,
De petits ducs panachés et mignons,
Mais en amour fort mauvais compagnons.
Enfin, l'Amour soumet à sa vengeance
Ces corrupteurs, napolitaine engeance,
Qui, de Paphos courant tous les dangers,
Et de Keyser prisonniers passagers,
Fléaux d'amour, désolateurs du monde,
D'un fruit amer font le trafic immonde.
Or venez tous, vrais enfants de l'Amour.
De vos tyrans il a purgé sa cour.
Près des barreaux qui forment leur enceinte,
Venez jouir et folâtrer sans crainte :
Ils entendront vos soupirs amoureux;
Ils les verront, ces tendres sacrifices,
Par vos plaisirs cent fois plus malheureux,
Et leurs tourments naîtront de vos délices.

LA RAISON ET LE PLAISIR

La raison nous plaît par système,
Et le plaisir entraîne avant qu'on l'ait prévu;
Il est comme les dieux, il fait tout par lui-même.
Examinez les sens dont le corps est pourvu :
Ce sont d'heureux canaux formés par la nature,
Pour le cours éternel de la félicité.
Notre âme, dira-t-on, est une essence pure :
Elle est tout ce qu'on veut; mais la divinité
Si bien de sa prison composa la structure,
Qu'on y trouve, tout bien compté,
Cinq portes pour la volupté.
La raison prêche leur clôture;
Par ses prônes fréquents, le monde est endormi :
Mais c'est une chose un peu forte,
De dire qu'on craint l'ennemi
Et de se loger à sa porte.
Le péril, répond-on, augmente ses honneurs
Elle est là pour offrir un secours salutaire.

Je n'entre point dans ce mystère :
Le sentiment suffit pour la règle des mœurs;
La nature m'a fait, et le bon fils préfère
Le plaisir de servir sa mère
Aux leçons de ses gouverneurs.

L'ARBRE MOURANT

CITOYENS, qui voyez étendus sur la terre
Ces rameaux, ces tristes débris,
Ma chute, qui vous a surpris,
Ne vient point des feux du tonnerre.

Hélas ! apprenez mon destin :
J'ombrageois ce tertre voisin
Du lieu qu'habitoit Galatée ;
L'ingrate s'en est écartée :
J'ai langui, j'ai perdu ma sève et mes couleurs.
Je n'ai plus goûté l'avantage
De parer son jardin, de garantir ses fleurs,
Et de la voir sous mon ombrage.
Tout m'a quitté. L'oiseau qu'attiroit mon feuillage
Portoit ailleurs ses chants, me laissant mes douleurs,
Et me privoit de son ramage.

La douleur de ne plus vous voir,
Galatée, a causé mon dernier désespoir.

Les vents, les aquilons partent de ces collines
Qui touchent aux plaines voisines;
Je les ai conjurés de terminer mon sort :
Les vents m'ont écouté, j'ai senti leur effort,
Et vous contemplez mes ruines.
Si quelque voisin, plus heureux,
Peut s'attacher à vous d'une ardeur aussi vive;
Sur mon exemple, hélas! favorisez ses vœux,
Et n'ordonnez pas qu'il me suive.

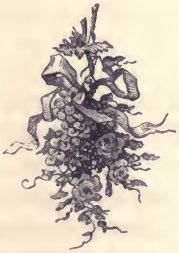
LE MAL DE TÊTE

DE MADAME DE GONTAUT

EN 1736

GONTAUT, ce mal est peu de chose;
Jupiter en eut un pareil.
Sans Esculape et son conseil,
Mes vers vous en diront la cause.
Entre la sagesse et l'amour,
L'esprit, voulant former une paix signalée,
Convint des lois, fixa le jour
Et prit le lieu de l'assemblée.
De votre cerveau l'on fit choix,
Séjour connu de tous les trois.
On s'assemble, on crie, on tempête,
On fait, pour décider ses droits,
Un bruit à vous fendre la tête;
On convient des faits, on s'arrête;
Le bruit cesse avec la douleur;

L'esprit triomphe et se fait fête
De votre repos et du leur;
Pour vous se fit cette alliance :
L'amour de vos yeux s'empara,
La sagesse au cœur prit séance,
Et l'esprit content demeura
Au lieu marqué pour l'audience.
Amour, sagesse, esprit, vous êtes tous bien là.



LE PROCÈS DU FARD

A MADAME LA DUCHESSE DE GONTAUT

La Mode et la Nature un jour
Vinrent au tribunal d'Amour;
La Mode vint enluminée,
En long étalage, en grand train,
D'amples fatras environnée,
Le masque et la marotte en main;
Nature simplement ornée,
En robe ondoyante, en patin,
Un bouquet de fleurs sur le sein,
Et de ses cheveux couronnée.
« Amour, dit-elle, entends ma voix,
Et qu'elle éveille ta justice;
Tu vois la fille du caprice,
Je suis le jouet de ses lois;
Mon fils, prends part à mes outrages :
A ton empire, à mes attraits,
Ils portent de communs dommages.

Corrompre, altérer mes ouvrages,
N'est-ce pas émousser tes traits?
— Sans tant discourir, dit la Mode,
Montrons aux yeux notre pouvoir. »
Amour est un dieu qui veut voir
Et qui goûta cette méthode.
Nature appuya ce dessein
Et choisit Gontaut pour modèle.
L'Amour essuya de sa main
Cette couche artificielle,
Enfant de l'art et du matin,
Et Gontaut n'en fut que plus belle.
C'étoit l'Aurore au front serein,
Lorsqu'elle ne fait que d'éclore,
Et que Phébus n'a pas encore,
Par les couleurs dont il la peint,
Séché la fraîcheur de son teint;
La Mode, sur d'autres modèles,
Fait son chef-d'œuvre concerté,
Dresse ses tables solennelles,
Construit l'autel de la beauté.
Son art, ses ruses furent telles,
Si bien sa magie opéra,
Qu'enfin elle défigura
Une héroïne d'opéra.
On rit de cette œuvre postiche,
Au petit monstre enjolivé
L'Amour fait construire une niche;
A l'autre un temple est élevé.
« Toi, dit l'Amour à la Nature,
Viens rendre une couleur plus pure

Aux beautés qui suivent mes pas ;
Mes mains ont formé leurs appas
Pour les yeux, non pour la parure :
Tout s'embellira sous ta loi.
Ta rivale n'a pour te nuire
Que l'art passager de séduire. »
L'art constant de plaire est à toi,
Belle Gontaut, c'est ton partage.
Si tu vois couvrir d'un nuage
Tes beaux jours de sérénité,
C'est l'art jaloux de la nature,
Et contre elle encor révolté,
Qui, sous le nom de faculté,
Fait à tes attraits cette injure,
Et te punit de ta beauté.
Éloigne un secours redouté ;
D'un souris rappelle et rassure
Les ris, enfants de la santé ;
Et dans le sein de la gaîté,
Cherche une guérison plus sûre.

INSCRIPTION

POUR UN BOUDOIR

1736

HABITONS ce petit espace,
Assez grand pour tous nos souhaits :
Le bonheur tient si peu de place !
Et ce dieu n'en change jamais.

POUR UNE GLACIÈRE

Placée sur un Parnasse,
élevé par l'auteur
dans un petit terrain qu'il avoit obtenu de la cour.

Sous cette voûte souterraine,
Les cœurs froids, les auteurs glacés,
Sont avec la neige entassés,
Et ma glacière est toujours pleine.

ÉPITAPHE

D'UNE PETITE CHIENNE

DE MADAME LA DUCHESSE DE CHEVREUSE

SÉVÈRE à tout le monde, à mon maître fidèle,
N'aimant que lui pour l'aimer mieux,
J'avois de mon amour l'exemple sous les yeux :
Ma maîtresse fut mon modèle.

LA COCARDE

A MADEMOISELLE ***

Qui lui avoit envoyé une cocarde à l'armée.

J'AI fait briller au champ de Mars
L'ornement galant et terrible,
Par qui, désormais invincible,
Je puis affronter les hasards.

Préférable aux lauriers que donne la victoire,
Ce panache éclatant va, sous nos étendards
Accroître ma valeur, comme il accroît ma gloire.
Formez pour des guerriers ces militaires dons,
Jusqu'à ce que la paix, repeuplant nos retraites,
Vous puissiez couronner nos fronts
Du myrte qui croît où vous êtes.

Ainsi la mère des Amours
Paroit le fils d'Anchise et lui prêtoit des armes ;

Encouragé par elle au milieu des alarmes,
Les regards de Vénus l'accompagnoient toujours.

J'aurai la même destinée,
Armé par d'aussi belles mains ;
Et si du héros des Troyens
La valeur ne m'est pas donnée,
Pour suppléer au moins à ses exploits vantés,
J'imite le pieux Énée
Dans le respect qu'il eut pour les divinités.

FRAGMENT

DU POÈME DE L'AMITIÉ

1752

Foible mortel, apprends à te connoître,
Vois quels besoins environnent ton être,
Quand ton orgueil forme dans son néant
Les pas d'un nain pour les vœux d'un géant.
Descends, reviens de la sphère du vide;
Né pour aimer, goûte un bien plus solide;
Ton cœur t'appelle et te dit chaque instant
Que c'est dans lui que le bonheur t'attend.

Si tout à coup, trouvant les cieux ouverts,
Un char ailé m'enlevoit dans les airs;
S'il se pouvoit qu'au sein de la lumière
Un dieu me dît : Vois la nature entière,
Vois les ressorts de ses globes roulants;
Suis dans l'azur ces feux étincelants;
Perce au delà des champs de l'éthérée,

Conçois l'espace, embrasse sa durée;
Le voile entier tombera devant toi,
Vois, connois tout : je t'impose une loi,
C'est d'exercer ta science profonde,
Habitant seul dans le centre du monde.
Ah! rendez-moi la terre et les humains,
Dirois-je au dieu, maître de mes destins;
Je quitterois tous les êtres ensemble
Pour retrouver l'être qui me ressemble.
Que de tout autre avec lui séparé,
J'habite un point dans l'espace ignoré;
Voilà pour moi tout l'empire céleste :
Je laisse aux dieux à connoître le reste.

Fille du ciel, vertu des belles âmes,
L'homme a besoin de tes divines flammes,
Je dois encor peindre l'enchantement
Des voluptés que l'on goûte en aimant;
Mon cœur les sent, ma bouche peut les dire,
La confiance établit ton empire;
L'égalité fait ta suprême loi,
Et l'âge d'or n'est connu que par toi.

Des goûts divers que la nature inspire,
Le plus heureux n'est souvent qu'un martyre.
Des passions le tumulte orageux
Trouble nos cœurs, tyrannise nos vœux.
L'amour trahit, l'ambition dévore,
La grandeur pèse, et ce bien qu'on ignore,
L'amitié seule excite des transports,
Nés sans tourments et nourris sans remords.

Les passions dont je me peins l'image
N'offrent aux yeux qu'un vaste paysage
D'arides champs de torrents traversés;
J'y vois des camps que la guerre a tracés;
Là, sont des tours que la cendre a couvertes,
De vieux palais et des cités désertes;
Là, des tombeaux de cyprès entourés :
Des voyageurs inquiets, égarés,
Suivent sans guide une route trompeuse,
A la lueur d'une clarté douteuse.
Je vois enfin tous ces objets couverts
D'un ciel d'orage entrecoupé d'éclairs.
Si l'amitié nous mène à son empire,
Quel autre aspect se présente à décrire?
Tout flatte ici, tout repose les yeux :
C'est un vallon charmant, délicieux,
Où, retenu dans ses bornes fécondes,
Un fleuve égal roule ses claires ondes.
Des bois riants, des coteaux cultivés
Naissent au loin, l'un sur l'autre élevés.
La paix unit des heureux et des sages,
Qui sur les fleurs parcourent ces rivages;
Et l'horizon d'un ciel pur et serein
S'ouvre aux rayons d'un soleil du matin :
Habitons-la, cette rive chérie,
Où le bonheur a choisi sa patrie...

. . . . . .

APPENDICE

BIBLIOGRAPHIQUE

APPENDICE

BIBLIOGRAPHIQUE

AUCUN travail d'ensemble n'a encore été fait sur la bibliographie des œuvres de *P.-J. Bernard ;* c'est, en effet, un sujet un peu ingrat, assez confus, d'un intérêt secondaire pour bien des lecteurs, et qui, par ces divers motifs, n'a jamais dû tenter personne. Nous avons cru devoir, cependant, entreprendre cette tâche modeste, en pensant que les bibliophiles ne seraient peut-être pas fâchés de trouver, résumées dans ce court essai, toutes les indications qu'il a été possible de recueillir, tant sur les productions mêmes de ce poète aimable, que sur les écrits relativement nombreux auxquels elles ont donné lieu. Loin de nous la prétention d'avoir été absolument complet dans nos recherches ; on sait combien il est difficile de l'être en matière bibliographique. Nous avons simplement fait tous nos efforts pour ne réunir, dans ces quelques pages, que des renseignements exacts, puisés aux sources les plus autorisées.

Nous avons, pour plus de clarté, divisé ce petit travail en deux sections : 1° Bibliographie de Bernard proprement dite ; — 2° Écrits relatifs à Bernard et à ses œuvres.

I. — BIBLIOGRAPHIE

§ 1. — POÈMES

L'Art d'aimer et poésies diverses, de M. Bernard, s. l. n. d. — Paris, Le Jay, vers 1775 ; gr. in-8° de 138 pages orné de gravures.

L'Art d'aimer, Frosine et Mélidor (*sic*) et poésies diverses. — Paris, 1775 ; in-8°, figures.

L'Art d'aimer, poème en trois chants, par Bernard-Paphos. — Paris, 1775 ; in-8°, édition ornée d'un frontispice et de trois figures de Martini, gravées par Baquoy, Gaucher et Patat. Ces estampes sont assez médiocres, de l'avis général des amateurs.

L'Art d'aimer et poésies diverses de M. Bernard. — Paris, Le Jay, 1776 ; gr. in-8°, figures.

Autre édition. — Paris, 1776 ; in-12.

Autre édition. — Paris, Didot aîné, an III, 1795 ; gr. in-8°, 7 figures.

Autre édition. — Avignon, an III, 1795 ; in-18.

Autre édition. — Paris, Leprieur, an IV, 1796 ; in-18.

Autre édition, contenant seulement *l'Art d'aimer.* — Parme, Bodoni, 1793 ; in-8°, papier vélin.

Autre édition. — Parme, Bodoni, 1802 ; in-8°, papier vélin.

Autre édition. Ce poème a été inséré *in extenso* dans la *Nouvelle encyclopédie poétique,* de Capelle. — Paris, 1819 ; in-18, t. III.

Gentil-Bernard — *L'Art d'aimer,* poème en trois chants, publié par F. de Marescot. — Paris, librairie des bibliophiles (Jouaust), 1874 ; in-12 de XV-58 pages. Der-

nière et charmante édition de ce poème qui fait ainsi partie de la collection des petits chefs-d'œuvre.

Telles sont les principales éditions de *l'Art d'aimer,* imprimé séparément ou avec quelques autres pièces; ce poème se retrouve encore dans toutes les éditions des œuvres *choisies* ou *complètes* de Bernard.

Phrosine et Mélidore, poème en quatre chants, Messine. — Paris, Le Jay, 1772; in-8° de 55 pages, orné de quatre figures d'Eisen, gravées par Baquoy et Ponce. (Eisen a fait mieux, dit le *Guide* de M. H. Cohen.) Il existe des exemplaires en grand papier qui sont encore recherchés et se vendent de 15 à 20 francs. Telle est la première édition de ce petit poème publiée sous le nom de l'auteur. On le trouve réimprimé dans la plupart des éditions des œuvres *choisies* ou *complètes.*

Les autres poèmes de Bernard sont : *les Campagnes d'Italie en* 1733 *et* 1734; *les Dialogues orientaux; Aminte et Médor; Tableau nuptial,* et un fragment d'un *Poème sur l'amitié.* Ces quatre ouvrages se trouvent réunis dans l'édition des *œuvres complètes,* donnée par Fayolle en 1803. *Aminte et Médor* n'a été publié que dans cette édition.

§ 2. — ROMAN

Les heureux malheureux, ou *Adélaïde de Walver,* par M. *B.* — Paris, 1772; in-12.

Quérard, d'après l'avis de van Thol, a attribué cet unique roman à Gentil-Bernard. Fayolle ne paraît point avoir partagé cette opinion, car il ne l'a point inséré dans son édition complète des œuvres de notre auteur. Cette attribution semble cependant bien fondée, car elle est acceptée pleinement par le *Dictionnaire des anonymes.* Quoi qu'il en soit, la gloire de Bernard ne gagnera ni ne perdra beaucoup, selon qu'on lui accordera ou qu'on lui refusera la paternité de ce roman, publié en vertu d'une simple *permission tacite* et dont les critiques du temps ne se sont guère occupés.

§ 3. — THÉATRE

Castor et Pollux, tragédie lyrique, en cinq actes, avec prologue, par M. Bernard, 1737 ; pet. in-4°.

Cet opéra, dont Rameau composa la musique, fut représenté, pour la première fois, le 24 août 1737. Il obtint un succès prodigieux pour l'époque et fut plusieurs fois repris à la scène, notamment en 1754, 1764, 1772 et 1778. On le trouve dans diverses collections théâtrales ; la dernière édition séparée paraît être celle donnée par Roullet. — Paris, an V ; in-8°. Cette pièce a été en outre réimprimée dans diverses éditions des œuvres *choisies* ou *complètes* de Bernard.

Les Surprises de l'amour, ballet en trois actes séparés, composé de l'Enlèvement d'Adonis, la Lyre enchantée et Anacréon, le tout par Bernard, musique de Rameau. — Paris, 1748 ; in-8°.

Autre édition. — Paris, Vve Delormel et fils, 1757 ; in-4°.

Cet opéra-ballet, représenté à la cour, dès 1748, ne parut sur la scène de l'Académie royale de musique que le 31 mai 1757.

On le trouve encore dans le *Recueil des comédies* (divertissements) *et ballets,* représentés sur le théâtre des Petits-Appartements (à Versailles), pendant les hivers de 1747 à 1750, imprimé par exprès commandement de Sa Majesté (Ballard) ; 6 vol. in-8° sur *vélin.* Un exemplaire *unique* de cette curieuse collection, provenant des bibliothèques de Mme de Pompadour et du duc de la Vallière, a été acheté 203 francs, à la vente Mac-Carthy.

Les Surprises de l'amour ont été plusieurs fois réimprimées, notamment dans l'édition Fayolle et dans celle donnée par Janet et Cotelle, en 1823.

Indépendamment de ces deux opéras, on doit encore à Bernard plusieurs ouvrages dramatiques ; ce sont :

Thessalus, opéra en cinq actes ;

Sélimnus, ou le fleuve de l'Indifférence ; acte de ballet, composé en 1755 ;

Palmyre, acte de ballet ;

Les Hespérides, acte de ballet ;

Elmire, comédie en cinq actes et en vers.

Ces cinq ouvrages ont été imprimés dans l'édition donnée par Fayolle, qui a pris soin de faire connaître les détails suivants au sujet de la comédie d'*Elmire :*

« Cette pièce fut présentée, en l'an IX (1801), au Théâtre-Français sous le voile de l'anonyme. Sur les observations auxquelles elle donna lieu, elle fut réduite en trois actes et soumise de nouveau, en cet état, au comité, que rendit finalement ce verdict : « La Comédie-Françoise ni « peut admettre cet ouvrage, même à la lecture, parce que, « si le fond en est ingénieux, l'ensemble et la manière dont « il est traité ne sont pas assez réfléchis, assez soignés, assez « bien combinés avec la décence théâtrale dont la scène « françoise ne peut s'écarter... On doit au surplus à l'auteur de « cet ouvrage des encouragements, dont il peut profiter « pour le corriger ou en faire de meilleurs à l'avenir. Il « doit surtout épurer son style, le châtier davantage et se « défier d'une facilité dangereuse qu'on prendroit pour de « la foiblesse plutôt que du talent. Le sien, car il en a, « doit être plus exercé dans l'art dramatique qu'il n'a pas « encore assez étudié, mais auquel il nous semble très « propre sous beaucoup de rapports. » — Pauvre Gentil-Bernard, quelle différence entre ce jugement juste et fosévère et cet enthousiasme immodéré qu'excitaient autr si vos aimables et faciles productions !

§ 4. — ŒUVRES CHOISIES
ŒUVRES COMPLÈTES

Remarquons d'abord que la division des éditions collectives de Bernard en œuvres choisies et œuvres *complètes* est forcément un peu arbitraire : aucune édition, en effet, sauf, bien entendu, celle donnée par Fayolle, ne peut être

à juste titre qualifiée de *complète*. Pour établir cette division, il faut s'en rapporter aux indications des titres de chaque réimpression ou aux annonces des éditeurs. Beaucoup d'éditions, soi-disant complètes, pourraient être indifféremment classées parmi les œuvres choisies. Suivons néanmoins cette division convenue, mais nécessaire :

1° *Œuvres choisies.*

Œuvres de Gentil-Bernard. — Paris, 1791, un volume Cazin.

Œuvres de Gentil-Bernard. — Paris, deux volumes Contrefaçon Cazin, 1791.

Œuvres de Bernard, édition stéréotype d'Herhan. — Paris, 1803, in-12. La Bibliothèque nationale conserve un exemplaire *unique* sur *vélin* de cette jolie édition, avec un titre imprimé en or, un second en rouge et un troisième en noir. — Renouard a fait graver, pour cette édition, un portrait de Bernard, par Delvaux ; M. Sieurin affirme que ce portrait est la réduction de celui de Gauffecourt, peint par Nattier et gravé in-folio, par Daullé. (Voy. le *Guide,* de M. H. Cohen).

Œuvres choisies de Bernard. — Paris, Mme Dabo-Butschert (édition stéréotype d'Herhan), 1803 ; in-18.

Autre édition (publiée par Fayolle). — Paris, F. Didot (stéréotypie), Bossange frères, 1811 ; in-18, 1 franc. Il a été tiré des exemplaires sur papier fin (1 fr. 25), sur papier vélin (2 fr. 50) et sur grand papier vélin (3 fr. 50).

Autre édition. — Paris, Mme Dabo-Butschert (stéréotypie d'Herhan), 1882 ; in-18, 1 fr. 50 ; réimprimé dans le même format et par les mêmes éditeurs, en 1819 et 1825.

Autre édition. — Paris, Albouy, 1821 ; in-8°, ornée de six gravures et d'un portrait, 3 fr. 50.

Autre édition. — Paris, Ménard et Desenne fils, 1822 ; in-18, portrait, 2 francs ; tirage sur papier vélin avec portrait avant la lettre (4 francs) ; autre tirage in-12, papier fin, fig. (2 fr. 50). Enfin, il existe des exemplaires sur papier vélin, avec portrait avant la lettre (5 francs.)

Autre édition, ornée d'une gravure d'après Prud'hon. — Paris, Janet et Cotelle, 1823 ; in-8° de VI, 420 pages (imprimerie de J. Didot aîné), 6 fr. 50 et sur papier d'Annonay, 7 fr. 50. C'est, à notre avis, la meilleure édition des œuvres *choisies.*

Autre édition. — Paris, Froment ; Berquet, 1823 ; in-12, 3 francs.

Autre édition. — Paris, Lemoine (imprimerie de J.-L. Bellemain), 1826 ; in-32, 75 cent., plus 30 cent. pour le portrait et 60 cent. avec portrait sur chine. Charmant petit volume de la collection dite *Bibliothèque en miniature.*

Œuvres choisies de Bernard. — A Paris, chez Victor Masson, 1836 ; in-18° de IX-235 pages. Cette édition paraît être la dernière qui ait été donnée des œuvres choisies.

2° *Œuvres complètes.*

Œuvres complètes de M. Bernard. — A Londres, 1777, un volume, Cazin, gravure au titre signée C.-P. Marillier, avec la date de 1781 ; N. de Launay, sculpsit, avec ce vers :

Presse, ose tout et Delphire est à toi.

Quoique annoncée comme complète, bien des pièces sont omises dans cette édition.

Autre édition. — Cazin, même date, même texte que la précédente, sauf ces deux vers au bas du titre :

Je vous atteste, ô beautés que j'enseigne,
De cet amour, oui, vous suivés (*sic*) l'enseigne.

Autre édition. — S. l. n. d. (Paris, 1782). Cazin, un volume, avec titre gravé avant la lettre. Au bas, deux amours s'embrassant.

Autre édition. — A Londres, 1795, un vol. in-12. Bien que n'étant pas de Cazin, cette édition est faite sur le papier choisi par ce célèbre éditeur, les ornements et les fleurons ont, avec ses publications, un caractère de similitude que

l'on retrouve dans beaucoup de volumes de cette époque.

Autre édition. — S. l. 1786, un vol., titre gravé ; au bas : Édition de Cazin.

Autre édition. — A Londres, s. d. (vers 1787). Un volume, contrefaçon Cazin.

Autre édition. — Paris, Fr. Dufart, 1793, an II ; in-18, papier vélin, fig. de Delignon.

Œuvres complètes de P.-J. Bernard. — Paris, imprimerie de Didot jeune, 1795 ; gr. in-8°, fig., papier vélin, 7 francs et sur grand papier 14 francs On n'a fait imprimer l'opéra de *Castor et Pollux* que pour 35 exemplaires ; cette édition, avec cette pièce, s'est vendue jusqu'à 20 francs, elle a beaucoup baissé depuis.

Les Œuvres de Bernard. — Paris, imprimerie de P. Didot l'aîné, 1797 ; gr. in-4°, papier vélin, figure d'après Prud'hon, 42 francs et, avec les figures avant la lettre, 84 francs. « Cette dernière et belle édition, dit Quérard, fait partie de la collection des auteurs classiques français-latins, imprimés pour l'éducation du Dauphin ; ces exemplaires, avec les figures avant la lettre, contiennent, de plus que les autres, les opéras de Bernard et toutes les pièces de poésie que l'on connaît de lui ; elle est tirée sur papier vélin beaucoup plus fort que celui des autres auteurs de cette collection. » Il en existe un exemplaire sur *vélin* auquel on a joint trois jolis dessins de Prud'hon. Cet exemplaire a atteint la somme de 1,500 francs à la vente du prince Galitzin, en mars 1825. Ces dessins ont été ensuite vendus séparément à très haut prix. « Les quatre figures, dessinées par Prud'hon, ont été gravées par Beisson et Copia, sauf la dernière, *Phrosine,* qui l'a été par Prud'hon lui-même. Cette pièce est regardée comme fort rare par M. Sieurin. » (Voy. le *Guide,* de M. H. Cohen.)

Guilbert de Pixérécourt (voy. le n° 672 de son catalogue) possédait un magnifique exemplaire de cette belle édition ; il y avait joint quatre belles gravures dont celle de *Léda,* par Saint-Aubin, d'après Véronèse, et deux portraits in-4° de Bernard, l'un, original, dessiné au crayon, et l'autre gravé avant la lettre. (Vendu 37 fr. 50 seulement.)

Œuvres de P.-J. Bernard. — Paris, Renouard, 1797; in-8°, fig.

Œuvres de Bernard, seule édition complète et la première faite sur les manuscrits autographes de l'auteur, la plupart inédits, avec cette épigraphe :

> Ma main te grave en traits de feu
> L'Amour que j'ai senti de même.
>
> *Epître à Galatée.*

A Paris, chez F. Buisson, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n° 20, an XI (1803) ; 2 volumes in-8° de XXXII-348 et 317 pages, 15 francs. Il a été tiré de cette édition, assez belle, quoi qu'en dise Brunet, des exemplaires sur papier vélin.

En même temps que cette édition de luxe, Buisson en publiait une autre absolument identique, mais moins chère, en 4 volumes in-18 de XXXVI-185, 219, 183 et 193 pages, 8 francs. — Guilbert de Pixérécourt possédait un des six exemplaires tirés sur vélin, dans lequel il avait réuni toutes les figures et vignettes gravées pour les éditions précédentes (épreuves avant la lettre), ainsi que d'autres figures et portraits relatifs à l'ouvrage. Ce magnifique exemplaire, relié par Bozérian, en maroquin citron ne s'est cependant vendu que 43 francs. Quel prix n'atteindrait-il pas aujourd'hui s'il repassait en vente ?

Cette édition, vraiment complète, des œuvres de Bernard n'eut pas un grand débit en 1803 ; sept ans après, Arth. Bertrand, acquéreur des exemplaires restés en magasin, les remettait en vente avec un nouveau titre portant son nom et la date de 1810. — Enfin, un autre libraire tentait, en 1833, la même spéculation en faisant imprimer, à cette date, de nouveaux titres et de nouvelles couvertures, avec cette simple mention : A Paris, chez tous les marchands de nouveautés. Le nouveau faux-titre porte les noms de Bacquenois et Appert, imprimeurs, rue Christine, 2.

Telles sont toutes les indications que nous avons pu re-

cueillir sur la bibliographie de P.-J. Bernard. Ajoutons encore qu'on trouve un certain nombre de pièces de cet auteur, avec ou sans son nom, dans divers recueils du temps, notamment dans l'*Almanach des Muses* et dans le tome X du *Nouvel almanach des Muses* (1811). La plupart de ces légères productions ont été insérées dans l'édition complète publiée par Fayolle. Parmi celles, en très petit nombre, qui ont échappé aux recherches de ce consciencieux compilateur et aux investigations de M. Quicherat lui-même, il en est une de huit vers qui ne nous a pas semblé indigne d'être tirée de l'oubli. Elle se trouve dans l'*Almanach des Muses* pour 1771 (p. 92). Sa brièveté nous permet de la reproduire en terminant ces notes bibliographiques peut-être un peu longues ; par le fond, comme par la forme, elle résume bien tout le système poétique de Gentil-Bernard ; la voici :

AUX MUSES

Souffrez les amours sur vos traces ;
Muses, souvenez-vous toujours
Que l'esprit est, sans les amours,
Ce qu'est la beauté sans les grâces.
C'est à l'amour qu'il faut céder
Quel autre charme nous arrête ?
L'esprit peut faire une conquête ;
Mais c'est au cœur à la garder.

PRINCIPAUX OUVRAGES A CONSULTER SUR LA VIE DE GENTIL-BERNARD ET SUR SES ÉCRITS

AUGER. — Article P.-J. Bernard, dans la *Biographie universelle,* de Michaud (t. IV, p. 293-295).

— *Mélanges philosophiques et littéraires.* — Paris, 1828 ; in-8° (t. II, p. 247-253).

BACHAUMONT. — *Mémoires secrets,* t. Ier, 16 mars 1762 ; t. XVI (addition), 14 janvier 1764 ; t. II, 30 mars 1764 ;

t. III, 2 avril 1767 ; t. IV, 11 octobre 1768 ; t. V, 12 et 25 février 1770 ; t. VIII, 20 juillet 1775.

BOYER (Philoxène). — Notice sur *Bernard,* dans *les Poètes français,* recueil publié sous la direction de M. E. Crépet. — Paris, Gide, 1861-62 ; 4 volumes in-8° (t. III, p. 269 et suiv.) ;

BRUNET (J.-C.). — *Manuel du libraire,* dernière édition (t. Ier, col. 794-795)

Cazin, sa vie et ses éditions, par *un Cazinophile,* Reims, 1876 ; in-18 (p. 61, 62, 95, 135, 156, 209, 215, 231).

COHEN (Henri). — *Guide de l'amateur de livres à figures du* XVIIIe *siècle.* — Paris ; gr. in-8° (col. 34).

FAYOLLE (F.). — *Essai sur la vie et les ouvrages de Bernard.* Cette notice forme les pages 7 à 28 de l'édition, en 2 volumes in-8°, donnée par Dubuisson en 1803.

GAY (J.). — *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour, aux femmes, au mariage,* 3e édition. — Turin, 1871-1873 ; 6 volumes in-12 (*passim*).

GRIMM et DIDEROT. — *Correspondance littéraire,* édition Garnier. — Paris, 1878-1882 ; 16 volumes in-8°, t. II, p. 4, 271, 323 ; t. III, 406, 457 ; t. V, 452 ; t. IX, 76, 257, 442 ; t. X, 22, 241, 242 ; t. XI, 168, 198, 199, 483.

HOUSSAYE (Arsène). — *Galerie du* XVIIIe *siècle.* — Paris, 1848 ; 2 volumes in-12 (4e édition).

LA HARPE. — *Cours de littérature.* Articles sur Ovide et sur Bernard.

LIGNE (le prince de). — *Remarques sur le lycée* et *Souvenirs* (*passim*).

MARESCOT (F. de). — Notice sur Bernard, formant l'avant-propos de sa jolie réimpression de l'*Art d'aimer.* — Paris, Jouaust, 1874 ; in-16 (p. 1 à XV).

MARMONTEL. — *Mémoires,* édition donnée par Fr. Barrière. — Paris, Didot, 1846 ; in-12 (livre VI).

MONTGRAVIER (Azéma de). — *Album du Dauphiné,* 1837 ;

PALISSOT. — *Mémoires pour servir à l'histoire de la littérature* et *Notice sur Bernard,* dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France.* — Paris, 1767-1782 ; in-12, (année 1776).

QUÉRARD (J.-M.). — *La France littéraire* (t. Ier, p. 290, 291).

QUICHERAT (L.). — Excellent article, enrichi de pièces inédites, sur les éditions de Bernard, inséré dans l'*Athenæum français* (17 mai 1856).

ROLLE (Hippolyte). — Article *Bernard,* dans le *Dictionnaire de la conversation,* dernière édition (t. III, p. 46-47).

Sartines, Journal des inspecteurs de M. de... — Bruxelles et Paris, 1863 ; in-12 (p. 75 et 253).

Soleinne, Catalogue de la bibliothèque de M. de... — Nos 1853, 3286, 3287, 3292, 3301, 3321 et (2e supplément, 307).

VAPEREAU. — *Dictionnaire universel de littérature.* — Paris, Hachette, 1876 ; gr. in-8° (p. 870).

VERNAYS (Paul de). — *Revue du Dauphiné et de la Savoie,* année 1857.

VOLTAIRE. — Œuvres complètes. Édition Desœr : t. III, p. 978, 986, 1083 ; t. IX, p. 198, 199, 215, 225, 227, 241, 243, 245, 255, 288, 291, 309, 314, 325, 365 ; t. XI, p. 533, 728 ; t. XII, p. 49, 224, 229, 270, 337.

Il convient d'ajouter que Bernard a été mis plusieurs fois sur la scène, notamment dans les deux pièces suivantes :

1° GENTIL-BERNARD, vaudeville en un acte, par *Philipon de la Madelaine* et *Leprévost d'Iray.* — Paris, an IX ; in-8° ;

2° GENTIL-BERNARD ou L'ART D'AIMER, comédie, par *Dumanoir* et *Clairville.* — Paris, 1846 ; in-8°, 60 centimes. — Cette pièce, en cinq actes, mêlée de couplets, représentée d'abord au théâtre des Variétés, a souvent été réimprimée.

Nous ne pouvons nous empêcher, avant de terminer cette notice, de relever encore le jugement, plus flatteur qu'exact, exprimé par Voltaire au sujet de *l'Art d'aimer.* « Vous avez commencé, écrivait le grand homme à notre petit poète, un ouvrage unique en notre langue et qui sera

toujours aussi aimable que vous. » Il appartient aux lecteurs du XIXe siècle d'apprécier si ce poème est toujours aussi *aimable* que le disait Voltaire. Mais ce qu'ils ne peuvent ni ne doivent croire, c'est que Bernard ait été, en France, *l'unique* chantre de l'*Art d'aimer*. Bien d'autres poètes, avant et après lui, se sont abandonnés aux séductions d'un sujet aussi vieux que le monde et qui durera autant que l'humanité. La plupart, il est vrai, n'ont fait que traduire Ovide ; les autres, et notre Bernard tout le premier, se sont plus ou moins inspirés de l'élégant poète de Sulmone, dont ils ont presque toujours suivi le plan et souvent emprunté les idées. — Quel est, parmi tous ces poètes, celui qui a le mieux traité son sujet et s'est le plus rapproché de son modèle ? C'est une question que nous ne nous chargerons pas de trancher et dont nous laisserons l'étude à quelque patient et laborieux érudit. Sans remonter, en effet, jusqu'au *Rommant de la Rose* où l'*Art d'amour est toute enclose,* de Jehan de Mehun-Clopinel, ni même à l'*Art de honnestement aymer,* du bizarre Jean Bouchet, que de livres, que de recueils ne faudrait-il pas compulser pour se mettre à même de décider avec compétence sur cette question ! Le lecteur pourra se faire une idée, d'ailleurs fort approximative, des recherches et des comparaisons que nécessiterait un pareil labeur, en jetant les yeux sur la liste suivante ; encore ne citons-nous, dans cette très succincte nomenclature, que les principaux poètes français qui, depuis deux siècles, ont essayé de chanter l'*Art d'aimer,* soit en traduisant, ou plutôt en *imitant* Ovide, soit en suivant leur propre inspiration.

Heratotechnie, ou l'*Art d'aimer d'Ovide,* en vers burlesques, par le sieur *D. L. B. M.* — Paris, 1650 ; in-4° de 86 feuillets. Ce poème soi-disant burlesque est fort rare et l'on n'a pu, jusqu'à présent, en découvrir l'auteur.

L'Art de plaire, par M. *Gilbert.* Poème divisé en deux livres. Le premier dédié à Christine, reine de Suède ; le second à Monsieur, frère unique du roi. — Paris, Guillaume de Luynes, 1655 ; in-12. Réimprimé en 1656. — Gabriel Gilbert était secrétaire de la reine Christine,

quand il composa ce poème à l'imitation de celui d'Ovide. C'est un ouvrage peu moral et qui se ressent de la jeunesse de son auteur.

L'Art d'aimer d'Ovide, avec les *Remèdes d'amour,* traduit en vers burlesques (par le médecin *Dufour*). — Paris, Loyson, 1662; in-12. Rare, quoique réimprimé l'année suivante.

L'Art d'aimer d'Ovide (le premier livre seulement), traduit en vers français (par le président *Nicole*). — Paris, de Sercy, 1664; in-12 de 71 pages.

L'Art d'aimer d'Ovide, ou *la meilleure manière d'aimer Ovide* (par *L. Ferrier de la Martinière*). — Cologne (Paris). B. d'Egmont, 1696; in-12, deux portraits. Réimprimé sous ce titre: *Ovide amoureux* ou l'*École des amans.* La Haye (Rouen), 1698; in-12.

L'Art d'aimer, ou le *Guide des amants,* poème héroïque en trois chants (par *N. Baron de Thibouville*), 1696; in-12. Réimprimé dans les œuvres de Grécourt.

Œuvres diverses du Sr D. (*de Blainville*). — Amsterdam, 1714; in-12. On y trouve la traduction en vers de l'*Art d'aimer* et du *Remède d'amour.*

Imitation de l'Art d'aimer et du *Remède d'amour d'Ovide,* suivant les mœurs de ce siècle, en vers (anonyme). — Amsterdam (Paris), 1744; in-8°.

L'Art d'aimer, poème héroïque en quatre chants. *Omnia vincit amor.* Virg. (par *François-Étienne Gouge de Cessières*). — S. d., 1745; petit in-8° de XXIX-103 pages et Amsterdam, 1748, 1751. — Londres, 1750. — Cythère, 1756. — Paris, 1757 et s. d. (1759). — Londres; in-8°, XXXII-200 pages, 1760, 1766, 1785. — Avignon, 1787; petit in-8°, figures d'Eisen. — Dans les deux premières éditions le poème n'a que quatre chants; il en a six dans les autres. Quoique si souvent réimprimé, ce pauvre ouvrage est bien oublié aujourd'hui.

L'Art d'aimer et le *Remède d'amour,* en vers français. Traduction nouvelle (anonyme), ornée de figures, 1751; in-12. Traduction souvent réimprimée, et, entre autres, sous les rubriques de Cythère, 1756; in-8°. — Amsterdam,

1757, in-12 ; c'est celle qui se trouve dans les différentes éditions des *Œuvres galantes et amoureuses d'Ovide*. On n'en connaît pas l'auteur, dit Quérard. Cependant ne serait-ce pas la même que celle-ci :

L'Art d'aimer, en trois chants, et le *Remède d'amour,* traduit d'Ovide, par *Cogolin.* — Amsterdam (Paris), 1751 ; petit in-8°.

L'Art de plaire, poème en trois chants dédié aux dames, et autres poésies intéressantes (par *Mauger*). S. l., 1756 ; in-8°. Ce poème avait déjà paru sous le titre d'*Essai sur l'art de plaire,* s. l., 1746 ; in-8°.

L'Art d'aimer, poème en trois chants, par *Gentil-Bernard,* 1775 (voir au commencement de cet appendice tout ce qui a été dit sur cet ouvrage).

L'Art d'aimer d'Ovide, traduction en vers (le texte en regard), avec des remarques par M. *de Saint-Ange.* — Paris, Giguet et Michaud, 1807 ; in-12, une figure, nouvelle édition. — Paris, L.-G. Michaud, 1823 ; in-12. Traduction médiocre et *sénile.*

Fragments d'un poème inédit de l'Art d'aimer, par *Nic.-Th. Barthe,* se trouve dans les *Œuvres choisies* de cet auteur, publiées par Fayolle. — Paris, F. Didot, 1811 ; in-18.

L'Art d'aimer, poème en trois chants, traduit en vers français, par *F.-A. de Gournay,* avocat, avec des notes à chaque chant (et le texte en regard). — Caen, Poisson et Blin-Baron. — Paris, Lenormant 1817 ; in-8°.

L'Art de plaire d'Ovide, poème en trois chants ; suivi du *Remède d'amour,* poème en un chant ; nouvelle traduction en vers français avec le texte latin en regard, et de la *Fidélité,* poème érotique en trois chants, par *P. D. C.* (*Pirault des Chaumes*). — Paris, Guillaume et Cie, 1818 ; in-12, quatre gravures.

L'Art de plaire, poème en trois chants, par *Lenoble.* — Toulouse, imprimerie Vieusseux, 1820 ; in-8° de deux feuilles un quart.

L'Art d'aimer, traduction en vers (le texte en regard) avec des remarques, par M. *Ai Philippe.* — Paris, imprimerie Carpentier-Méricourt, 1829 ; in-18.

L'Art d'aimer, suivi du *Remède d amour* (anonyme). — Avignon, 1828, in-8° de 48 pages.

L'Art de plaire, traduit en vers français, du poème d'Ovide intitulé : *Ars amatoria,* par le comte *de Carbonnel.* — Panckoucke, à Paris; 1843, in-18.

L'Art de plaire, poème, par *V.-B. Colonna.* — Lyon imprimerie Regard, 1867; in-8° de 36 pages.

Indépendamment des ouvrages que nous venons de décrire, il en existe d'autres, intitulés *Art d'aimer, Art de plaire, Art de se faire aimer,* etc., etc., mais qui ne rentrent pas dans la catégorie des poèmes dont nous nous occupons. La plupart sont en prose, et ceux qui sont en vers sont plutôt des recueils de poésies diverses que de véritables poèmes. Tel est, par exemple, *l'Art d'aimer,* publié en 1867, par M. *E. de Lonlay.*

D'ailleurs, s'il est bien vrai que

Le secret d'ennuyer soit celui de tout dire,

nous craignons d'avoir déjà trop abusé de la patience du lecteur, par cet étalage de renseignements bibliographiques. Pour mériter notre grâce, nous terminerons notre petit travail en reproduisant une amusante anecdote qui rentre complètement dans la nature de notre sujet. Elle est due à la plume spirituelle de M. *Albéric Second* et est tirée d'une brochurette bien oubliée aujourd'hui : *Lettres cochinchinoises sur les hommes et les choses du jour* (Paris, 1841, in-18). — Vraie ou fausse, cette historiette démontre que tout n'est pas profit dans le métier de *Chantre de l'amour;* qu'elle nous serve donc de mot de la fin ; la voici :

« Un feuilletonniste du grand format débuta dans la carrière par un petit volume intitulé l'*Art d'aimer.* — Il y a de cela quelque dix ou douze ans.

« Ce rival du poète Ovide — qui a oublié jusqu'au titre de son ouvrage — devint subitement épris, la semaine passée, d'une des plus charmantes actrices des théâtres secondaires.

« Jugeant bien d'après les désirs tumultueux de son cœur

que sa passion n'était pas exclusivement platonique, notre homme prit son courage à deux mains, se coiffa sur l'oreille et s'achèmina chez l'actrice en question.

« — Qui me vaut l'avantage de vous voir? demanda celle-ci au visiteur, en lui tendant la main. M'apportez-vous un bon rôle? — Le feuilletonniste fait aussi des pièces à ses moments perdus.

« — Je viens, madame, vous dire que je vous aime!

« — Pas possible!...

« — Je vous aime comme l'abeille aime la fleur, comme l'exilé aime sa patrie... comme...

« Ici l'actrice ne peut réprimer un éclat de rire.

« — Vous riez, madame, reprit le journaliste; vous riez quand je pleure... vous riez quand je souffre!

« — Bravo! bravissimo! allez toujours, interrompit l'actrice en se pâmant d'aise.

« — Qu'est-ce à dire?

« — Je connais ça... page 37... allez donc... mais allez donc, de grâce!

« — De la raillerie; c'en est trop! il faut que tu sois à moi!

« — Le tutoiement... chapitre IX... page 118...

« — Plutôt que de continuer à souffrir ce que j'endure, je me tuerai..., entendez-vous bien, madame, je me tuerai!

« — Oh! la page 290 et dernière!

« Et en parlant ainsi, l'actrice prit sur son étagère un petit *Art d'aimer,* fort proprement relié en veau, — qu'elle ouvrit — à la page indiquée — sous les yeux de l'auteur, — son amoureux confus. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

NOTICE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE P.-J. BERNARD. 1

L'ART D'AIMER.

CHANT PREMIER. — Définition de l'amour. — Préceptes. — Choisir s'il est possible. — Des quatre âges. — Des charmes divers. — Des caractères. — Des talents. — Des trois états. — Voir le grand monde. — Méconnoître les rangs. — Préceptes pour les belles. — Peinture de l'amour constant. — Chercher des qualités aimables. — Traits caractéristiques de l'amour. — Choix à faire. — Églé. 3

CHANT DEUXIÈME. — Apologie du don de plaire. — Pour être aimé, il faut aimer. — Oser. — Flatter. — Amuser. — Séduire. — Faire des présents. — Faire connoître les poètes érotiques. — Cultiver les

Pages.

Muses. — Amour des peuples divers. — Des saisons. — Des heures. — Céder en apparence. — Transition; préceptes pour les belles. — Naissance de Vénus. — Portrait des Grâces. — Ariane. — Emploi de l'art pour conquérir. — Emploi de l'art pour conserver . 20

CHANT TROISIÈME. — Apologie des sens nés de la volupté. — De l'art de jouir. — Transition. — Tableaux. — Aglaé et le Faune. — La Bacchante. — Olympe. — Temple de la jouissance. — Agis et Zélide. — Épilogue. 38

PHROSINE ET MÉLIDORE.

Chant premier 57
Chant deuxième 66
Chant troisième 73
Chant quatrième 82

AMINTE ET MÉDOR 95
Hymne 109

DIALOGUES ORIENTAUX

Premier dialogue 113
Second dialogue 122

ÉPITRES.

I. — A mes vers, adressés à madame la marquise de Pompadour en 1760 133
II. — Sur l'automne. 138
III. — Le Printemps 142
IV. — Sur l'hiver 146

Pages.

V. — Le Hameau. 151
VI. — Sur l'automne. 155
VII. — A Thémire, écrite de Fontainebleau, 1766. 160
VIII. — A mademoiselle S***, écrite de Fontainebleau. 164
IX. — A Laure 167
X. — A mademoiselle Salé 170
XI. — A Batilde. 172
XII. — A Olympe 177
XIII. — Sur la volupté. 181
XIV. — A M***, sur le même sujet 185
XV. — Portrait de la nuit. A madame *** 190
XVI. — A Claudine 193
XVII. — A Galatée 197
XVIII. — A miss *** 201
XIX. — A Thélamire 204
XX. — A Corinne 205
XXI. — A Issé 209
XXII. — A Olympe 212
XXIII. — A Doris 216
XXIV. — A Thémire 219
XXV. — A Églé. 222

ODES.

I. — Les Études d'Anacréon. 229
II. — Le Portrait de Doris. 231
III. — La Rose 234
IV. — Les Bains de Laure 236
V. — La Nuit d'Églé 238
VI. — Le Mystère. 240
VII. — La Lyre d'amour 242
VIII. — Le Sommeil impossible. 245

Pages.

IX. — Colère de l'amour 247
X. — L'Amant jaloux 249
XI. — Lycoris 251
XII. — La Cage 253
XIII. — Le Destin de Corinne 255
XIV. — Climène 257
XV. — La Couronne de roses 259
XVI. — Sur les poésies de Catulle et Tibulle . . . 261
XVII. — Le Buveur et l'Amante. 263
XVIII. — Hymne à Bacchus 265
XIX. — Le Génie. A Homère 267
XX. — Les Grandeurs humaines. A M. Camille Perrichon 272

POÉSIES DIVERSES.

Madrigal. A Corinne 281
— A la même. 282
— A Daphné 283
— Les Héros d'Homère 284
Léda 285
Naya 289
Les Amants généreux 294
Les Orgies 298
La Ménagerie de Cythère 301
La Raison et le Plaisir 304
L'Arbre mourant 306
Le Mal de tête de madame de Gontaut, en 1736 . . . 308
Le Procès du fard. A madame la duchesse de Gontaut. 310
Inscription pour un boudoir, 1736 313
Pour une glacière placée sur un Parnasse, élevé par l'auteur dans un petit terrain qu'il avoit obtenu de la cour 314

Pages.

Épitaphe d'une petite chienne de madame la duchesse de Chevreuse 315
La Cocarde. A mademoiselle *** qui lui avoit envoyé une cocarde à l'armée. 316
Fragment du poème de l'amitié, 1752. 318

APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE 343

Achevé d'imprimer

par

LE 27 OCTOBRE 1883

PQ
1957
B4
1884

Bernard, Pierre Joseph
Poésies choisies de
Gentil-Bernard

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY